



UNIVERSITÀ
DEGLI STUDI
DI PADOVA

Università degli Studi di Padova

Dipartimento di Studi Linguistici e Letterari

Corso di Laurea Magistrale in
Lingue Moderne per la Comunicazione e la Cooperazione Internazionale
Classe LM-38

Tesi di Laurea

La Révolution dans le miroir terni du roman. L'Émigré de Sénac de Meilhan

Relatore
Prof. Marika Piva

Laureando
Michele Marastoni
n° matr.1132744 / LMLCC

Anno Accademico 2016 / 2017

TABLE DES MATIÈRES

- TABLE DES MATIÈRES

- AVANT-PROPOS

- LA VIE ET LES ŒUVRES

- *L'ÉMIGRÉ* ET L'ÉMIGRATION

I. - Les débuts de l'émigration

II. - Le début de *L'Émigré*

III. - Le roman

- LES PERSONNAGES

Introduction aux personnages

Victorine de Loewenstein

Émilie de Wergentheim

Le marquis de Saint-Alban

Le président de Longueil

La duchesse de Montjustin

Le commandeur de Loewenstein

Le comte de Saint-Alban

Personnages mineurs

Bertrand et Jenny

La vicomtesse de Vassy

La comtesse de Loewenstein la mère

Le comte de Loewenstein le père

Le comte de Loewenstein

Autres personnages

- LE ROMAN

Les éditions

Modèles et style

Les portraits

Histoire du Marquis de St. Alban

Le récit de la fuite du président de Longueil

Consolation philosophique sur la perte de sa bibliothèque

Lettre LVII

Le roman épistolaire

Roman sentimental et roman historique

Les émigrés : roman et réalité

- CONCLUSION
- RIASSUNTO
- BIBLIOGRAPHIE

AVANT-PROPOS

La Révolution française a été un bouleversement sans précédents dans l'histoire d'une nation. Certes, la France avait connu des exécutions de figures de premier plan sur la scène politique, et en Angleterre Charles I avait été décapité, mais la structure de l'État, strictement pyramidale, n'avait pas changé. La Révolution, par contre, bouleversa de fond en comble le pays et provoqua des changements que, malgré les efforts des plus stricts monarchiens, on ne parviendra plus à effacer.

Naturellement, de tels changements ont influencé la littérature aussi, qui a dû se confronter avec la perte de tous les points de repère de l'Ancien Régime et a pris conscience de l'incapacité des modèles précédents à exprimer les changements en cours. Les réponses à ces changements ont varié conformément aux convictions et aux idées politiques des auteurs : certains ont préféré ne pas s'engager et situer leurs ouvrages dans le passé, effaçant ainsi tous les difficultés qui découlaient de la rencontre des idées et du style révolutionnaires avec les canons et les modèles de l'Ancien Régime ; les auteurs républicains ont, évidemment, salué les changements que la Révolution avait apportés, introduisant, par exemple, des figures d'origine obscure dans leurs romans ; de leur côté, les monarchiens, et Sénac parmi eux, ont souvent inséré les plus classiques figures de dames et gentilshommes, propres aux romans sentimentaux du XVIII^e siècle, dans les milieux contemporains afin de pouvoir analyser et - bien entendu - condamner les événements d'après 1789.

Sénac de Meilhan peut être rangé parmi les auteurs monarchiens, mais, comme plusieurs d'entre eux, il ne condamna pas *in toto* la Révolution, il saisit l'occasion pour se pencher sur un système qui, depuis mille ans, régissait la France et qui aurait pu continuer à le faire, s'il avait su admettre ses fautes et les corriger. En effet, Sénac n'attribuait pas la faute du bouleversement auquel il assistait au peuple, aux philosophes ou à quelque complot ourdi par les francs-maçons, les Illuminés de Bavière, les calvinistes, les juifs¹. Pour lui la faute était, avant tout, à la monarchie, puisque le roi avait de plus en plus négligé ses devoirs de souverain pour les laisser à ses ministres, s'éloignant ainsi de son peuple, et, ensuite, à la noblesse qui, ayant voulu se valoir du peuple pour obtenir plus de pouvoir, n'avait pas ensuite été capable de gouverner les forces qu'elle avait déclenché. Louis XVI et la Cour, ne comprenant pas où leur conduite allait les entraîner et n'ayant pas la force de se défendre, avaient été renversées par leur faute :

Sénac, quant à lui, ne cherche pas les causes de la Révolution en dehors du système monarchique, mais en son cœur : dans l'épuisement de son principe. L'ordre traditionnel reposait sur un lien entre la personne royale et le peuple, sur une hiérarchie de personnes. Le désintérêt de Louis XV pour la chose publique distend un lien qui finit par se rompre. La confusion des rangs et l'embourgeoisement de Louis XVI dissolvent la hiérarchie. Privée de ses bases, la monarchie ne peut que s'écrouler.²

¹ Cf. Gérard Gengembre, *La contre-révolution ou l'histoire désespérante*, p. 53.

² Michel Delon, Présentation de *Des principes et des Causes de la Révolution en France*, p. 11.

Sénac confie ses réflexions sur la Révolution à des œuvres expressément consacrées à cet argument : *Des Principes et des Causes de la Révolution en France* (1790), *Lettre de Monsieur de ** à M. l'abbé Sabatier de Castres sur la République française* (1792), *Du Gouvernement, des Mœurs, et des Conditions en France, avant la Révolution, avec le caractère des principaux personnages du Règne de Louis XVI* (1795), et d'autres encore. Dans *L'Émigré*, il en reprend les thèmes principaux. Dans ce roman, en effet, Sénac conjugue l'intrigue du roman sentimental à la mode pendant le règne de Louis XVI et une première tentative de roman historique, où il expose ses théories sur la Révolution sans pourtant écrire un roman à thèse.

L'Émigré est, pour n'utiliser qu'une des définitions qui en ont été données, « le plus connu des romans sur l'émigration »³. Toutefois, il est vrai aussi qu'il est réellement très peu connu. En effet, les romans de l'émigration ont été souvent maltraités par la critique, vu que, étant placés entre les grands romans sentimentaux du XVIII^e siècle et ceux romantiques du XIX^e, ils passent presque inaperçus. Des analyses plus attentives ont pourtant démontré que les auteurs de l'époque de la Révolution ne sont pas si banals qu'ils peuvent le sembler à un premier coup d'œil, mais qu'ils ont su conjuguer les exigences du public d'Ancien Régime avec la sensibilité naissante qui portera au Romantisme et à la mode des romans historiques.

Sénac de Meilhan a été parmi ces auteurs : en 1797, il publie un roman dont le sujet n'est pas fruit de sa fantaisie, ou du moins pas entièrement : il est en effet l'un des résultats de la Révolution, car l'émigration est bien une des conséquences des événements qui bouleversèrent la France à la fin du XVIII^e siècle. La question des émigrés divise encore aujourd'hui les historiens et les critiques entre ceux qui soutiennent que les mesures prises envers les nobles provoquèrent l'émigration et ceux qui, au contraire, voyent dans la fuite des nobles à l'étranger la raison principale du durcissement de la législation contre les émigrés.

Un autre problème qui demeure non résolu est celui du nombre des émigrés, le seul qui ait essayé de quantifier le phénomène a été Donald Greer (*The Incidence of the Emigration during de French Revolution*, 1951), qui a confronté la *Liste générale par ordre alphabétique des émigrés de toute la République* avec les nombreuses listes locales, pour parvenir au chiffre approximatif d'environ 150-160 000 émigrés. Selon ses études, les nobles émigrés atteindraient 16,8%, le clergé 25,2%. Greer a été critiqué à cause de la façon dont il a conduit sa recherche et traité ses données, pourtant il n'y a pas encore une étude qui propose des alternatives satisfaisantes⁴. La critique doit donc se borner à utiliser ses données, tout en remarquant qu'il faut leur accorder une marge d'erreur.

De même que le problème de la quantification des émigrés, Sénac et ses œuvres non plus ont été l'objet d'un grand nombre de recherches. En effet, c'est seulement depuis 1965, date à laquelle René Étiemble

³ Nicholas Perot, *Épistolaire et romanesque dans l'émigration : Chateaubriand, Sénac de Meilhan et Madame de Staël*, p. 141.

⁴ Cf. John Dunne, *Quantifier l'émigration des nobles pendant la Révolution française: problèmes et perspectives*.

a inséré *L'Émigré* dans le recueil de la Bibliothèque de la Pléiade *Romanciers du XVIII^e siècle*, que Sénac a été redécouvert : jusque-là le nombre des critiques qui lui avaient consacré quelques réflexions, tels que Sainte-Beuve ou Louis Legrand, était très exigü et les réimpressions de ses ouvrages étaient fort rares. Dès que Étienne eut rendu accessible le texte de *L'Émigré* à un public plus vaste, les essais et les recherches sont augmentés, même s'ils n'ont que commencé à ébaucher les problèmes liés à la vie et aux œuvres de cet auteur qui mériterait un peu plus d'attention, sinon pour l'originalité de son roman au moins pour celle de ses idées : il semble emblématique du peu de considération dont Sénac jouit en France que, parmi les critiques qui ont contribué le plus à l'avancement de l'état des recherches sur cet auteur, il y ait, outre à Michel Delon (qui a établi une édition de *L'Émigré* pour Gallimard et une édition de *Des Principes et des Causes de la Révolution en France* pour Desjournières) et Raymond Trousson, plusieurs critiques italiens tels que Vittorio Fortunati (qui a présenté une édition de *Les Deux Cousins* chez Champion et une étude très approfondie de l'œuvre de Sénac), Stefano Genetti et Maria Rosa Zambon.

Le présent essai se veut l'occasion de montrer la place que la Révolution occupe au sein de *L'Émigré*. Pour cette raison, on a voulu présenter avant tout la vie de Sénac de Meilhan et son œuvre, fondamentales pour la compréhension du roman, qu'on a analysé dans un second moment, commençant par les personnages pour arriver au contexte et aux problèmes liés à l'influence que la situation socio-politique de l'époque a exercé sur le texte, dans un mouvement qui, partant justement du texte, veut parvenir au contexte.

LA VIE ET LES ŒUVRES

La vie et les œuvres de Gabriel Sénac de Meilhan seront ici présentées ensemble puisqu'elles sont liées les unes aux autres. Selon le moment historique ou politique, selon l'ambition qui le poussait, Sénac publiait un essai, un conte philosophique ou un roman : la place de ministre des Finances était libre, il écrivit les *Considérations sur les Richesses et le Luxe* ; il ambitionnait un siège à l'Académie française, voilà les *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs* ; la Révolution ayant éclaté, il fit sortir *Des Principes et des Causes de la Révolution en France*. Une brève analyse de ses ouvrages peut être utile pour mieux comprendre la personnalité d'un homme aux nombreuses contradictions, qui unissait à la recherche des plaisirs les soucis pour le bien-être de l'État dans un mélange pour le moins bizarre. En plus, le fond de sa pensée, exposée en entier dans l'ensemble des œuvres, peut être vu, entre les lignes, dans *L'Émigré*, le roman le plus célèbre de Sénac, dont il sera principalement question dans cet essai.

Sénac de Meilhan est parfaitement méconnu au grand public : son nom ne se trouve pas aisément dans les manuels de littérature française, ni son *L'Émigré* sur les rayons des librairies (en 1961, Pierre Gaxotte lui consacra aussi un article sur *Le Figaro littéraire* au titre « Le roman français le moins connu »). Par contre, ses œuvres ont récemment commencé à jouir d'une certaine considération parmi les initiés : ses essais politiques grâce aux longues vues et la presque modernité des idées de leur auteur, ses romans pour les fresques de la vie et de la société d'Ancien Régime et des émigrés.

Sénac fut un homme de son temps : il profita du récent anoblissement de son père, médecin de Louis XV, pour fréquenter les salons du beau monde, travailla dans l'administration et s'essaya à la littérature. Intendant apprécié par les départements où il fut envoyé, auteur d'œuvres qui reçurent un accueil parfois bienveillant, il espéra obtenir la place d'intendant générale des finances ou bien un siège à l'Académie française : la Révolution brisa tous ses rêves.

Avant tout, deux mots sur Sénac père. Jean-Baptiste Sénac, protestant converti au catholicisme originaire du Gers, fut le médecin personnel du maréchal de Saxe et du duc d'Orléans avant de devenir, en 1752, premier médecin de Louis XV, ce qui assura sa fortune et celle de ses enfants. Il obtint le titre de comte et se fit appeler Sénac de Meilhan (du nom du village où il était né). Il exerça une influence non négligeable à la Cour, non seulement pour son habileté professionnelle (il établit, par exemple, la vaccination en France et fit inoculer les fils du duc d'Orléans) mais aussi grâce à son esprit.

Gabriel naquit à Paris en 1736. Grâce à son père, mais aussi à son savoir-faire de courtisan, il fréquenta, depuis sa jeunesse, le haut monde : il fut apprécié, comme son père, par le Dauphin (dont pourtant le crédit à la Cour était médiocre) et fit sa cour - sans trop d'enthousiasme, à vrai dire - à M.me de Pompadour. Par contre, sa fortune fut assurée par l'estime que lui témoigna le duc de Choiseul, ministre d'État dont le pouvoir n'avait pas de bornes à l'époque, et par la familiarité du salon de la duchesse de Gramont, sœur du ministre, salon en mesure de rivaliser avec celui de la marquise de

Pompadour. Or, cette estime et cette familiarité ne parvinrent jamais à une vraie amitié, « la différence de condition entre un Choiseul et un Sénac, fut-ce de Meilhan, était considérable, et ce serait exagérer que de présenter notre auteur comme un ami intime du ministre ».⁵ Pourtant, de l'aveu du Duc même, le ministre lui témoignait du moins une grande confiance dans le domaine des affaires d'État.

En 1755, il envoya ses premiers essais littéraires à Rousseau qui l'invita aux Délices et lui prédit un grand avenir : « Faites de la prose ou des vers, Monsieur ; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez ». Le philosophe était mauvais prophète, puisque Sénac ne devait guère briller, ni comme homme d'État, ni comme littérateur »⁶.

En 1762, à 26 ans, il commença sa carrière comme conseiller au Grand Conseil⁷, place qui ne le mettait pas en évidence mais que, d'ailleurs, il occupa pour peu de temps. En 1763, il fut nommé intendant de la Guadeloupe, des îles de France et de Bourbon (où il ne se rendra jamais) et acheta une charge de maître de requêtes, charge fort plus ambitionnée que celle de conseiller puisqu'elle était considérée la voie qui menait aux ministères (Turgot et Calonne avaient été maîtres des requêtes).

En 1765, il épousa Victorine-Louise Marchant de Varennes, elle aussi issue de la riche bourgeoisie récemment anoblie : son père, fermier général, était sieur de Varennes et maître d'hôtel du roi. Le roi et la famille royale signèrent le contrat. Ce mariage de convenance n'empêcha pas l'incorrigible libertin d'avoir bon nombre de maîtresses et les lettres qui nous sont parvenues témoignent qu'il ne renonça jamais à la renommée d'homme à bonnes fortunes. Le couple eut deux enfants.

En 1766, il fut nommé intendant à La Rochelle ; en 1773, à Aix-en-Provence ; en 1775, à Valenciennes. Les témoignages qu'on nous a laissés de cet intendant ne sont point concordés : si, d'un côté, les mémoires qui nous sont parvenus parlent d'un homme frivole, vaniteux, ambitieux et volage⁸, de l'autre, les travaux qu'il entreprit et les lettres qu'il écrivit en tant qu'intendant nous font voir un homme soucieux des exigences des départements qu'il administrait.

Sénac savait que pour parvenir il lui fallait une vie de société : il fréquentait assidûment le salon des Choiseul, qui recevaient même s'ils étaient en exil dans leur terre de Chanteloup, le salon de la marquise du Deffand, amie de M.me de Choiseul, et la Société du Bout-du-Banc (où, pourtant, il n'était qu'un des jeunes gens qui allaient écouter Duclos). On mentionnera également ses soirées auprès de M.me de Boillon, de la duchesse de Chaulnes et de la comtesse de Tessé.

⁵ André Vielwahr, *La vie et l'œuvre de Sénac de Meilhan*, p. 30.

⁶ Lettre du 4 juillet 1756 (Best. D. 6917). Raymond Trousson, « Sénac de Meilhan et Jean-Jacques Rousseau ».

⁷ Cf. Michel Delon, Préface à *L'Émigré*, p. 8 : « Émanation du conseil du roi, le Grand Conseil était saisi de toutes les affaires que le roi préférerait retirer aux parlements. »

⁸ « Dans le grand monde, où il était fort répandu, on aimait mieux l'entendre dans son cercle que l'admettre dans l'intimité. Son commerce passait pour être peu sûr, et d'ailleurs la tournure satirique de son esprit lui attirait beaucoup d'ennemis, tandis que ses prétentions en tout genre lui donnaient peu de partisans : il cherchait plus à briller qu'à plaire [...] » Lévis, *Portraits et caractères*, X, dans Henri Stavan, *Sénac de Meilhan (1736-1803) : moraliste, romancier, homme de lettres*, p. 16.

C'est chez cette dernière que Sénac connut, vers 1780, la marquise de Créqui. Malgré la différence d'âge (elle avait vingt ans de plus que lui) les deux se lièrent d'une amitié que seul la Révolution et l'émigration purent rompre. Or, la marquise, amie de d'Alembert et de Rousseau, conduisait une vie que, pour l'époque, pourrait être définie retirée : à la haute société elle préférait la compagnie des gens de lettres. Elle ne disposait donc d'aucun crédit ou presque et ne pouvait aider la carrière de Sénac d'aucune façon. Ce n'est pas, pourtant, sur l'utilité matérielle que leur relation se fonda : la marquise devina, cachées sous les apparences de la présomption de l'homme de monde, les marques des malheurs et des déceptions (la carrière administrative de Sénac n'allait pas grand train depuis la disgrâce de Choiseul) d'un esprit blessé semblable au sien. Son grand mérite fut de pousser Sénac vers la littérature, domaine où les deux pouvaient s'entendre.

Les premiers essais littéraires de Sénac ne nous sont pas parvenus, nous en connaissons seulement des échantillons et les impressions qu'ils produisirent sur M.me de Créqui. En 1782, il écrivit les dialogues *De l'Esprit* et *De la sensibilité* et de « la Nouvelle Éloïse », en 1783, le dialogue *De l'Amitié*, dont le sujet était la critique envers une sensibilité affectée, mise à la mode, selon Sénac, par Jean-Jacques Rousseau :

Le peu d'accord qui se trouve entre le geste, la voix et les phrases des gens à sentiments, les tournures froides et alambiquées qu'ils emploient, faute de sentir ce qu'ils veulent exprimer, me dégoûtent de leur commerce [...]. Vos gens à sentiments ont des âmes de bois pour qui sait les approfondir.⁹

Ces premiers ouvrages n'étaient pas destinés à être imprimés. Pour Sénac, devenir écrivain signifiait se voir fermer toute porte dans la carrière administrative. Seulement vers 1785 il changea d'avis et, ayant décidé d'obtenir un siège à l'Académie française, il publia son premier roman, les *Mémoires d'Anne de Gonzagues, Princesse Palatine* (1786). Le roman eut du succès, puisqu'Anne de Gonzague avait joué un rôle de première importance pendant la Fronde et le public était sûr de trouver dans ses mémoires toute une série d'anecdotes qui pouvait l'intéresser et l'amuser. En effet, Sénac puisa dans les mémorialistes du XVII^{ème} siècle (notamment dans les mémoires du cardinal de Retz) et y ajouta son style souple et aisé de grand causeur, ce qui, s'il dévoila l'époque de composition du roman, lui valut aussi bon nombre de louanges de la part des critiques littéraires (non seulement contemporains de Sénac)¹⁰.

Ce premier succès poussa Sénac, l'année suivante, à publier deux autres ouvrages : *Considérations sur le luxe et les richesses* et *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*. Leurs sujets changent drastiquement, car la place

⁹ Dialogue *De la Sensibilité*, p. 58. Cité par Vielwahr.

¹⁰ Un biographe moderne de la Platine donne cette appréciation des *Mémoires d'Anne de Gonzagues* : « Écrits avec beaucoup d'aisance et d'agrément dans la langue du XVIII^{ème} siècle, ils façonnent une Anne de Gonzague assez conforme à ce que nous en disent M.me de Motteville, le duc de la Rochefoucauld, le cardinal de Retz et d'autres mémorialistes du temps. Mais rien ne dérouté les historiens comme ces artifices littéraires qui mêlent la fiction au vrai, sans qu'il soit possible de discerner l'un de l'autre. » Léonce Raffin, *Anne de Gonzague* (Paris : Desclée de Brouwer, 1935), p. XVI. Vielwahr, p. 66

de ministre des finances était redevenue à la portée de l'intendant de Valenciennes : Calonne avait été disgracié, Bouvard de Fourqueux avait été nommé seulement par intérim, Necker était en exil et Loménie de Brienne semblait déplaire à Louis XVI. On le voit, l'aspirant Immortel n'oubliait pas les rêves de l'intendant. Pourtant, ses essais ne l'aidèrent point à obtenir la place qu'il avait tant espérée. Bien au contraire, ils furent critiqués à cause de l'évident manque d'attention qui avait été imposé par les exigences de l'impression (qui devait être achevée le plus vite possible, vu que l'essai servait aussi de programme politique).

Les *Considérations sur le luxe et les richesses* étaient, avant toute chose, une attaque à Necker, l'homme à la mode. L'animosité que Sénac portait contre Necker était due au fait que ce dernier était devenu ministre des finances, place que Sénac trouvait lui revenir tout naturellement. Or, Necker estimait que protéger et même encourager les dépenses et le luxe aurait encouragé une reprise de l'économie. Sénac, par contre, condamna le luxe exagéré des classes dirigeantes de son époque.

Pour mieux réfuter Necker, Sénac entreprit d'examiner tous les problèmes touchant au luxe. En premier lieu, il le distingua soigneusement du faste qui était, autrefois, l'apanage des nobles et différenciat les classes dans la société. Le faste était le signe de la supériorité du rang ; le luxe, plus spécialement l'attribut des riches, à quelque ordre qu'ils appartenissent. L'un et l'autre étaient, au début, réunis dans les mêmes personnes. Lorsque les moyens de s'enrichir se multiplièrent, le commerce et l'industrie firent parvenir à la fortune des gens obscurs qui rivalisèrent en opulence avec les grands ; parallèlement la situation financière de nombreux aristocrates se détériora et ils abandonnèrent ce qui tenait à la représentation extérieure. Les marques apparentes de noblesse s'effacèrent et l'on attacha moins d'importance aux distinctions honorifiques qu'aux avantages pécuniaires : « Le luxe s'est établi sur les débris du faste qui a cessé avec le pouvoir de la noblesse ». Sénac, évidemment, blâmait la noblesse de son temps qui se souciait peu, selon lui, de la hiérarchie des ordres. La cour de Louis XVI, en renonçant au faste, dénaturait les principes de la monarchie¹¹.

Il considérait le luxe stérile et nuisible pour l'État comme pour les particuliers, qui dépensaient sans songer à la diminution de leurs fortunes¹². Une condamnation aussi nette du luxe ferait inscrire Sénac dans le sillon des physiocrates, qui théorisaient une subordination de l'industrie et du commerce à l'agriculture. Pourtant, il estimait que les ressources économiques nécessaires à l'agriculture étaient fournies par le commerce (donc sa pensée était exactement opposée à la pensée physiocratique) et qu'une limitation des dépenses (comme l'indiquait Necker) n'était pas la bonne solution, puisqu'elle aurait freiné la demande de biens. La bonne solution était, plutôt, celle de taxer les biens de luxe, ce qui permettrait à l'État d'augmenter les revenus et de baisser les impôts qui écrasaient les plus pauvres. Une idée pareille ne pouvait évidemment que déplaire aux gens « bien-pensants » qui préféraient, suivant la pensée de Necker, croire que les pauvres supporteraient volontiers leur misère pourvu qu'on les laissât admirer la pompe des grands seigneurs.

¹¹ Vielwahr, p. 82.

¹² « Le luxe est par lui-même toujours un vice. [...] Le luxe, qui est alimenté par l'impôt, est destructeur. Dans ce cas la nation consume son capital ; elle ne fait que dépenser ses revenus, lorsqu'il dérive de la prospérité du commerce ». *Considération sur les Richesses et le Luxe*, p. 131, dans Stavan, p. 120.

Le dernier point de l'essai de Sénac était, enfin, une critique à la capitation : il proposait à sa place un système plus moderne de taxation proportionnée à la richesse et aux revenus de chacun. A l'époque on ne prit même pas en considération l'idée, aussi à cause des appuis dont disposait Necker dans les milieux de la finance et du faible crédit de Sénac. Les idées que Sénac exposait n'étaient pas des nouveautés absolues, d'autres penseurs les avaient formulées avec autant de fortune que Sénac. Elles étaient des idées gênantes. Le seul mérite qu'on reconnut aux *Considérations sur le luxe et les richesses* fut le style, ce qui, d'ailleurs, encouragea leur auteur à publier, à la fin de la même année, les *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*.

Ce nouvel essai était composé des considérations et des remarques sur la vie de société et sur les hommes et les femmes qu'il avait fréquenté. En causeur habile et habitué au beau monde, Sénac d'un ton léger « posait des maximes, traçait des caractères, recourait aux descriptions, imaginait des fragments de lettres, racontait des anecdotes, animait son texte par des dialogues »¹³. En dépit du ton, il déplorait la décadence de la société du XVIII^{ème} siècle, décadence morale et artistique, dont le manque de génie et d'élans passionnés était l'un des premiers symptômes.

Dans cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses, il n'aura peut-être pas d'autre ressource dans dix ou douze générations que celle d'un déluge qui replonge tout dans l'ignorance¹⁴.

La Révolution se chargera d'avancer ce *déluge*. Ce qui faussait l'analyse de Sénac était l'exclusion de la bourgeoisie et des couches moyennes de la société, à l'époque en pleine ébullition¹⁵. Il ne peignait que le beau monde où, disait-il, il fallait briller mais sans éclats, se soumettre aux lois du bon ton et de l'étiquette et suffoquer tout élan d'un esprit supérieur : c'était le règne de la médiocrité.

La faute principale que Sénac imputait à cette société était d'avoir gommé les différences entre les classes sociales. Les « marques extérieures de la représentation »¹⁶ étaient abandonnées au profit d'une égalité favorisée par les mêmes goûts et la fréquentation des mêmes milieux des nobles d'ancienne souche et des parvenus, de la noblesse d'épée et de la noblesse de robe. Une autre cause de la perte de ces distinctions était la finance. Les grands seigneurs, poussés par les perspectives de gains rapides, oublièrent, et parfois vendirent, leurs propriétés foncières pour se consacrer aux opérations financières, activités jadis considérées comme bourgeoises. Une noblesse aussi affaiblie fragilisait, de reflet, la monarchie.

Sénac poussa sa critique jusqu'à la comparaison de la société contemporaine, corrompue et attachée aux petites choses, avec les règnes de Henri IV, roi soucieux du bien-être de son peuple, et de Louis XIV, sous

¹³ Vielwahr, p. 98.

¹⁴ *Considération sur l'Esprit et les Mœurs*, p. 44, dans Vielwahr, p. 105.

¹⁵ Pourtant, quoiqu'il ne l'inclût pas dans ses analyses, Sénac ne parvenait pas jusqu'à faire semblant, comme certains nobles, de croire le menu peuple heureux puisqu'il ne devait pas se soucier de terres et possessions.

¹⁶ Vielwahr, p. 107.

lequel la gloire de la France avait touché son apogée, et même avec les républiques anciennes, où les mérites personnels étaient toujours récompensés. Il trouva, bien entendu, le règne de Louis XVI bien au-dessous de celui de Louis XIV, roi qui pourtant ne jouissait pas d'une grande considération à l'époque, et des républiques, où la vertu et la liberté étaient tenues dans la plus haute estime.

Les *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs* ne purent que déplaire au beau monde et à Versailles, les critiques que Sénac mouvait les touchaient de trop près. D'autres milieux, surtout les milieux littéraires, accueillirent d'une façon plus favorable ce nouvel ouvrage de Sénac, qui voyait le siège de l'Académie française de plus en plus à sa portée. En effet, beaucoup de louanges concernaient le style et la composition, non pas les contenus : l'auteur fut aussi comparé à La Rochefoucauld, La Bruyère et Duclos.

Vers 1788, pourtant, la situation politique en France s'assombrit et Sénac fut forcé à renoncer, du moins temporairement, à ses ambitions académiques. La position des intendants fut discréditée, des assemblées locales furent instituées et Sénac essaya en vain de maintenir ses prérogatives. En 1788, le retour Necker le décida à abandonner tout espoir pour l'avenir de son intendance. En 1789, il rentra à Paris tout juste après l'ouverture des États généraux.

Pendant cette nouvelle phase politique, Sénac ne songea pas à s'engager, il avait eu à souffrir trop de déceptions. Pourtant, il fréquenta des nombreuses personnalités qui allaient jouer un rôle de premier plan (Mirabeau, Sieyès, Restif de la Bretonne, Talleyrand). Il s'occupa aussi de sa réputation d'écrivain et prépara des nouvelles éditions de ses livres : il ajouta des morceaux aux *Mémoires d'Anne de Gonzagues* qui remplissaient les lacunes factices de la première édition, et des chapitres aux *Considérations sur les richesses et le luxe*, qui s'étendaient sur les effets d'une banqueroute, argument qui préoccupait fortement les économistes et les politiques en 1789. En outre, il supprima certains passages des *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs* qui auraient pu lui causer des ennuis avec les Académiciens. Le but de tout ce travail était toujours le même : s'asseoir sous la coupole.

En mai 1789, sa femme, Louise-Victorine, mourut. Sa perte n'afecta pas particulièrement Sénac, qui continua sa vie et, en 1790, publia deux nouveaux livres : *Les Deux Cousins* et une traduction des deux premiers livres des *Annales* de Tacite. *Les Deux Cousins* est un conte philosophique qui se passe en Perse et se pose dans le sillage de *Zadig*. Le roman n'eut pas un grand retentissement, vu que la Grande Peur travaillait les villes et les campagnes et la Révolution occupait désormais les esprits, laissant peu d'espace pour ce genre de contes d'Ancien Régime où, sous le décor d'un Pays lointain, on peignait et critiquait la société et la Cour françaises.

La traduction des *Annales*, par contre, était plus à-propos. Les réflexions sur la vie politique des républiques anciennes et sur les hauts faits des grands hommes du passé s'accordaient mieux avec le moment politique et les vues que Tacite portait sur la société romaine du I siècle ne différaient pas de celle que Sénac portait sur la sienne. Il se fit un devoir de fournir une traduction de cet auteur qu'il

aimait comme historien mais aussi comme moraliste : la tâche qu'il s'était imposée était bien lourde, mais les traductions disponibles (par exemples celles de l'abbé de la Bletterie ou les morceaux choisis de d'Alembert) étaient aussi faibles qu'il fallait que quelqu'un en fournissait une bonne. Pourtant, d'après le jugement d'A. Vielwahr :

Le résultat auquel est parvenu l'intendant n'est guère, en réalité, supérieur à celui de d'Alembert. Il comprend mieux son modèle, mais il dilue trop souvent son texte. [...] Quelquefois, il rend avec bonheur la prose mouvementée et dynamique du texte original [...] Mais ces réussites sont rares. La plupart du temps, le traducteur affaiblit les images brutales de l'écrivain latin¹⁷

Sénac s'était proposé de publier tout Tacite, les *Annales*, les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, mais son premier essai de traducteur n'obtint pas le succès qu'il avait espéré et, d'ailleurs, la Révolution commençait à le préoccuper. Le 3 juin 1790, il demanda, parmi les premiers, un passeport pour se rendre en Angleterre auprès de son fils aîné qui, disait-il, était tombé gravement malade. Il n'imaginait pas que ce séjour, qui devait être de courte durée, allait devenir le début de son émigration.

En septembre, décidant de ne pas rentrer en France, où les troubles ne faisaient qu'augmenter, de Londres il se rendit à Aix-la-Chapelle, station thermale qui était le rendez-vous du beau monde en exil. Là il composa *Des Principes et des Causes de la Révolution en France*, étude qui essayait de donner une interprétation des événements, de trouver les causes de la Révolution et d'analyser les erreurs qu'on avait commis. Contrairement à la très grande majorité des Aristocrates, Sénac n'estimait pas que la Révolution fût le fruit du hasard ou de la fureur aveugle du peuple. Dans son essai, il dressait une liste des fautes de la monarchie et de l'aristocratie, les seules responsables de la situation qui s'était créée : « Je compare le présent avec le passé, et je fais voir comment, en détachant l'un après l'autre plusieurs fils d'un câble, il a fini par se casser »¹⁸. Inutile de dire qu'un tel essai lui aliéna une bonne partie de l'opinion aristocratique et le fit suspecter d'être un partisan de la République. Aujourd'hui cette analyse pourrait être considérée presque moderne. Le seul défaut qu'on peut imputer à Sénac est qu'il se limita, encore une fois, à observer seulement les couches supérieures de la population, ce qui fragilisa son travail. Vielwahr résume ainsi la pensée formulée dans *France* ce texte : « L'instabilité ministérielle, les ambitions aveugles de certains aristocrates, les défaillances de Louis XVI, voilà quelles étaient les causes profondes de 1789 »¹⁹.

Pour Sénac, Louis XVI, s'étant renfermé à Versailles, s'était éloigné de son peuple et, ayant abandonné le pouvoir dans les mains de ses ministres, il avait rendu la monarchie une entité lointaine et refroidi l'amour du peuple à son égard. Il avait aussi permis que la religion fût négligée et cela priva la monarchie d'un de ses piliers, à savoir le « droit divin ». Les fautes des nobles résidaient surtout dans leur désir de dépouiller le roi de son autorité pour augmenter leurs pouvoirs et dans l'oubli où ils firent

¹⁷ Vielwahr, p. 141.

¹⁸ *Des Principes et des Causes de la Révolution en France*, p. 33-34, dans Vielwahr, p. 153.

¹⁹ Vielwahr, p. 155.

tomber l'étiquette de Cour et la division des rangs : cette espèce de nouvelle Fronde avait miné davantage l'édifice de la monarchie, puisque rien désormais ne divisait un grand seigneur d'un riche bourgeois. Enfin, Necker, la véritable cause de la ruine de la monarchie : les emprunts qu'il fit et le soutien qu'il accorda aux révolutionnaires américains furent les facteurs principaux à la base de la Révolution française ainsi que son travail pour convaincre le roi à anticiper la convocation des États généraux et de les ouvrir à Versailles plutôt que dans une petite ville de province où il aurait été plus facile d'apaiser les esprits.

Début novembre 1790, Sénac quitta Aix-la-Chapelle. Il fit un voyage en Italie pour visiter Venise et les ruines de la Rome ancienne et s'établit, au final, à Venise, ville certes plus proche de Turin (où était le comte d'Artois), mais surtout lieu où se trouvait le représentant de Catherine II de Russie. En effet, Sénac avait proposé à la tsarine d'écrire un ouvrage monumental sur l'histoire, la politique et les mœurs de la Russie. En janvier 1791, Catherine lui donna sa permission de se rendre à Saint-Pétersbourg en qualité d'historiographe (aucun des deux n'avait songé à ce qu'il ne connaissait pas le russe). Il atteignit la capitale russe en avril. Malgré la chaleur avec laquelle il fut accueilli par la tsarine, Sénac ne parvint pas à convaincre Catherine de « l'orthodoxie » de ses principes politiques. Elle devint donc froide envers l'aspirant historien qui demandait avec insistance des charges auprès d'elle bien au-delà de sa portée (la direction de finance ou la place d'ambassadeur à Constantinople, par exemple). Petit à petit, elle l'éloigna de la cour, jusqu'à parvenir à l'inviter à laisser la Russie puisque, disait-elle, le climat russe ne convenait pas à sa santé. Force fut donc à Sénac de retourner en Europe : vers avril 1793 il est à Rheinsberg chez le prince Henri, frère de Frédéric II de Prusse, qui se disait partisan de la Révolution mais qui accueillait généreusement les émigrés. En 1795, au bout de deux ans de séjour auprès du prince Henri, il le quitta pour se rendre, après un voyage en Italie, à Vienne et enfin s'installer à Hambourg, ville qui « était alors le centre intellectuel de l'émigration »²⁰. Là, il renoua les liens avec bon nombre de nobles français en exil mais il fit aussi connaissance (chose qui n'était pas du tout usuelle pour les émigrés français) avec les représentants du beau monde allemand, parmi lesquels il faut mentionner le poète Klopstock.

A Hambourg il publia, début 1795, *Du Gouvernement, des Mœurs, et des Conditions en France avant la Révolution* et deux volumes des *Œuvres philosophiques et littéraires*. Dans *Du gouvernement*, Sénac examinait la structure de la monarchie. Le royaume de France avait, depuis toujours, pu compter sur les trois ordres : noblesse, clergé et tiers-état jouissaient chacun de ses droits et tous se soumettaient à leurs devoirs, se soutenant et se contrôlant mutuellement et ayant leur point de référence dans le roi. Un système conçu de telle façon n'avait pas besoin, selon Sénac, d'une constitution pour protéger les plus démunis des abus du pouvoir, puisque chaque élément protégeait l'autre. Chaque chapitre traitait d'un thème spécifique, de la Cour à l'administration, des gens de lettres aux impôts. Il reprenait de

²⁰ Stavan, p. 35.

nombreux arguments qu'il avait déjà exposés dans *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs* ou dans *Des Principes et Causes de la Révolution en France*, et si d'un côté il déplorait le fait que «la société ressemblait à un grand bal, où chacun se presse, se coudoie, se place au hasard ou selon son goût, et ne cherche qu'à passer agréablement quelques heures»²¹, d'autre côté, somme toute, il ne s'en prenait pas trop aux nouveaux riches ou aux parvenus, puisqu'il était lui-même le fils d'un bourgeois anobli : ce qui l'indignait était la répartition fort inégale des impôts qui écrasait le menu peuple. Pourtant, il estimait que cet écart n'avait pas suffi à lui seul à déclencher la Révolution. Un autre trait saillant de son essai était la défense des philosophes. Sénac était de l'avis que les philosophes avaient aidé ceux qui dirigeaient l'État à s'affranchir des liens de la religion, ce qui n'était pas un mal. En plus, leurs idées n'avaient pas été à la base de la Révolution, comme bon nombre de penseurs estimait à l'époque, mais avaient été reprises par les révolutionnaires seulement plus tard, quand on avait eu besoin de points d'ancrage pour les thèses révolutionnaires. La monarchie elle-même, en concluait Sénac, était donc la seule à blâmer pour la situation où elle s'était trouvée : c'étaient les thèmes de *Des Principes et des Causes de la révolution en France* - la faiblesse du roi et l'ineptie de Necker sur tous - qui revenaient encore une fois. On voit que les vues de Sénac- exception faite peut-être pour la haine vouée à Necker - étaient bien plus longues que celles de la majorité de ses compatriotes, surtout par rapport à ceux qui voulaient un retour pur et simple à l'Ancien Régime, même avec ses abus et ses fautes.

Méritent aussi une mention les deux volumes des *Œuvres philosophiques et littéraires*. Sénac y réédita ses *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs*, mais il y publia aussi des dialogues qu'il avait écrits pour M.me de Créqui, des portraits et une étude sur le masque de fer. Enfin, il ajouta des réflexions sur le suicide, pour ce qui concerne le côté philosophique, et sur la différence entre la poésie française et la poésie allemande, pour le côté littéraire. Le thème du suicide avait trouvé une place importante dans les débats religieux et moraux du XVIII^e siècle ; pourtant, l'analyse de Sénac ne portait pas sur la morale, mais sur la psychologie. Il cherchait les causes de cet acte et a été parmi les premiers à parler de « sombre mélancolie » et de « spleen » au sens romantique du terme²² : il n'y pas de raisons pour mener une vie sans aucune émotion, il vaut mieux en finir. Par contre, le suicide à la suite d'un malheur (et il faut qu'on se souvienne que c'est un émigré qui écrit) est plutôt un signe de lâcheté, puisqu'il faut que l'homme, toujours maître de sa destinée, lutte jusqu'au dernier moment. Somme toute, l'auteur justifiait la majorité des suicides, mais sans grande conviction, estimant que, si l'on savait attendre, on trouverait

²¹ *Du Gouvernement, des Mœurs, et des Conditions en France avant la Révolution*, p. 74, dans Vielwahr, p. 182.

²² « Cette maladie [le spleen] n'attaque pas sensiblement le corps ; mais elle flétrit le cœur, émousse les sens, et répand, aux yeux de celui qui en est attaqué, le deuil sur toute la nature. Son âme ne peut plus éprouver ni joie, ni chagrin, et fatiguée du présent, n'a pas la force de se porter vers l'avenir pour y chercher des consolations, ou un changement de scène intéressant la curiosité. Enfin la vie, dépouillée de sentiments et de sensations, n'est plus qu'une durée du temps, et lui paraît un insupportable fardeau. » *Œuvres philosophiques et littéraires*, p. 369, dans Vielwahr, p. 192

une nouvelle raison de vie. À l'intérieur du deuxième volume des *Considérations*, il y avait aussi une « Lettre à Monsieur Klopstock » où Sénac essaya de traduire des stances de la *Messiede*. Il commenta aussi sa propre traduction et s'efforça d'expliquer les origines des différences entre le français et l'allemand. Au-delà de la faible valeur de la traduction, la lettre à Klopstock est importante en ce qu'elle montre le besoin d'un renouvellement de la poésie française et la recherche de nouveaux modèles : l'émigration, en forçant les lettrés à sortir des confins nationaux et en les mettant en rapport avec d'autres cultures, favorisa ce procès.

En 1797, Sénac s'établit auprès du duc de Brunswick et publia *L'Émigré* qui sera l'objet d'une analyse plus étendue dans le prochain chapitre. Dans ce roman, les clichés ne manquent pas, et les ressemblances avec les œuvres de M.me de Sévigné ou de Rousseau sont nombreuses. Ce qui fait la valeur de ce texte, pourtant, sont les personnages secondaires et les récits des événements de 1793, ainsi que les réflexions que Sénac fait sous le masque de certains personnages (comme le président de Longueil ou le comte de Saint-Alban). *L'Émigré* passa presque inaperçu et cet échec décida Sénac à quitter la carrière des belles-lettres et à se retirer à Vienne, auprès du prince de Ligne.

Sénac était un des amis du prince depuis le temps de son intendance du Hainaut, région contiguë aux domaines des princes de Ligne. Suite à l'éclatement de la Révolution, le prince avait dû quitter ses terres et son château de Beloeil pour s'établir à Kahlenberg, près de Vienne, où, en dépit de sa situation, sa demeure continuait à être le centre des rendez-vous de la haute société française et allemande. Tous les deux déploraient la Révolution qui avait brisé leurs rêves et se consolaient réciproquement avec des louanges hyperboliques²³. A Vienne, pourtant, Sénac se trouva dans la gêne : ses biens avaient été confisqués, Paul I lui retrancha la pension que Catherine II lui avait accordée, ses derniers ouvrages ne lui apportèrent pas des grands revenus. Il décida donc de vendre des pages de son histoire de la Russie écrites de la main de Catherine à un gentilhomme écossais, Quentin Craufurd. Quelques années après la rencontre des deux, Craufurd, qui avait déjà publié des études sur l'Inde et sur la Bastille, fit paraître certains articles sur les jésuites, sur le duc de Choiseul et sur le père de Louis XVI. Évidemment, ils ne pouvaient provenir que des souvenirs de Sénac, qui avait jadis écrit contre les jésuites et connu Choiseul et le Dauphin. Il est probable aussi que Sénac vendit à Craufurd un manuscrit qu'il fit passer pour le journal intime de M.me du Hausset, femme de chambre de la marquise de Pompadour. Les ressemblances avec les œuvres de Sénac sont trop nombreuses pour qu'on n'en revendique pas la paternité pour notre auteur. Sénac avait déjà montré son habileté à écrire des mémoires de femme et certains passages de ce que Craufurd publia sous le titre de *Mémoires de Madame du Hausset* en 1809

²³ D'une lettre tirée du *Nouveau recueil du feld-maréchal prince de Ligne, en réponse à celles qu'on lui a écrites*, I, 58 : « Vous n'auriez convenu qu'à moi, si, au lieu d'être un petit souverain de quatre ou cinq lieues en carré, j'en avais été un grand. [...] En mettant votre esprit juste, élevé et profond sur une plus grande échelle, il n'y a pas de doute de l'effet de vos prodigieuses lumières et connaissances ». Vielwahr, p. 218.

ressemblent de très près à certains morceaux de *Des Principes et des Causes de la Révolution en France* ou *Du Gouvernement, des Mœurs, et des Conditions en France avant la Révolution*. En plus, les pages des *Mémoires d'Anne de Gonzagues* ainsi que celles des *Mémoires de Madame du Hausset* contiennent des événements qui ne sont pas liés entre eux et qui ne suivent pas un ordre chronologique. Vues ses conditions économiques, il n'y aurait rien de bizarre à ce que Sénac ait vendu ou cédé en contrepartie d'une aide matérielle à Craufurd son manuscrit.

Enfin, en 1801, lorsque Napoléon rappelait en France les émigrés, Sénac décida de rentrer et fit adresser, par son fils cadet et par ses amis²⁴, des lettres à Fouché, ministre de la Police sous le Consulat. Il parvint jusqu'à écrire au Premier Consul lui-même. Le 2 septembre 1801, Napoléon lui accorda la permission de rentrer en France et de s'établir chez son fils place Vendôme. Pourtant, à la mort de ce dernier (7 janvier 1802) Sénac décida de retourner à Vienne, où il mourut le 15 août 1803²⁵.

Son fils aîné Philippe, par contre, n'obtint pas la permission de rentrer en France, à cause de ses liens avec les milieux royalistes russes et il resta en Russie. Il demanda l'héritage de son père, mais il ne put obtenir que ses papiers, puisque ses terres et sa fortune avaient été confisquées et vendues. En 1813, le duc de Lévis présenta l'édition posthume des *Portraits et Caractères de personnages illustres de la fin du XVIII siècle*.

²⁴ Parmi lesquels Talleyrand (à l'époque ministre des Affaires intérieures) et François Guéhuéneuc, ancien collaborateur de Sénac, qui avait fait carrière sous le Consulat.

²⁵ Selon Pierre Escoube, le 16 selon André Vielwhar.

L'ÉMIGRÉ ET L'ÉMIGRATION

I. – LES DÉBUTS DE L'ÉMIGRATION

Quelques jours après la prise de la Bastille, le 17 juillet, le comte d'Artois et le prince de Condé, avec leurs suites, reçurent l'ordre formel de la part de Louis XVI de sortir du royaume : Bruxelles fut, tout naturellement, la destination qu'ils choisirent avant de se rendre à Turin auprès de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne et beau-père du comte d'Artois. Par contre, le comte de Provence, futur Louis XVIII, restera à Paris jusqu'en juin 1791, date à laquelle, la situation politique étant de plus en plus tendue, il décida de s'enfuir de la ville. Le départ de deux des premières maisons de France donna l'exemple à toute la noblesse qui, depuis lors, se sentit libre de répondre aux appels que le frère du roi et le prince de Condé lançaient pour la création d'une armée des émigrés destinée à combattre la France révolutionnaire ou bien de rester en France aux côtés du roi : un tel choix n'était pas tout à fait acquis, vu l'attitude ambiguë face à la Révolution adoptée par Louis XVI, qui louait un jour les nobles qui sortaient de France pour aller rejoindre les armées contre-révolutionnaires, et les blâmait un autre jour pour l'avoir abandonné au milieu de la tempête.

Pendant cette première période, les nobles qui sortaient de France n'avaient aucune idée du cours que les événements auraient suivi, ils croyaient laisser leurs palais ou leurs terres pour peu de temps, de pouvoir rentrer dans leurs domaines à leur gré, mais, après le départ du comte d'Artois et de Condé, on ferma les frontières et sortir du pays (ou bien y rentrer) devint un voyage à organiser dans les moindres détails, avec des faux papiers et des itinéraires suivant des routes peu fréquentées ou peu contrôlées. C'est à ce moment-là, au moment où les frontières furent fermées, qu'on peut faire remonter la naissance de la figure de l'émigré, qui fera bientôt l'objet de plusieurs arrêts de l'Assemblée nationale et qui acquerra un statut juridique exceptionnel : un émigré n'était pas exilé ou banni, il sortait de France de son plein gré mais il ne pouvait plus y rentrer. En 1789, on ne pouvait pas encore prévoir les problèmes que la fuite en masse des nobles aurait provoqué.

Après les incertitudes et les angoisses d'un voyage qui risquait de se terminer par une arrestation, les fuyards arrivaient en territoire étranger : là on se débarrassait des habits de paysan ou commerçant qui avaient servi au déguisement et des cocardes tricolores, et, une fois arrivé dans une ville, on reprenait ses habitudes de tous les jours, bien entendu, autant que possible dans des sociétés qui n'étaient pas celles de Versailles ou de Paris, ce que les émigrés ne manquaient jamais de souligner. Celui qui arrivait à Turin trouvait une vie de cour un peu morne et bien différente de celle de la cour de Louis XVI ; celui qui partait pour l'Angleterre se plaignait, une fois arrivé, de la pluie et du mauvais temps ; les cours de l'Allemagne étaient trop simples. Les clichés, on le voit, n'étaient pas démentis par l'expérience directe,

on dirait plutôt qu'ils en étaient renforcés. Seulement Coblenz se sauvait, non à cause des attractives de la ville en soi ou de son style de vie, mais parce qu'ici se réunissait le plus grand nombre d'émigrés et fut créé un gouvernement en exil, le prince-évêque de Trèves, Clément-Wenceslas de Saxe (frère de Marie-Josèphe de Saxe et donc oncle de Louis XVI) s'étant offert d'accueillir ses neveux dans son château de Schonbornlust, situé à peine hors de la ville. Le prince-évêque avait aussi accordé aux émigrés la permission de se conduire selon leurs lois et leurs coutumes, donc la ville, quoique allemande, était sous l'administration française²⁶, raison non négligeable qui attirait les nobles français. Pourtant, l'argument qui poussait le plus grand nombre de Français à se diriger vers Coblenz était la libéralité de l'oncle des comtes d'Artois, qui était vraiment sans borne et qui permettait aux hôtes de son château de vivre sans souci d'aucune sorte. Dans l'oisiveté de leur séjour allemand, les Français, qui n'avaient à s'inquiéter d'aucun besoin primaire et qui se lassaient volontiers tromper par des faux espoirs d'un retour rapide, récréèrent un petit Versailles, avec son étiquette, ses loisirs et son gouvernement en exil, avec des soirées de bal et des après-midis au casino, où ils jouaient aux dés les débris de leurs fortunes, dont ils croyaient aller bientôt rentrer en possession.

Par contre, les jeux de hasard étaient interdits dans les armées des émigrés (dont la vie était, au moins en théorie, régie par plusieurs règlements assez stricts) qui s'étaient constituées notamment autour du prince de Condé. Les armées, qui deviendront célèbres par la suite pour leur quantité d'échecs et pour le ramassis d'hommes dont leurs effectifs étaient composés, n'étaient pas dans l'esprit des tout premiers émigrés. Certes, on commença à organiser un Comité contre-révolutionnaire depuis septembre 1789, lorsque d'Artois et Condé s'établirent à Turin, où ils furent rejoints par Calonne : le but du Comité devint bientôt la libération de la famille royale et la construction d'un réseau qui mît sur pied des révoltes armées dans le territoire français. Mais, il semble qu'« on ne peut parler d'organisation des armées qu'au moment de la venue du prince de Condé en Rhénanie et son établissement durable dans la ville de Worms, au printemps de l'année 1791. »²⁷ L'organisation des forces contre-révolutionnaires est due principalement au vicomte de Mirabeau, frère du célèbre orateur et au prince de Condé, auquel le commandement des armées revenait tout naturellement : homme de guerre qui avait prouvé son courage et son habileté sur le champ de bataille (même contre le duc de Brunswick pendant la guerre des Sept Ans) et seigneur qui ne voulait pas céder le titre de premier gentilhomme de France à qui que ce soit, il était aussi aimé par ses soldats, en faveur desquels il s'était battu contre le durcissement des peines imposé par les ordonnances du comte de Saint-Germain.

Après l'échec de la révolte de Lyon (décembre 1790) et les heurts avec Victor-Amédée qui en suivirent, la cour de France en exil avait dû abandonner Turin. Tandis que les comtes d'Artois et de Provence

²⁶ Cf. Christian Henke, *Coblentz/Coblenz : symbole pour la Contre-Révolution et l'émigration française dans l'électorat de Trèves*, pp. 121-132.

²⁷ Duc de Castries, *La vie quotidienne des émigrés*, p. 81.

(qui venait de s'enfuir de France) fixèrent leur résidence à Coblenche, Condé établit la sienne à Worms, où on menait une vie plus sobre et appropriée à un homme de guerre et à son armée. La vie, frivole et légère, qu'on mena à Coblenche depuis juin 1791 sera aussi une des raisons qui mènera les auteurs qui écriront des romans sur l'émigration à laisser cette ville en arrière-plan et à privilégier, pour le décor de leurs œuvres, les petites villes allemandes : le luxe sied mal aux émigrés sans espoir. Aux événements de Lyon suivit aussi la première ordonnance contre les émigrés (loi du 22 décembre 1790), qui trouvèrent ainsi une première définition juridique.

Malgré les échecs et les difficultés dans les négociations avec les autres souverains d'Europe²⁸, les frères de Louis XVI n'abandonnaient pas leurs propos d'une rentrée en France soutenus par les armées étrangères. Pourtant, s'ils utilisaient comme prétexte pour une intervention rapide le danger où se trouvait la famille royale, ils se souciaient de la position de Louis XVI et de Marie Antoinette d'autant moins qu'en cas de succès ils auraient été peints comme les sauveurs de la monarchie, tandis qu'en cas d'échec le comte de Provence entrevoyait la possibilité soit de la régence soit de la couronne. Ces calculs lui valurent l'appellatif de « Caïn » de la part de Marie Antoinette, lorsqu'elle en eût connaissance.

Les armées étrangères n'étaient pas le seul espoir des comtes d'Artois et de Provence, ainsi que du prince de Condé. En effet, les émigrés avaient formé trois petites armées : il y avait la Légion noire de Mirabeau, levée par le vicomte de Mirabeau et cantonnée à Colmar ; il y avait l'armée de Condé, cantonnée, on l'a vu, à Worms ; et, enfin, il y avait l'armée des princes, le corps avec le plus grand nombre d'effectifs, qui avait ses quartiers à Coblenche. La vie de ces grands regroupements d'hommes n'était pas facile, non seulement parce que les officiers étaient plus nombreux que les soldats simples, mais aussi parce qu'ils manquaient de tout (des uniformes à la nourriture et aux tentes). La seule raison qui les tenait ensemble était l'espoir d'une guerre imminente contre la France révolutionnaire. Si les soldats virent leurs vœux exaucés le 20 avril 1792, lorsque la France notifia sa déclaration de guerre au roi de Bohême et Hongrie, ils ne s'en réjouirent pas longtemps : les espoirs des nobles français de racheter leur honneur sur le champ de bataille furent énormément réduites au moment où le commandement de l'armée alliée autrichienne et allemande fut confié au duc de Brunswick qui, quoique francophile, n'avait aucune confiance dans les armées des émigrés, indisciplinées et mal équipées. Face aux requêtes des Français de composer l'avant-garde des armées austro-prussienne il opposa un net refus ; pire encore il pensait que les Français, avant d'entrer en France, auraient dû attendre sur le bord droit du Rhin jusqu'au moment où son armée eût remporté quelque succès considérable.

²⁸ Les souverains des pays voisins se trouvaient bien dans l'embarras en devant accueillir dans leurs domaines les princes français et en même temps ménager la France révolutionnaire, qui menaçait continuellement d'envahir les états trop hospitaliers envers les émigrés.

Les victoires alternèrent avec les défaites sur les deux fronts, mais en France la peur d'une trahison de la part du roi et d'une invasion prussienne poussèrent les masses populaires à envahir les Tuileries : la famille royale dut se réfugier dans la salle de l'Assemblée législative, qui pourtant ne parvint pas à empêcher que le roi fût emprisonné au Temple. La guerre et, notamment, le manifeste proclamé par le duc de Brunswick le 28 juillet, entraînèrent donc une aggravation de la situation de la famille royale, sinon la perte de tout espoir pour le roi.

En plus, les villes françaises, notamment Metz et Thionville, ne se rendirent pas aussi vite que les prussiens et les émigrés l'avaient espéré et la promenade militaire qu'on avait envisagée se transforma en une suite d'échecs jusqu'à la bataille de Valmy (20 septembre 1792), quand le duc de Brunswick, vaincu par le général Dumouriez, décida d'interrompre la campagne. Même si les émigrés n'avaient pas pris part à la bataille, le Duc rejeta sur eux la faute, et Valmy devint le symbole de leur ineptie, donnant ainsi un nouvel élan aux révolutionnaires. En effet, la Convention, qui se réunit pour la première fois le 21 septembre, profitant de ce succès, abolit la royauté, tandis que les armées révolutionnaires parvinrent à envahir les Pays Bas et à prendre Mayence (21 octobre 1792). Par contre, les armées des émigrés furent dissoutes sur l'ordre de l'Empereur François II (qui avait été, dans un premier temps, favorable à la guerre). Les comtes de Provence et d'Artois durent s'enfuir de Coblenz, où ils étaient retournés, et demander à nouveau la protection du roi de Prusse, qui leur permit de s'établir dans la petite ville de Hamm, sous stricte surveillance. Le comte d'Artois y restera jusqu'en 1794, date à laquelle il obtiendra la permission de s'établir en Angleterre, tandis que le comte de Provence, devenu régent à la mort de Louis XVI, quitta la petite ville allemande en novembre 1793 pour se rendre en Italie, d'où il espérait rejoindre Toulon qui s'était soulevé contre le gouvernement révolutionnaire.

La fin honteuse de la campagne du duc de Brunswick marqua aussi la fin des tentatives des émigrés de se réunir et de s'opposer à la Révolution par la force. Sous la pression de la République qui avançait remportant un succès après l'autre, les Français reçurent l'ordre de s'éloigner des domaines allemands où ils s'étaient établis, et s'il leur était encore permis de rester dans les petits villages isolés où ils ne représentaient pas un danger, les grands rassemblements de Français dans les villes furent dispersés. Se terminait ainsi l'expérience des armées des princes, dont l'armée de Condé seule, mieux encadrée et motivée, fut maintenue et passa au solde de l'Autriche.

II – LE DÉBUT DE L'ÉMIGRÉ

Le début de *L'Émigré* se situe à la fin de l'occupation française de Mayence, qui dura presque un an : le général Custine capitula le 23 juillet 1793, après un siège de quelques mois (il avait commencé en avril). La première lettre du roman mentionne expressément la fin du siège de la ville : « Enfin vous voilà, ma

chère Émilie, débarrassée des Français. Que je vous ai plaint pendant que vous étiez sous leur domination, et combien j'ai craint pendant le siège pour ma tendre amie, pour tout ce qui l'intéresse ! » C'est la comtesse de Loewenstein qui écrit, une jeune femme allemande qui s'enquiert auprès de son amie, Mlle Émilie de Wergentheim, de ses conditions après la fuite des soldats révolutionnaires. Dès ces premiers éléments, le lecteur s'aperçoit que le roman se passe en Allemagne : malgré la présence de plusieurs personnages français, l'action ne se déroulera jamais en France, et, pendant tout le roman, on ne s'éloignera que de quelque lieue du manoir de Loewenstein. Certes, la France n'est pas oubliée, mais les nouvelles qui en proviennent ne parviennent au château qu'en écho, soit grâce aux lettres qu'on reçoit, soit grâce aux journaux et aux bulletins que les émigrés ne manquaient pas de consulter tous les jours.

La deuxième lettre, encore de la comtesse de Loewenstein, nous présente le héros du roman, le marquis de Saint-Alban. La rencontre entre les deux jeunes gens n'a pas lieu, conformément à la tradition du roman sentimental, à la Cour ou pendant un bal ; Sénac en effet préfère recourir aux images des ouvrages du Moyen Age et il le fait remarquer à la Comtesse : « Vous rappelez-vous, mon Émilie, d'avoir lu dans des romans de chevalerie, la rencontre imprévue d'une jeune princesse et d'un chevalier. »²⁹ Ayant trouvé ce « jeune homme en uniforme rouge brodé d'or qui étoit évanoui au pied d'un arbre »³⁰, l'oncle de la Comtesse, le commandeur de Loewenstein, interroge le valet qui est en train de le soigner et apprend que le blessé est un « homme de qualité » et major en second dans l'armée prussienne. Cela suffit au Commandeur pour demander à sa belle-sœur qu'on s'occupe du jeune Français. La description que M.me de Loewenstein fait du jeune Marquis semble être détachée et indifférente, pourtant les indices que de cette rencontre naîtra l'amour sont déjà tous présents :

Il s'appelle le marquis de Saint-Alban. Il est grand, *bien fait*, à ce que je crois, car souvent j'ai trouvé bonne grâce à des gens qu'on me disait n'être pas bien faits ; il paraît avoir *vingt-cinq à vingt-six ans* ; ses cheveux sont blonds, ses yeux et ses sourcils sont noirs ; sa physionomie annonce de la *vivacité* et de la *douceur*³¹

Or, comme tous les héros des romans, Saint-Alban ne peut pas être vieux, et laid non plus ; il est français aussi, ce qui implique qu'il doit nécessairement avoir de l'esprit. A tout cela, il faut ajouter ce qu'on découvrira par la suite, c'est-à-dire que la comtesse de Loewenstein est mariée à un homme qui a deux fois son âge et qui n'a aucune qualité : son seul mérite est de ne pas se faire haïr. M. de Loewenstein n'est pas présenté au début du roman puisque, pendant les premiers temps du séjour du Marquis au château, il est à Francfort où il est en train de soutenir un procès qui pourrait entraîner la perte d'une partie consistante de la fortune de sa famille.

À son tour, le portrait de la Comtesse est tracé par le Marquis. Ce portrait est plus approfondi non seulement parce que ce dernier a eu l'occasion de converser avec la Comtesse et d'en analyser l'esprit,

²⁹ Lettre II, p. 1554.

³⁰ Lettre II, p. 1555.

³¹ Lettre II, p. 1556. Je souligne.

mais aussi parce que le marquis, homme du beau monde et habitué des salons, est très habile dans l'art tout mondain de tracer les portraits (art où Sénac aussi excellait) :

Figurez-vous une femme de vingt ans, dont les traits ne semblent manquer d'une extrême régularité que pour avoir quelque chose de plus frappant. De légères marques de petite vérole paraissent aussi jetées cà et là pour donner plus de piquant et de variété au plus beau teint qu'on puisse voir. [...] je finis en vous disant que sa physionomie rassemble tout ce qui peut plaire et toucher, et que son esprit sans jamais surprendre ne laisse jamais rien à désirer³²

Victorine parle parfaitement français et connaît aussi l'italien et la littérature allemande. Elle a donc toutes les qualités requises à une femme d'haut rang. Ce portrait de son hôtesse est tracé par Saint-Alban dans une lettre qu'il envoie à son précepteur et ami le président de Longueil. Ce personnage revêt un rôle de deuxième plan dans l'histoire, pourtant c'est à lui qui revient la tâche d'expliquer les événements politiques passés ou qui sont en train de se développer.

À côté de M. de Longueil, il faut mentionner aussi la duchesse de Montjustin, qui apparaît dans la lettre XXIII sous les habits d'une marchande de fleurs artificielles. Les deux finissent pour se marier, moitié par calcul, vu que le Président avait sauvé une bonne partie de sa fortune tandis que la Duchesse était dépourvue de tout, moitié par amitié (ensemble ils pourront faire face à l'isolement qui accable la plupart des émigrés)

Avec la duchesse de Montjustin termine la galerie des personnages principaux : à Victorine de Lowenstein et au marquis de Saint-Alban, les héros du roman, il faut donc ajouter Émilie de Wergentheim, le président de Longueil et la duchesse de Montjustin dans leurs rôles de confidents, mais aussi la famille de Lowenstein (le père, la mère et l'oncle de Victorine) et, enfin, le valet du Marquis, véritable exemple de loyauté et dévouement, tout comme la femme de chambre de la Comtesse ; les deux, qui, de ce qu'on peut comprendre des lettres qu'ils s'échangent, finiront par se marier après la conclusion du roman.

III. – LE ROMAN

L'intrigue du roman ne se compose que d'un « canevas sentimental aisé à imaginer »³³ : tout tourne autour des problèmes qui naissent de la rencontre entre deux beaux jeunes gens d'esprit, dans un lieu sombre et morne comme pouvait l'être - dans l'imagination des Français - un château de l'Allemagne, et Sénac fait recours à toutes les situations les plus classiques des romans sentimentaux. Pourtant, si l'intrigue est en soi un peu banal, les sentiments des personnages sont traités avec une grande délicatesse, insoupçonnable chez un libertin du calibre de Sénac.

³² Lettre IX, p. 1572.

³³ Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XII, p. 458.

Le premier à tomber amoureux est Saint-Alban, charmé par les soins et les qualités de la Comtesse. M.me de Lowenstein a besoin d'un peu plus de temps pour comprendre ses sentiments envers son jeune hôte : elle s'aperçoit des regards qu'il lui adresse et remarque les discours bizarres qu'il fait pendant leurs conversations, mais, peu habituée aux situations galantes, elle en trouve une explication dans la reconnaissance que le Marquis lui doit tout naturellement. Pourtant, dans les lettres qu'elle adresse à son amie Émilie, le lecteur peut suivre les progrès que le Marquis fait insensiblement dans le cœur de la jeune fille, de la compassion à la sympathie et de l'amitié à l'amour.

Malgré les efforts que tous les deux font pour cacher leur passion, à eux-mêmes aussi, et pour la dominer, ils se rendent vite compte que la situation va devenir dangereuse pour la tranquillité et l'honneur de Victorine ; en plus, le comte de Lowenstein (qui, ayant perdu son procès, est revenu au château) semble remarquer l'inclination que sa femme a pour le jeune blessé³⁴. Prenant prétexte de sa guérison avancée et de son service auprès des Princes, Saint-Alban décide alors de quitter le château. D'ailleurs, si cette fois c'est Saint-Alban qui décide de s'enfuir et non pas l'héroïne qui sent son cœur chanceler (comme dans *La princesse de Clèves*, roman auquel Sénac fait référence dans plusieurs passages), le refuge qu'il choisit n'est pas des plus éloignés et perdus au milieu des montagnes, et s'il fixe son domicile dans une petite maison enfouie au fond d'une cour, c'est justement en raison de la proximité du château des Lowenstein : le pavillon que le Marquis loue au père Schmitt est à « dix portées de fusil »³⁵ du château du Commandeur et à une lieue de celui de Lowenstein, Saint-Alban pourra donc aller, « guidé par la reconnaissance, une ou deux fois le mois au château de Lowenstein, et chez l'oncle de la Comtesse »³⁶. Pourtant, les efforts du Marquis, à vrai dire un peu faibles, sont vains : le Commandeur ne tarde pas à découvrir sa retraite et il prétend même être fâché à cause de la démarche du jeune homme, qui ne lui avait pas dit de s'être établi si près de son manoir ; aux yeux du Commandeur, le seul moyen qui reste au Français pour se faire pardonner est de rendre visite à lui et à sa nièce le plus souvent possible.

Ce moyen de réparation ne sera pas des meilleurs, vu que, lors d'une de ces visites, Saint-Alban perd un portrait de la Comtesse, un petit médaillon à la mine de plomb avec au bas ce vers de la *Phèdre* de Racine « Présente je vous fuis, absente je vous trouve. » et de l'autre côté une mèche des cheveux de la jeune femme. C'est la Comtesse qui trouve le portrait et, si elle évite que personne d'autre ne voie ce portrait, elle est aussi consciente du fait que le petit dessein équivaut à une déclaration d'amour en

³⁴ M. de Loewenstein n'est point favorable aux Français, il est donc plus froid qu'il ne conviendrait envers le Marquis. En plus, il tolère mal les préférences que sa femme accorde au jeune homme. Dans la lettre XXX, Saint-Alban se plaint de la conduite du Comte et fait recours aux vers de Voltaire : « Le mari est prévenu contre les Français, et j'attribue à son éloignement pour eux quelques mots aigres qui avaient l'air de s'adresser indirectement à moi ; j'ai été tenté en deux ou trois occasions de croire qu'il avait de la jalousie contre moi. Sans être heureux on fait donc des jaloux ! » lettre XXX, p. 1637

³⁵ Lettre XXXV, p. 1646

³⁶ Lettre XXXIII, p. 1644

pleine forme. Elle sait que maintenant le Marquis craint que quelqu'un trouve le portrait, mais elle sait aussi que lui faire savoir qu'il est entre des bonnes mains ou bien le lui rendre signifierait lui faire savoir d'être à connaissance de ses sentiments, ce qui l'enhardirait :

Ah ! Quelle imprudence, monsieur le Marquis, et quel trouble vous avez pensé exciter ! Jugez donc, ma chère Émilie, de ce qui serait arrivé si ce portrait avait été ramassé par mon mari ; jugez de mon embarras, qui aurait tourné à ma honte, toute innocente que je suis. Il doit être dans des transes mortelles de son côté ; mais je ne puis le calmer, je ne puis lui parler du hasard qui a mis ce portrait entre mes mains ; il me le demanderait, et la restitution serait un don ; enfin, que je le lui rende ou non, s'il savait qu'il est entre mes mains il s'enhardirait à me parler des sentimens qui ont guidé son crayon.³⁷

Cette scène rappelle, encore une fois, *La Princesse de Clèves*³⁸.

Le Marquis demande de s'enquérir du sort de son portrait à la duchesse de Montjustin. Cousine de Saint-Alban, émigrée comme lui, elle est reconnue par son cousin sous ses habits de marchande de fleurs artificielles lorsqu'elle se rend à Lowenstein pour son commerce (lettre XXIII), peu de temps avant le départ du Marquis du château. Elle est accueillie tout de suite par la petite société de jeunes gens et devient la confidente à la fois de Saint-Alban et des deux jeunes Allemandes, Victorine et Émilie. Elle se charge donc de cette tâche et, dans une conversation conduite avec l'habileté d'un diplomate, elle parvient à découvrir que le portrait est entre les mains de la Comtesse elle-même.

Fermement résolue à ne pas mentionner le portrait au Marquis, Victorine le garde, fascinée malgré elle par le talent du jeune homme. Profitant d'un moment où elle est seule, elle décide d'aller s'asseoir dans le jardin et de relire *Phèdre*. Lors du discours de Hyppolite, d'où Saint-Alban avait tiré le vers inscrit au bas du portrait, elle sort de sa poche le portrait et, attendrie par le sort du héros et, en même temps, par celui de son jeune ami, elle pleure librement. Conduit par le hasard, Saint-Alban parvient dans le même endroit du jardin : bouleversée, la Comtesse se lève et fait tomber le portrait, qu'il ramasse et met dans sa poche sans lui demander sa permission. Il est pourtant contraint de le rendre, mais seulement pour l'obtenir des mains de la Comtesse elle-même, qui, touchée par l'état du jeune homme, ne parvient pas à le lui refuser.

Entre la perte du portrait et sa restitution a lieu un épisode en soi inutile aux fins de l'intrigue, mais qui fait partie des petits tableaux que Sénac peint pour faire en sorte que l'Histoire ne soit jamais oubliée par le lecteur. Le comte de ***, lieutenant-général des armées du roi de France, écrit à Saint-Alban pour le prier de se rendre à son chevet. Le spectacle est des plus touchants : « un vieillard aux cheveux

³⁷ Lettre XLI, p. 1655.

³⁸ Comme on reviendra plusieurs fois sur les ressemblances entre *La Princesse de Clèves* et *L'Émigré*, le passage suivant, tiré du roman de M.me de La Fayette, peut donner une idée des rapports étroits entre les deux : « Mme de Clèves n'étoit pas peu embarrassée. La raison vouloit qu'elle demandast son portait ; mais, en le demandant publiquement, c'étoit apprendre à tout le monde le sentimens que ce prince avoit pour elle, et, en luy demandant en particulier, c'étoit quasi l'engager à luy parler de sa passion. » Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, in *Romanciers du XVII siècle*, p. 1168.

blancs » est « couché sur un grabat »³⁹, son cordon de l'Ordre de Saint-Louis à son côté, veillé par sa nièce et son nègre. Le vieil homme a appelé Saint-Alban pour qu'il s'occupe de sa petite fille qu'il laisse orpheline et dénouée de tout : le commandeur de Lowenstein, informé de l'état de la jeune fille, se charge de la placer dans un couvent en attendant qu'elle devienne fille d'honneur de quelque princesse. Charlotte, ainsi s'appelle la nièce du lieutenant-général, ne réapparaîtra plus au cours du roman, sinon indirectement, dans quelques lettres où les personnages se donnent les uns les autres des nouvelles de sa condition.

Du point de vue de la centralité des événements historiques, la lettre LVII est une des plus importantes du roman : le président de Longueil, à la demande du Marquis, fait une analyse de la Révolution, de ce qui l'a causée et de ses développements. La matière est familière à Sénac qui, peu de temps avant, avait publié un essai ayant pour titre *Des principes et des causes de la Révolution en France*. Cette dissertation interrompt une fois de plus le déroulement du roman (plus d'une lettre avait été consacrée en entier à d'autres thèmes, notamment littéraires), mais on s'aperçoit aisément que cette fois Sénac y tient, qu'il a besoin de faire connaître sa pensée au lecteur et que c'est bien lui qui parle sous le semblant du président de Longueil. Dans cette lettre, la critique de la Révolution est sans appel :

L'arbitraire fut établi en loi, l'injustice fut consacrée : *jusque datum sceleri*. Alors le soupçon fut établi en preuve, et la modération inscrite au rang des plus grands crimes. Enfin l'avidité et la haine firent disparaître tout sentiment d'humanité.⁴⁰

Et le Président qui écrit cette lettre ne semble pas être la même personne qui, quelques lettres après, louera les progrès que la Révolution a apporté à l'esprit et à la connaissance. Ici, le seul espoir que M. de Longueil laisse entrevoir est dû à la lassitude des Français envers la violence révolutionnaire.

Après cette intrusion de la politique, le récit de la vie quotidienne de la société de Loewenstein recommence : le Marquis, suite à une banqueroute qu'il a essuyée, doit trouver un moyen d'épargner les fonds qui lui sont restés et décide de se feindre malade, de garder le lit et de demander du lait pour toute nourriture. Bertrand, son valet, se détermine à vendre sa montre et l'envoie à la femme de chambre de la Comtesse, dont il est amoureux, pour qu'elle se charge de la commission. M.me de Loewenstein apprend la démarche du valet et décide de vendre une aigrette de diamants pour aider le Marquis sans que personne (et son mari notamment) ne le sache. Les deux cents ducats qu'elle en obtient, et qu'elle fait parvenir anonymement à Saint-Alban, ramènent la tranquillité dans le ménage du Marquis, qui, dans une lettre à sa cousine, se livre à des réflexions philosophiques : « Qui sait les jouissances de ce mendiant, qui profite d'un moment de soleil pour se réchauffer ? »⁴¹

Les réflexions philosophiques ne sont pas les seules qui occupent l'esprit du jeune amoureux, qui est en train de se réjouir d'avoir su résister une semaine au désir d'aller voir la Comtesse, lorsque ses bons

³⁹ Lettre XLV, p. 1661.

⁴⁰ Lettre LVII, p. 1688.

⁴¹ Lettre LXV, p. 1712.

propos sont détruits par le Commandeur qui vient l'enlever de sa retraite pour l'amener avec lui chez sa nièce, dont il veut qu'il fasse le portrait. Saint-Alban ne peut pas se soustraire et pendant plusieurs jours il est contraint de regarder la jeune femme qu'il aime sans laisser transparaître ses émotions : il doit même quitter « deux fois l'ouvrage sous le prétexte d'un mal de tête ; parce qu'un regard qu'elle a laissé tomber sur moi, m'a transporté hors de moi-même, il m'a semblé y lire ces mots : “je sens quelle doit être votre contrainte ; et je n'en suis pas exempte moi-même.” » Il est inutile de dire que le Marquis tire, en cachette, une miniature d'après le portrait.

Un autre épisode obligé⁴² d'un roman sentimental est l'incendie du château, et Sénac n'oublie cette scène non plus. L'épisode est rapporté par le Commandeur ainsi que par la Comtesse : une nuit, lorsque toute la société de Loewenstein est couchée, le feu prend à l'aile où dorment Victorine et sa mère. Le mari, le père et l'oncle, « peu ingambe tous trois »⁴³, ne peuvent que promettre de l'argent à qui sauvera les femmes emprisonnées par les flammes, mais personne n'a le courage de braver le feu et la fumée. Le Marquis seul se jette dans le bâtiment en feu et sauve Victorine à demi évanouie et sa mère. Blessé, mais sans graves conséquences pour sa santé, il est soigné par la Comtesse, ce qui lui donne l'occasion de se laisser aller à ses sentiments au-delà des convenances ; elle l'excuse, sous le prétexte que la douleur ne lui permet pas d'être maître de soi-même, mais, dès lors, elle se tiendra un peu plus à distance.

Quelques lettres après, la comtesse de Loewenstein rapporte une visite que sa famille a fait au Marquis. Encore une fois, c'est le Commandeur qui propose d'aller le chercher et il veut faire semblant d'aller dîner chez lui. Les arguments de sa nièce, qui insiste sur l'inconvenance d'une telle démarche, ne vaudront pas à le détourner de son idée : « pour un homme galant comme lui, c'est bien le cas de tuer le faucon, pour bien traiter une aussi belle dame. »⁴⁴ En réalité, le repas se passe agréablement, puisque le Commandeur a fait porter le dîner des cuisines du château et on oublie la soupe à l'oignon et le jambon que le malheureux gentilhomme pouvait offrir. Les problèmes surgissent dans l'après-midi, lorsque le hasard fait rencontrer le Marquis et la Comtesse seuls dans le jardin : Victorine hâte le pas, Saint-Alban la retient, ils se trouvent trop rapprochés et il l'embrasse

avec une ardeur effrayante. J'ai crié et Bertrand est accouru. [...] c'est alors seulement que le Marquis m'a laissé libre. M'étant arrêtée un moment, à quelques pas de lui, je l'ai regardé avec indignation et lui ai dit : je ne vous reverrai jamais. Je crois même avoir murmuré le mot d'insolent.⁴⁵

Ayant pris conscience de l'action inconsidérée qu'il a fait, le Marquis songe à se tuer, mais ses projets sont déjoués par sa cousine, qui intervient pour lui obtenir le pardon de la Comtesse. Une fois encore, elle lui pardonne son ardeur, mais ce pardon ne lui coûte pas cher : réfléchissant sur cet événement, elle s'est aperçue que son cœur n'est pas si offensé qu'il devrait l'être.

⁴² F. Baldensperger, *Le mouvement des idées au XVIII siècle*, I, p. 245.

⁴³ Lettre LXX, p. 1718.

⁴⁴ Lettre LXXIV, 1724.

⁴⁵ Lettre LXXIV, p. 1728.

Une fois la paix revenue, le Marquis recommence fréquenter la société de Loewenstein. Un soir, la conversation tombe sur la danse : Saint-Alban est, tout naturellement, un danseur de première force et M.me de Loewenstein adore danser. Le Commandeur veut donc offrir un bal à sa nièce : Saint-Alban s'excuse disant d'avoir perdu l'habitude, Victorine prend pour prétexte une indisposition. Le vieil oncle, pourtant, est bien décidé, et un soir il fait trouver à sa nièce la galerie du château remplie d'invités : force lui est de danser toute la soirée avec le Marquis, le seul qui est à sa hauteur. Saint-Alban n'a pas d'égarements cette fois, et c'est le tour de la Comtesse d'être troublée par le plaisir qu'elle éprouve à danser avec un homme qui l'aime et qu'elle ne hait pas.

Au récit du bal, comme pour contrebalancer le poids que les affaires du cœur ont acquis dans le roman, suivent deux lettres du président de Longueil, l'une justifiant le départ des nobles à l'étranger, l'autre occasionnée par la saisie de sa bibliothèque. Cette dernière est d'une telle importance qu'elle a été aussi publiée à part, sous le titre de *Consolation philosophique sur la perte de sa bibliothèque*⁴⁶. Dans cette lettre, le Président range les ouvrages de sa bibliothèque (qui pourrait être vue comme le symbole de toutes les bibliothèques) en quatre classes :

dans la première sont ceux de pure érudition, et qui ne sont bons qu'à être consultés. [...] Dans la seconde classe se trouvent ceux qui ont dû leur succès à l'esprit de parti, au goût dominant, [...] Dans la troisième classe sont ceux qui traitent d'objets intéressants par eux-mêmes, mais qui ne présentent que les premiers élans de l'esprit, [...] Dans la quatrième classe sont ceux dans lesquels l'auteur a atteint, à peu près, le degré où peut s'élever l'esprit humain, sur un sujet donné [...] ⁴⁷

De tous les livres qu'il possédait, le Président n'en regrette qu'un très petit nombre : la Révolution, qui a bouleversé de fond en comble la France d'Ancien Régime et tous ses systèmes, a rendu inutiles les œuvres sur la religion, les livres sur l'histoire de France, les ouvrages sur le droit public et l'économie politique, ainsi que la plupart des romans et des récits de voyages.

La lettre qui suit la dissertation du Président est celle de la Duchesse de Montjustin à son cousin : elle saisit l'occasion de l'organisation d'un spectacle pour lui rappeler qu'aux émigrés ne serait pas permis de se laisser entraîner dans la vie mondaine. Le Marquis sent le reproche caché sous ces mots et s'excuse d'avoir dansé au bal donné par le Commandeur, mais, dit-il, tous les deux savent qu'il ne pouvait pas se soustraire aux insistances de M. de Loewenstein : s'il a dansé il l'a fait seulement pour ne pas offenser son hôte, et il n'ignore pas combien sont mauvaises les nouvelles qui arrivent de France.

En effet, les nouages se rassemblent sur la tête de Marie-Antoinette, et malgré le manque de date des lettres, elles sont variablement écrites peu de temps avant l'ouverture de son procès. La lettre XCIII retrace les étapes saillantes de la vie de la reine dans une série de petits tableaux : l'arrivée à Strasbourg, la Cour de Versailles, les fêtes pour la naissance du Dauphin ; et puis le six Octobre, le dix Août, le

⁴⁶ Chez Dorbon-Ainé, Paris, 1931. Cf. André Vielwahr, *La vie et l'œuvre de Sénac de Meilhan*, p. 209.

⁴⁷ Lettre LXXXVI, p. 1750-1751.

Temple et la Conciergerie. Les tableaux se terminent là, mais les lecteurs, connaissent bien ce que la destinée a réservé à la malheureuse reine.

Sans aucun véritable lien avec les lettres précédentes, Sénac place ensuite *l'Histoire de la vicomtesse de Vassy* : la jeune aristocrate, proche à sa mort, laisse à ses amies, Melle de Wergentheim et M.me de Loewenstein, le récit de sa vie, qui devra leur servir contre les jugements hâtifs et les médisances. Le hasard conspira contre elle, et les « étourderies »⁴⁸ qu'elle fit poussèrent son mari à la reléguer, malgré son innocence, dans un couvent, d'où elle ne put sortir qu'à la mort de son mari et de son père. Consciente de la valeur de sa liberté, elle prit le parti de ne pas se remarier ; qui plus est, elle simula sa propre mort et prit le titre de vicomtesse de *** pour ne pas avoir à supporter le poids des médisances qu'auraient inévitablement suivi partout son nom : jeune, riche et libre, elle décida de voyager et de retrouver l'homme de sa vie, le Chevalier de ***, qui l'avait aimée et dont elle avait été amoureuse, sans pourtant céder jamais à la passion. Le jeune homme semble la reconnaître malgré les signes de la petite vérole, mais elle se feint offensée d'avoir été prise pour une femme de si mauvaise réputation.

Pourtant, la Vicomtesse ne parvient pas à garder son secret pendant longtemps : elle admet d'être la femme qu'il a aimée et de l'aimer à son tour. Mais le bonheur du couple ne dure pas, et le Chevalier, désormais Vicomte, est rappelé en France par sa mère mourante. Après être restée longtemps sans aucune nouvelle du jeune homme, la Vicomtesse rentre en France, mais, en tant qu'aristocrate, elle est emprisonnée et parvient à échapper à la guillotine seulement grâce à l'aide intéressé de la maîtresse d'un révolutionnaire aux principes fort douteux. L'échafaud évité et ses sauveurs payés, elle arrive à Bâle et ensuite à Mayence, où elle continue d'attendre des nouvelles du Chevalier, qui entre temps a été condamné à être déporté en Amérique. Elle meurt à son tour, mais sans savoir quel est le sort de son amoureux, puisque ses amis allemands, voulant lui épargner cette dernière souffrance, lui cachent tout bulletin provenant de France.

Le récit de la Vicomtesse peut être vu comme un conte moral ou comme une anecdote curieuse, mais, encore une fois, il n'apporte rien à l'intrigue : si les lettres suivantes mentionnent la mort de la Vicomtesse et font des nouvelles allusions au destin de Marie Antoinette, l'attention est bientôt reconduite aux amours de Saint-Alban. La duchesse de Montjustin pousse son cousin à « faire un généreux effort »⁴⁹ sur lui-même et à s'éloigner du château de Loewenstein pour la tranquillité de la Comtesse, qui est fatiguée de se surveiller sans cesse dans tous ses gestes et ses expressions : en effet, elle sent que les forces pour continuer le combat contre ses sentiments viendront bientôt lui manquer, et veut aller faire un voyage dans ses terres en Westphalie ou bien se confier à sa mère (ce que son amie Émilie lui déconseille vivement).

⁴⁸ Histoire de la vicomtesse de Vassy, p. 1771.

⁴⁹ Lettre CI, p. 1804.

Au bout de quelques lettres, on fait au Marquis une propositions de mariage de la part de la jeune et jolie comtesse d'Ermenstein, qui est devenue veuve et jouit d'une grande fortune. Émile et Victorine se réjouissent, parce qu'elles voient l'occasion d'éloigner Saint-Alban ; surtout, elles ne voient pas comment un émigré pourrait refuser une alliance aussi avantageuse sans offenser les comtes d'Ermenstein et sans que quelqu'un ne s'intéresse aux véritables raisons de ce refus. Pourtant les conditions posées au Marquis ne sont aucunement flatteuses pour lui, vu qu'il devrait renoncer à son nom pour prendre celui de son épouse. Alléguant qu'il est l'héritier du nom de sa maison, Saint-Alban refuse le mariage : il s'appuie sur le même argument du comte d'Ermenstein, à savoir « les préjugés de la noblesse Allemande, son entêtement des titres »⁵⁰, et il est loué par tous les nobles allemands (et notamment par le Commandeur) pour ne pas avoir fait le sacrifice de son nom.

Après ce mariage manqué, il est question d'un autre mariage, celui entre la duchesse de Montjustin et le président de Longueil. Le Président, de son aveu même, n'a jamais eu aucun penchant pour un lien qu'il trouve contraire aux lois de la nature, mais pour venir en secours de sa jeune amie (qui ne disposant pas d'une grande quantité d'argent, était en train de songer à s'en aller en Amérique), il lui propose de l'épouser, et elle accepte. Les Allemands la trouvent fort à plaindre pour le sacrifice de son rang, puisque cette union comporte la perte du titre de Duchesse, mais elle est de l'avis que le moment historique ne permet pas de prêter attention aux questions d'héraldique : certes, elle deviendra comtesse de Longueil, mais cela lui permettra d'avoir un mari qu'elle respecte et de ne plus avoir besoin de travailler de ses mains ; cela lui suffit.

Au milieu des félicitations pour cette union, le président de Longueil apprend au Marquis la mort de son père, le comte de Saint-Alban. La lettre d'adieu que ce dernière adresse à son fils est une nouvelle occasion pour Sénac de réfléchir sur la Révolution : cette fois les événements sont vus de la perspective d'un noble qui, dans sa jeunesse, fut un Démocrate. L'étude des auteurs de la Rome antique, défenseurs de la République, l'avait influencé, mais la vie politique et les affaires l'avaient dégoûté au point qu'il préféra se retirer dans ses terres et se dédier à une vie de plaisirs. Les liens entre le père et le fils n'avaient jamais été très étroits, puisque le Comte confia bientôt l'éducation du Marquis au président de Longueil pour s'affranchir de cette tâche : il est donc conscient de n'avoir aucun droit pour demander à son fils de se souvenir de lui et, en homme désenchanté, il trouve que le gros paquet de billets de la Banque d'Angleterre joint à ses dernières lettres est « ce qu'il y a de plus intéressant »⁵¹. Il envoie aussi au Marquis un recueil des maximes qu'il a suivi dans sa poursuite du bonheur, mais les conditions où son fils se trouve sont trop différentes pour qu'elles puissent lui être de quelque utilité : le Marquis ne les lira même pas, la recherche des plaisirs ne convenant pas à un émigré qui parfois n'a même pas de quoi manger et qui vient de perdre son père.

⁵⁰ Lettre CXV, p. 1825.

⁵¹ Lettre CXXIII, p. 1838.

L'acharnement de la Convention contre son père en tant que noble est ce qui choque le plus Saint-Alban : elle envoie sur l'échafaud un vieil homme déjà mort. En effet, le Comte, depuis longtemps malade, espérait échapper à la fureur révolutionnaire par le poison (qu'il portait toujours sur lui depuis le début de la Révolution) ou bien par la maladie, dont il voyait les progrès avec plaisir, mais, même si l'arrêt de mort fut prononcé devant un homme qui, désormais, ne pouvait plus l'entendre, l'humiliation de la guillotine ne fut pas épargnée au vieux Comte. En dépit des efforts du Président qui, espérant cacher à son jeune ami les détails de cette mort, lui dit tout simplement que son père « n'est plus »⁵², le Marquis trouve le récit de l'exécution dans le cabinet littéraire de Francfort. C'est la Duchesse qui rapporte les effets de cette découverte sur l'esprit de son cousin : « il est revenu chez moi comme égaré, et pouvant à peine parler ; [...] on est habitué à un certain respect pour les morts, et les indignités qu'on exerce sur leurs restes inanimés, nous inspirent une horreur extrême. »⁵³

L'état d'abattement où est plongé Saint-Alban pousse la famille de Loewenstein à l'engager à les rejoindre pour se distraire un peu de ses sombres idées. C'est lors d'une de ces visites que se passe une des scènes les plus classiques des romans sentimentaux : le cheval que Saint-Alban essaye de dompter se cabre et se renverse sur son chevalier. Mme de Loewenstein se trouve mal et s'évanouit ; revenue à elle, la Comtesse trouve le Marquis auprès d'elle ainsi que son mari, dont l'inquiétude n'est pas tout à fait due à l'état de sa femme. La jalousie du comte de Loewenstein, pourtant, ne durera pas longtemps, vu que, deux lettres après cet épisode, il meurt : en général, sa perte est fort peu regrettée et, en songeant à l'état de la Comtesse, Saint-Alban résume ainsi sa pensée : « la voilà donc veuve, libre »⁵⁴, une expression assez éloquente pour décrire une femme qui vient de perdre son mari.

Les espoirs de Saint-Alban semblent pourtant être destinés à tomber à nouveau lorsque la nouvelle se répand que le prince de *** vient demander la main de la Comtesse. Le Marquis ne cache pas ses sentiments⁵⁵, mais il n'a pas songé que la Comtesse n'est pas disposée à accepter un autre mariage de convenance et que sa famille n'a que trop regretté de voir Victorine sinon triste du moins pas heureuse pour la contraindre à se marier à nouveau contre sa volonté. La réception du prince de la part de la Comtesse, courtoise mais un peu froide, soulève l'esprit du Marquis ; évidemment M.me de Loewenstein trouve trop grossier cet homme « gros, blond et sans physionomie », vu que « ses terres, ses chevaux, ses forêts, sont pour lui un fond inépuisable de conversation, et tout cela est mêlé de grands compliments aux dames, parce qu'il est persuadé qu'il faut qu'un prince soit galant. »⁵⁶ A cette réception sans enthousiasme suit le refus des propositions de mariage.

⁵² Lettre CXXII, p. 1835.

⁵³ Lettre CXXVII, p. 1851.

⁵⁴ Lettre CXXXVI, p. 1860.

⁵⁵ « Ce prince m'inquiète, je deviens Démocrate en ce moment, je déteste les princes et je suis partisan de l'égalité ». Lettre CXLI, p. 1866.

⁵⁶ Lettre CXLIII, p. 1868.

Enfin, sous la douce pression de sa mère et de son oncle, ainsi que de son amie Émilie, Victorine cède à sa passion et consent à épouser le Marquis, auquel le Commandeur donnera la moitié de ses terres ainsi que le brevet de baron de ***, à la condition qu'il portera le nom de Loewenstein avec celui de Saint-Alban. Le Commandeur, comme on le voit, est plus sensible à l'égard de l'orgueil du Marquis que le comte d'Ermenstein et ne lui impose pas de laisser tomber son nom ; il arrive jusqu'à lui offrir de répartir les armes sur les blasons et de mélanger les galons sur les livrées. Saint-Alban n'avait pas besoin de tant de délicatesses pour accepter cette proposition et, pour toute réponse, il se jette au cou du Commandeur. Le bonheur le bouleverse : « je ne suis plus le même homme, un nouvel univers, un monde enchanté semble s'offrir à moi. Tout prend un aspect riant, tout s'embellit ; [...] Quelque malheur affreux viendra détruire cet enchantement ; je suis ivre de joie [...] et tout au coup une secrète terreur me saisit »⁵⁷.

La joie, en effet, n'est que momentanée : le Marquis est rappelé à l'armée, où le prince de Condé vient de lui accorder le commandement d'un bataillon, il est donc contraint de quitter la Comtesse⁵⁸. Sénac saisit aussi l'occasion pour faire remarquer au lecteur l'honneur qu'un grade quelconque comportait dans l'armée des princes : à cause du très grand nombre de nobles dont elle était composée, même les officiers étaient forcés de servir comme simples soldats et – à en croire Sénac - ils ne s'en fâchaient pas. Saint-Alban se rend donc à l'armée l'esprit rempli des plus sombres pressentiments, et, peu de jours après son arrivée, il confie à un ami ses dernières volontés, à remettre au président de Longueil au cas où il lui arrivait quelque malheur.

De fait, lors d'une bataille, il est « pris les armes à la main contre la République »⁵⁹ et il est condamné à la guillotine. Ne pouvant souffrir le déshonneur de l'échafaud, pourtant, il préfère se donner la mort, en se frappant d'un coup de stylet. Comme pour son père, son corps est victime de la furie révolutionnaire : le peuple le met en pièces sans aucune pitié.

À ce moment trois lettres se croisent : une du Président à Mlle de Wergentheim pour lui apprendre la nouvelle de la mort du Marquis et la prier de se rendre auprès de son amie ; une autre de Mlle de Wergentheim à la comtesse de Longueil pour lui dire que la comtesse de Loewenstein est déjà instruite ; enfin, une lettre du Commandeur à Émilie pour lui raconter comment Victorine a eu connaissance de cette affreuse nouvelle : lors d'un dîner chez une amie du Commandeur, on lut un article du tribunal révolutionnaire et on trouva le nom de « Henri Victor de Saint-Alban, ex-marquis ; un cri perçant s'est fait entendre »⁶⁰ c'était Victorine qui s'évanouit. Les lettres qui se suivent depuis ce moment ne sont que des bulletins des amis au chevet de la Comtesse, qui se communiquent son état : à cause du chagrin, elle

⁵⁷ Lettre CXLVIII, p. 1878.

⁵⁸ « Mais quoi, est-il vrai que je vous quitte ? est-il donc dans l'univers entier une force qui puisse m'y contraindre ? Malheureux que je suis ! elle existe cette force, c'est mon roi, c'est l'honneur ! » Lettre CLVI, p. 1889.

⁵⁹ Extrait de la gazette de ***, p. 1897.

⁶⁰ Lettre CLXV, p. 1901-1902.

a perdu sa raison. Enfin, dans la dernière lettre du roman, le docteur Sivermarus apprend à la comtesse de Longueil la mort de la comtesse de Loewenstein.

LES PERSONNAGES

INTRODUCTION AUX PERSONNAGES

Même si, déjà en 1936, Albert Thibaudet repérait *L'Émigré* comme « le seul roman important publié entre *Paul et Virginie* de 1787 et *Valérie* de 1803 »⁶¹, aujourd'hui, sa valeur littéraire n'est pas unanimement reconnue, notamment à cause de sa forte composante sentimentale. En homme d'Ancien Régime, Sénac insère *L'Émigré* dans le sillon désormais mourant des romans sentimentaux par lettres, dont il représente un des derniers éclats. Les raisons de ce choix sont en même temps idéologiques et éditoriales : ce genre de romans étant très à la mode sous l'Ancien Régime, il soulignait sa position face à la Révolution dès le début du récit, et il espérait rencontrer le goût d'un public qui, jusque-là, avait apprécié ce genre de narration. Pourtant, l'âge d'or des romans par lettres était passée, et à *L'Émigré* ne reste que la consolation d'être considéré, aujourd'hui, « le dernier grand roman épistolaire du XVIIIe siècle »⁶². C'est donc l'espoir de rencontrer la faveur des lecteurs qui décida Sénac pour le sujet sentimental et lui fit oublier les accusations de sensiblerie qu'il avait adressées, à la veille de la Révolution, aux romans d'analyse, et notamment à Jean-Jacques Rousseau⁶³. En effet, dans *L'Émigré*, les références aux romans précédents abondent : *La princesse de Clèves* et *La Nouvelle Héloïse*, en particulier, sont rappelées par des scènes spéculaires ou même mentionnées directement.

Grâce à la rencontre d'un jeune français avec une jeune fille allemande, tous les deux rigoureusement gens de qualité, Sénac pourrait « écrire le roman des rencontres cosmopolites, laisser se jouer et s'entrechoquer des façons nationales de sentir et de penser », mais « [p]our puiser à ce vaste réservoir, ce n'est guère, ici encore, qu'un verre exigü dont on se sert »⁶⁴, et il ne fait que flairer les possibilités que la matière lui offre ; sans approfondir l'analyse des différences entre ces deux mondes, il préfère s'en tenir aux clichés : le français brillant causeur, homme de monde, libertin, rusé et un peu blasé, la jeune fille allemande douce, simple, même un peu grossière. Sénac devait pourtant savoir que le monde allemand n'était pas ce milieu moitié roman de geste médiéval moitié chant idyllique et pastorale qu'on peignait dans les romans français : les occasions d'étudier la vie sur l'autre côté du Rhin ne lui avaient pas manqué, vu que, depuis des années, il fréquentait les cours allemandes et il savait bien qu'elles commençaient à briller, et parce que les français y étaient nombreux, et parce que une nouvelle littérature allait naissant, témoins Goethe et Klopstock.

Dans un roman portant le titre *L'Émigré*, en effet, Sénac aurait pu décrire les aventures qu'il avait vécues depuis le début de son émigration en 1790 : il avait été en Angleterre, en Italie, en Russie, en Autriche et

⁶¹ Cit. in Delon, Préface à *L'Emigré*, p. 25.

⁶² Trousson, Introduction, p. 61.

⁶³ Cf. Raymond Trousson, Sénac de Meilhan et Jean-Jacques Rousseau, pp. 98-99.

⁶⁴ Baldensperger, I, pp. 242-243.

en Allemagne, il avait rencontré beaucoup de monde, et du beau monde, il avait entendu bon nombre d'histoires larmoyantes parfaites pour un roman sentimental en forme épistolaire. Il préféra pourtant la fiction et la reprise de thèmes bien connus, tout en prévenant les lecteurs que

Tous les malheurs qu'il [le roman] raconte sont arrivés. A-t-il été reçu avec le plus touchant intérêt par une famille illustre d'Allemagne ? Un grand nombre d'émigrés a été favorablement accueilli dans plusieurs pays, par des gens humains et généreux. A-t-il été amoureux ? Il me semble que rien ne choque moins la ressemblance, et j'aimerais autant qu'on mit en question si un homme a eu la fièvre.⁶⁵

Le choix de Sénac d'écrire un roman sentimental, dicté par le besoin de s'adapter à ceux qu'il croyait être les goûts du public, lui imposa de limiter la place de l'Histoire dans l'ouvrage ainsi que les lettres consacrées à l'analyse politique des événements contemporains. Pourtant, il ne renonça pas à ces deux derniers aspects, autant (sinon plus) importants à ses yeux que celui sentimental. Sénac parvint donc à écrire un roman qui, malgré son caractère fictif, « est avant tout l'ouvrage d'un témoin perspicace de son époque »⁶⁶ : Certes, il y a des personnages (tels que Victorine ou Émilie) qui ressentent de la littérature précédente et qui n'ont pas une grande profondeur ; mais il en a d'autres (par exemple la duchesse de Montjustin ou le président de Longueil) qui sont plus vraisemblables, et reflètent mieux un monde en mutation. Quoique la distinction entre ces deux catégories ne soit pas nette et parfaite, elle est quand-même bien marquée : il est donc possible de diviser les personnages principaux entre « personnages du roman sentimental » (Victorine, Émilie, et la famille de Loewenstein) et « personnages du roman historique »⁶⁷ (le président de Longueil, la duchesse de Montjustin, le comte de Saint-Alban). Saint-Alban est, justement, le trait d'union entre les deux groupes.

⁶⁵ *L'Émigré*, préface, p. 1549.

⁶⁶ Stavan, p. 69.

⁶⁷ *L'Émigré* n'est pas, à proprement parler, un roman *historique*, le terme est utilisé, sinon improprement, du moins avant la lettre. On reviendra sur l'argument lorsqu'on s'occupera des traits sentimentaux et des traits historiques que présente le roman.

VICTORINE DE LOEWENSTEIN

Victorine est l'héroïne du roman, s'ouvrant avec une lettre qu'elle écrit à son amie Émilie et se fermant sur la lettre que le médecin appelé à son chevet envoie à la comtesse de Longueil pour lui dire qu'elle n'est plus. Elle est le personnage qui écrit le plus grand nombre de lettres, mais, en général, elle se borne à réfléchir sur les mouvements de son cœur et sur les événements qui constituent l'intrigue du roman sentimental ; lorsqu'elle se penche sur les événements historiques (fort rarement, à vrai dire), elle le fait incidemment et ne se pose jamais des questions sur leurs causes profondes : les réflexions politiques sont le domaine des hommes, et notamment du président de Longueil.

La Comtesse est une jolie jeune fille allemande de vingt ans, mariée à un homme qui a plus du double de son âge et qui, au moment où Saint-Alban est transporté au château, se trouve à Vienne pour suivre un procès dont dépend une grande partie de la fortune de la famille. Les éléments pour un roman sentimental sont déjà tous là. Elle vit paisiblement dans son château de Loewenstein, ayant pour toute compagnie sa mère, son oncle et son amie Émilie, qui habite à Mayence, ville proche du manoir. La vie de M.me de Loewenstein s'écoule donc tranquillement, jusqu'à l'arrivée de Saint-Alban : alors le caractère de son mari devient un peu trop maussade, la conversation avec les autres Allemands un peu ennuyante et la vie au château un peu trop morne. Causer avec son hôte français fait comprendre à la jeune fille que la conversation ne doit pas nécessairement avoir pour argument les procès judiciaires de son mari, l'étendue des terres appartenant à tel ou tel gentilhomme, ou les parties de chasse et, dès ses premiers jours de convalescence, le Marquis lui prouve qu'on peut « converser agréablement sans s'appesantir sur les objets, mêler l'enjouement à la gravité, se proportionner aux personnes qui écoutent, approfondir les objets en ayant l'air de les effleurer »⁶⁸.

Au premier abord, elle semblerait une femme quelque peu frivole et légère : pas de réflexions politiques, des discours qui ne doivent pas devenir ennuyants, une connaissance assez faible de ce qui se passe autour d'elle... Mais lorsqu'elle analyse ses émotions, elle est sans pareil, elle porte la lumière dans tous les replis et les coins de son cœur. Au cours du roman, le lecteur peut suivre l'évolution de ses sentiments pour le Marquis : l'intérêt initial fait place à la prudence et à la froideur dès qu'elle s'aperçoit des sentiments trop vifs du jeune homme, mais, en réfléchissant, elle est obligée d'admettre qu'il ne lui est pas tout à fait indifférent⁶⁹. Pourtant, elle ne cédera jamais à son penchant pour le jeune homme, et, même après la mort de son mari, elle aura besoin de toute la persuasion et de la douce pression de son oncle et de sa mère pour s'engager avec lui. Son obstination vertueuse la pousse même à songer d'avouer les troubles qui agitent son cœur à sa mère, dans l'espoir d'y trouver un appui contre sa

⁶⁸ Lettre XIX, p. 1616.

⁶⁹ « [...] si je veux être juste, il faut commencer à l'être envers moi-même ; le Marquis ne serait pas si dangereux, si mon cœur ne conspirait pour lui ; s'il me permettait de le repousser avec toute la sévérité de l'indifférence : c'est donc contre moi aussi que j'ai des précautions à prendre. » Lettre LXXIV, p. 1729.

faiblesse (la princesse de Clèves, exemple de vertu surhumaine, est mentionnée explicitement⁷⁰), mais Émilie, préoccupée des conséquences qu'un tel aveu pourrait avoir sur la vie de son amie, parvient à la persuader à garder cette démarche désespérée comme dernière ressource. Assurant à son amie son obéissance, Victorine la met à part encore une fois de ses sentiments envers le Marquis :

C'est le mot d'amour qu'il faut prononcer.... Ah ! ma chère Émilie, je crois sentir au trouble que me fait éprouver quelquefois la présence du Marquis que l'amitié, ce sentiment si pur, si doux, n'est peut-être pas aussi suffisant pour mon cœur. [...] paraît-il content, je suis effrayée, je repasse avec inquiétude ma conduite de la veille, et de la journée, et je me demande si quelque chose dans mes actions, dans mes discours, dans mes regards lui a donné de l'espoir ; paraît-il triste, rêveur, mon cœur est douloureusement affecté de le voir malheureux par moi.⁷¹

Quoique Victorine sache analyser très subtilement ses sentiments, elle n'est pas un personnage très original, elle est encore trop redevable au roman sentimental, dont les « épisodes obligés »⁷², d'ailleurs, la voient toujours impliquée : elle doit affronter le Marquis qui lui demande la restitution de son portrait ; elle s'évanouit lorsqu'elle le voit tomber de cheval ; elle reste emprisonnée dans le château en feu et il n'y a que Saint-Alban qui s'aventure dans les flammes ; enfin la scène du bal donné par le Commandeur. On verra que les personnages secondaires, comme la duchesse de Montjustin ou le président de Longueil, plus liés aux événements historiques et moins à ce genre, ne seront pas autant prévisibles que la Comtesse. Ces deux niveaux de profondeur sont dus aux règles du roman sentimental : le public aimait les personnages ayant des traits codifiés et à s'attendait certains épisodes, l'auteur était donc presque contraint d'insérer ces passages et de faire agir ses personnages d'une certaine façon. Par contre, les personnages secondaires ne suscitent pas les mêmes attentes, ils sont plus libres et collent davantage à la réalité : dans *L'Émigré*, l'exemple le plus évident est représenté par les figures des émigrés français, qui, tout en continuant de témoigner leur mépris pour le menu peuple et leur foi monarchique, acceptent de réduire leurs prétentions et de travailler, faisant donc preuve d'une ouverture mentale impossible aux héros principaux.

ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Mlle de Wergentheim est l'amie intime de la comtesse de Loewenstein et joue le même rôle que Claire dans *La nouvelle Héloïse*, celui de la « "métaphysicienne" raisonneuse qui soutient Victorine de ses conseils »⁷³. Observatrice attentive de la vie sentimentale de Victorine, dès le début, elle s'aperçoit de l'influence que Saint-Alban a sur le cœur de son amie. Pour cette raison elle se lance contre le jeune homme à toute occasion, et chaque fois que Victorine essaie de l'excuser, elle lui fait voir le revers de la médaille. Pourtant, elle agit en gardienne de la vertu seulement jusqu'au moment où le comte de Loewenstein meurt : alors elle devient la première partisane du Marquis (qu'elle trouve parfait pour

⁷⁰ Lettre XCVI, p. 1795.

⁷¹ Lettre CII, p. 1807.

⁷² F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, I, p. 245.

⁷³ Raymond Trousson, Sénac de Meilhan et Jean-Jacques Rousseau, p. 103.

Victorine par rapport à l'âge ainsi qu'aux goûts) et laisse entrevoir à son amie un avenir brillant et joyeux, lorsque leurs fiancés seront revenus de l'armée⁷⁴.

Moins sentimentale que Victorine, Émilie ne méprise pas l'appellatif de *métaphysicienne* : en effet, elle aime bien analyser et philosopher sur les mouvements du cœur de son amie⁷⁵. Pourtant, si cette inclination pour la philosophie du cœur fait en sorte qu'à la jeune fille revienne tout naturellement le rôle de médecin de l'âme⁷⁶, elle n'a aucun poids pour ce qui concerne le côté historique du roman : elle n'exerce jamais son acuité sur les événements historiques ; même lorsque les Français abandonnent Mayence, et qu'elle aurait l'occasion de se pencher sur l'occupation qui vient de se terminer, elle se limite à constater que maintenant elle pourra revoir son amie et à plaindre, en passant, les émigrés qu'on chasse des villes allemandes⁷⁷. Certes, elle voit souvent clair dans les événements, mais seulement de son point de vue : par exemple, le jeune Français que les Loewenstein ont trouvé a eu de la chance, mais seulement parce qu'il a été recueilli par sa charmante amie... Un autre passage où elle fait preuve de cette vision du monde tout personnelle, sinon égoïste, se trouve dans la lettre VII, où elle fait part à la Comtesse de la situation du baron de G., son fiancé : « Le Baron est loin du danger, il s'en désespère, et je m'en applaudis ; il est à l'armée, voilà ce qu'il faut pour ce qu'on appelle l'honneur ; je m'y borne, et ne porte pas mes regards jusqu'à la gloire. Les ouvriers de l'évangile qui arrivent à la dernière heure sont payés comme les premiers »⁷⁸. Par ces considérations, qui nous montrent qu'elle ne fait pas grand cas des lois de l'honneur, elle montre, dès le début du roman, de penser par elle-même, et de ne pas se conformer à la pensée dominante.

Son non-conformisme, pour ainsi dire, est visible aussi lors du mariage de M.me de Montjustin avec le Président. Les nobles allemands trouvent la Duchesse « moins à plaindre de conserver ce titre glorieux en vivant de son travail dans un grenier »⁷⁹, tandis qu'Émilie ne songe qu'au changement de situation de la grande dame, qui désormais ne devra plus travailler de ses mains pour vivre. Pourtant, ayant toujours son mot à dire, et ne voyant la situation que d'un point de vue très personnel, elle va un peu trop loin avec une phrase peut-être un peu trop aigre : « un mariage retardé par un accès de goutte ne présente rien de séduisant à l'imagination »⁸⁰, une phrase qui reviendrait plus à Sénac qu'à une jeune fille qui se dit heureuse de voir son amie désormais sans soucis.

⁷⁴ En effet, les deux jeunes hommes se rencontrent pour la première fois sous les armes. Le Marquis écrit à la Comtesse : « Vous pensez bien que la conversation n'a pas languie [...] notre position, notre manière de sentir, nos craintes et nos espérances sont les mêmes [...] on n'a peut-être jamais rassemblé quatre personnes réunissant entre elles des rapports pareils d'âge, de sentiments, de caractère et d'opinions. » Lettre CLX, p. 1894.

⁷⁵ Cf. note p. 1558 : « Le terme *métaphysique* est souvent un sens péjoratif au XVIII^e siècle, celui d'un discours creux sur la raison des choses. Dans l'une de ses extensions, il désigna une argumentation trop subtile sur les sentiments. »

⁷⁶ Cf. Carmela Ferrandes, *La parola della nostalgia, Il lettore di provincia*, 102, agosto 1998.

⁷⁷ Lettre III.

⁷⁸ Lettre VIII, p. 1568.

⁷⁹ Lettre CXXI, p. 1834.

⁸⁰ Ibid.

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Saint-Alban est, en même temps, le héros du roman sentimental et celui du roman historique, c'est lui l'émigré dont parle le titre de l'ouvrage et ce sont ses aventures que Sénac décrit. Il représente, dans l'économie du roman, le noble émigré par honneur qui décide de prendre les armes contre la France révolutionnaire : quoiqu'il ne soit pas un monarchique enragé, il s'engage dans la chevalerie prussienne en attendant d'être appelé dans l'armée des Princes. Son choix tient plus à son sens de l'honneur qu'à son attachement au roi ou à la monarchie. Le récit des premières années du Marquis à la Cour, fait par le comte de Saint-Alban, pourrait être celui d'une grande partie des jeunes nobles qui, pendant le règne de Louis XVI, ont goûté les derniers instants de la vie douce et insouciant de Versailles, et qui, face à la Révolution, ont dû choisir entre la loyauté au vieux monde et l'adhésion au nouveau système. L'attachement à la monarchie semble être une chose naturelle pour le jeune gentilhomme, mais c'est le milieu aristocratique et non le monarque en soi qui l'inspire : Sénac n'oublie pas les critiques qu'il avait formulées contre le roi et son éloignement de tous ceux qui n'étaient pas ses favoris.

Vous vous êtes ainsi dévoué, mon fils, à la monarchie, sans vous en rendre compte ; une perspective éclatante et l'accueil favorable qu'on vous a fait à la Cour, vous ont inspiré de bonne heure un attachement particulier pour le monarque. Ainsi votre éducation, votre naissance, votre ambition et la reconnaissance vous ont rendu nécessairement partisan de l'ancien régime.⁸¹

On a l'impression de voir le jeune Sénac qui entre à la Cour, cultivé et ambitieux. En effet, la composante autobiographique du roman non seulement est visible dans les portraits du comte de Saint-Alban et du président de Longueuil, elle transparait parfois aussi dans le jeune Marquis, qui présente certains des aspects propres au jeune Sénac. Certes, le personnage avait été un homme à bonnes fortunes (comme le lecteur peut le comprendre dans certains passages), mais le point commun avec son auteur est l'art de causer : parmi ses contemporains, personne ne niait que Sénac était un excellent causeur et son héros est loué pour savoir parler sans jamais ennuyer ses interlocuteurs et savoir rendre tout argument intéressant. C'est M.me de Loewenstein la première à remarquer ce trait typique de la bonne société française, surtout lorsque Saint-Alban s'éloigne du château : les *bons* Allemands perdent alors beaucoup d'intérêt aux yeux de la jeune femme, au point que son mari en est fâché⁸².

Même si la figure de Saint-Alban est fortement influencée par les modèles des héros des romans sentimentaux précédents, pour sa mort il semble que Sénac se soit inspiré, comme le fait remarquer Sainte-Beuve⁸³, à celle de Charles Eleonor Dufrique-Valazé, qui, le 30 octobre 1793, pour ne pas monter sur l'échafaud, préféra se frapper d'un coup de stylet après avoir entendu le verdict du Tribunal

⁸¹ Lettre CXXIV, p. 1839-1840.

⁸² « Nos bons Allemands me paraissent un peu plus maussades depuis son séjour ici, et nos agréables me sont encore plus insupportables ; mon mari s'en est sans doute aperçu, et sur ce que je n'étais pas aussi enthousiasmée que lui du prince de *** que nous avons vu deux ou trois fois l'hiver dernier, il m'a dit avec un peu d'aigreur, il faut être Français pour plaire à madame ». Lettre XXIX, p. 1635.

⁸³ Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, XII, p. 457.

révolutionnaire qui le condamnait à mort⁸⁴. Un homme qui se poignarde sur les bancs d'un tribunal semble sortir d'une scène de roman ou de théâtre, mais, comme le disait Sénac, c'est la Révolution qui produit des scènes presque invraisemblables, et les écrivains ne font que les lui emprunter⁸⁵.

En tant que jeune homme émigré en Allemagne pour s'engager dans les armées des Princes, la tâche de défendre les nobles qui ont fui leur pays semblerait revenir naturellement à Saint-Alban, mais Sénac la confie par contre au Président ; ce dernier le fait dans une lettre occasionnée par une visite d'un officier ami du Marquis, avec lequel il cause des reproches qu'on fait aux émigrés d'avoir abandonné le roi. Dans cette lettre, la défense de la noblesse se mêle aux accusations de faiblesse au roi, qui « paraissait faire volontairement sacrifice de son autorité »⁸⁶ : Sénac-Longueuil se demande s'il valait la peine de rester en France et de « prêter des sermens qui répugnaient », ou s'il valait mieux suivre les princes, qui « avaient fui, par ordre même du Roi, hors du royaume »⁸⁷. Rappelant la journée du 28 février 1792⁸⁸, le Président conclut que Saint-Alban, ainsi que les nobles qui avaient émigré, avaient pris le bon parti.

Il semble légitime de croire que le discours du Président soit aussi une espèce d'encouragement pour son jeune ami, qui sent sa fois monarchique chanceler face aux sentiments qu'il éprouve pour la Comtesse. En effet, déjà au moment de quitter le château de Loewenstein pour aller s'établir ailleurs, il sent que le manoir « est devenu [s]a patrie »⁸⁹ et cette révélation ébranle toutes ses convictions : il comprend la signification de Patrie dans toute son étendue et il s'aperçoit que la sienne n'est pas là où sont les fleurs de lys, comme l'honneur l'imposerait à un gentilhomme. Pourtant, il ne se laisse pas conduire par ses sentiments au point d'oublier ses devoirs : rappelé auprès du prince de Condé, il s'empressera de rejoindre l'armée, quoique son esprit soit « presque égaré en consommant un aussi douloureux sacrifice. »⁹⁰

LE PRÉSIDENT DE LONGUEUIL

« [F]orte tête, à idées politiques, à vue étendues, une sorte de Montesquieu consultatif en 89, et qui, en écrivant à Saint-Alban, lui communique ses appréciations supérieures et son pronostic chaque fois

⁸⁴ Il faut pourtant préciser que Dufriche-Valazé était un révolutionnaire convaincu, il fit partie de la commission chargée de préparer les questions à poser au roi pendant son procès. Évidemment, le sang-froid dont il fit preuve avait frappé singulièrement Sénac, s'il décida de faire accomplir le même geste à son personnage, quoiqu'il fût condamné pour des raisons complètement opposées.

⁸⁵ Cf. Préface, pp. 1549-1550 : « Tout est vraisemblable et tout est romanesque dans la révolution de la France [...] Un joueur, homme de grand sang froid, se contentait de dire à l'aspect des coups les plus piquants ; *cela est dans les dés* : on peut dire de même des plus singulières ou tragiques aventures, *cela est dans une révolution*. »

⁸⁶ Lettre LXXXV, p. 1746.

⁸⁷ Lettre LXXXV, p. 1747.

⁸⁸ Le Président lui-même explique que le 28 février quatre cent gentilshommes se rendirent en armes aux Tuileries pour protéger le roi d'un attentat. Le roi fut forcé de donner l'ordre à ses gentilshommes de remettre les armes aux révolutionnaires : après cette humiliation, il était évident qu'il n'y avait rien à espérer en restant aux côtés du roi.

⁸⁹ Lettre XXXIII, p. 1641.

⁹⁰ Lettre CLVI, p. 1889.

vérifié »⁹¹. Voici la description que Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, donne du Président. En effet, les vues de cet homme ont une justesse étonnante, qui n'a rien à envier aux théories des historiens modernes. Certes, une partie de ses prévisions ne sont que des prophéties *a posteriori* (Sénac écrivait en 1797, il lui était donc facile de faire semblant de prévoir quelque chose qui s'était passée quatre ans plus tôt), mais la majorité des observations de Sénac-Longueil atteignent la cible, qu'il se penche sur ce qui a causé la Révolution ou sur l'évolution qu'elle va suivre.

Son esprit si perçant, souvent loué par le Marquis, le fait bientôt devenir une sorte d'oracle pour toute la compagnie de Loewenstein⁹² : lorsqu'il faut comprendre des événements, le Président est consulté ; lorsqu'il faut prendre des décisions importantes, il est demandé de son avis ; lorsqu'il faut savoir quelque chose, il est interrogé. Sous les traits de cet homme qui veut toujours parvenir aux causes ultimes des événements transparaît Sénac, « aspirant au rôle de guide intellectuelle de l'émigration, mais aussi le moraliste qui ne se dément jamais »⁹³, ce n'est donc plus le Sénac frivole et libertin d'avant 1789 – qui est représenté par le comte de Saint-Alban - il a été en quelque sorte « transformé par la Révolution »⁹⁴.

Le Président n'écrit pas un grand nombre de lettres, contrairement à Victorine ou Émilie, mais pour leur longueur et leur importance elles sont sans pareils : la lettre LVII, où Longueil analyse les causes de la Révolution, et la lettre LXXXVI, publiée, on l'a vu, à part sous le titre de *Consolation philosophique sur la perte de sa bibliothèque*, figurent parmi les plus importantes du roman. Le Président est donc un personnage fondamental pour ce qui concerne le côté historique du roman, tandis que, du point de vue de l'intrigue sentimentale, il n'a aucun poids. Certes il encourage son jeune ami à combattre sa passion, il l'invite même chez lui pour le distraire et l'éloigner du château de Loewenstein, mais il préfère laisser le rôle de conseiller amoureux à la duchesse de Montjustin, dont il connaît l'influence sur l'esprit du Marquis et dont il apprécie les vues.

M. de Longueil ne se trouve pas à Francfort pour rejoindre l'armée des Princes ou celle prussienne, il est en Allemagne pour se mettre à l'abri de la fureur révolutionnaire : ayant été une figure importante sur la scène politique du règne de Louis XVI, il aurait été en danger en France. Il rapporte sa fuite du royaume dans une lettre où il ne manque pas de décrire les épisodes les plus touchants et larmoyants du voyage qui de Lyon l'a amené à Turin, à Venise et enfin à Francfort⁹⁵. Les malheurs dont ce voyage a été parsemé ont un peu flétri son esprit philosophique et si personne mieux que lui pourrait prononcer la célèbre maxime *ubi bene, ibi patria*⁹⁶, en réalité il ne parvient pas à s'accoutumer à vivre hors de son pays. La lettre XXII est un exemple des sentiments contradictoires qui l'agitent : essayant de se montrer

⁹¹ Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XII, p. 458.

⁹² « [...] vous êtes l'oracle d'une société que vous ne connaissez pas ». Lettre LXXXII, p. 1739.

⁹³ H. A. Stavan, *Sénac de Meilhan (1736-1803), moraliste, romancier, homme de lettres*, p. 72.

⁹⁴ André Vielwahr, *La vie et l'œuvre de Sénac de Meilhan*, p. 211.

⁹⁵ Lettre XVIII.

⁹⁶ Cfr. Stavan, p. 74.

fort, il analyse avec lucidité sa situation économique⁹⁷, mais après quelques lignes il semble ne plus tenir, son chagrin déborde :

Toutes les pages du livre de ma vie semblent effacées ; il faut recommencer à me faire connaître, à me faire estimer, si je veux entretenir quelque commerce avec des gens aux yeux desquels ma position me rend d'abord suspect, parce qu'ils craignent que je ne leur devienne à charge. Je me dis souvent : je n'intéresse aucun de ceux que je vois ; je peux vivre, souffrir, mourir, sans exciter un sentiment, sans qu'il y ait une larme de versée [...]. Je ne puis converser sur les objets dont je me suis occupé, ni m'attacher à personne, et mes avances seraient regardées comme des calculs intéressés. Mon cœur est surchargé de son propre poids, il voudrait se répandre et il est arrêté par l'indifférence qu'on lui oppose, douloureusement froissé par la défiance⁹⁸

Jadis, il a été le tuteur du Marquis ; maintenant, il est l'ami le plus sage auquel le jeune homme recourt pour avoir des conseils : « mon cher Président, mon père, mon tendre ami. Admiration, respect, reconnaissance, voilà les sentimens que je vous ai consacrés, depuis long-temps. »⁹⁹. Quoiqu'il joue le rôle de Mentor, Saint-Alban l'appelle « père », puisque son vrai père, pour ne pas devoir se soucier de son éducation, l'a confié aux soins du Président dès son enfance.

Le Président n'est pas exempt des préjugés de la noblesse et souvent il en partage les vues, pourtant il est aussi conscient que le moment historique impose des sacrifices qu'il faut savoir faire : par exemple, lorsqu'il propose à la duchesse de Montjustin de l'épouser, il comprend qu'un tel choix représente une mésalliance pour la grande dame, mais tous les deux savent qu'elle risque de devoir continuer à travailler de ses mains et vivre dans la gêne. Dans un époque exceptionnelle, il faut donc faire des choix exceptionnels, et la Duchesse, qui est parfaitement d'accord avec les idées de son ami, accepte sa proposition de mariage, insouciante du fait qu'elle deviendra comtesse de Longueil.

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Si Saint-Alban s'adresse au président de Longueil lorsqu'il veut avoir des éclaircissements sur la situation politique, il s'adresse à la duchesse de Montjustin quand il veut des conseils en matière sentimentale : elle joue donc auprès de son cousin un rôle qui n'est pas très fréquent dans la littérature, celui d'une dame plus âgée qui essaye de freiner et guider la passion d'un jeune homme avec ses conseils mais sans que l'un ou l'autre soit épris de l'autre. Par exemple, c'est elle, on l'a vu, l'amie à laquelle Saint-Alban recourt quand il a perdu le portrait de la Comtesse, et c'est encore elle qui l'invite à faire un « généreux effort »¹⁰⁰ sur lui-même en s'éloignant du château pendant quelques temps.

Sénac semble avoir trouvé le modèle de la Duchesse dans une femme qui a réellement existé, M.me de Neuilly qui, réfugiée à Hambourg, « se mit à entreprendre une foule de petits ouvrages où elle excella ; elle fit d'abord des bagues en crin [...] ; puis elle broda des fleurs sur des rubans pour faire des

⁹⁷ « Je suis plus riche que je ne l'ai jamais été, quoique j'aye perdu trente fois la valeur de ce qui me reste : *on n'est riche, que de ce dont on jouit.* » Lettre XXII, p. 1622, je souligne.

⁹⁸ Lettre XXII, p. 1623.

⁹⁹ Lettre IX, p. 1574.

¹⁰⁰ Lettre CI, p. 1804.

ceintures nuancées avec de la soie de diverses couleurs et des fils d'argent et d'or.»¹⁰¹ Singulier mélange entre fierté nobiliaire et esprit d'adaptation, la Duchesse met à profit son talent tout mondain dans la création de fleurs artificielles, mais elle attend dans une voiture que son ouvrière revienne de chez les dames où elle l'envoie pour ses commissions. C'est justement dans cette voiture que le Marquis trouve sa cousine un jour qu'il est chez les Loewenstein ; le Commandeur « sur-tout, semble pétrifié et demeure un instant les yeux fixes et la bouche ouverte »¹⁰² lorsqu'il apprend que cette marchande de fleurs est la petite-fille d'un maréchal de France. Face à la surprise de toute la famille, la Duchesse explique à la jeune Comtesse, qui lui témoigne son admiration pour le *courage* qu'elle a eu de travailler de ses mains

Quand on ôte, Madame, du malheur, l'humiliation, il perd ce qu'il a peut-être de plus douloureux, et comment être humilié d'un malheur général ? Qui ne serait pas honteux de paraître en chemise dans la rue ?... Mais, supposé que le feu prenne à votre maison, aux maisons voisines, on ne songera pas en fuyant le danger, à la manière dont on est vêtu.¹⁰³

Cette espèce de système philosophique, qui permet à la Duchesse d'escamoter les règles de la dérogeance et laisse les nobles allemands comme abasourdis, devait refléter en quelque sorte la pensée de bon nombre de nobles français qui se trouvaient hors de leur patrie et dépourvus de tout. Exception faite pour ceux qui trouvaient un emploi comme précepteurs ou femmes de chambre, les émigrés devaient s'adapter aux travaux les plus disparates, comme le rapporte un ami du Marquis : il est heureux, puisqu'il enseigne la musique (ce qui lui donne l'occasion de se « trouver avec de très-jolies demoiselles et de les entendre chanter »¹⁰⁴), mais il sait que plusieurs « sont réduits à vivre du métier de garçon charpentier ou menuisier »¹⁰⁵.

Pourtant, il ne faut pas croire que la Duchesse soit absolument insouciante des devoirs que la naissance impose ; dans une lettre à son cousin, elle parvient à avouer que, dans les conditions actuelles, elle se réjouit de la mort de son mari et de sa fille avant l'éclat de la Révolution. Elle craint que le premier aurait pu devenir Démocrate : à ses yeux, l'adhésion aux principes révolutionnaires est une honte plus grave que travailler de ses mains. Pour sa fille, d'autre part, elle redoutait le moment où son cœur aurait commencé à se réveiller, parce qu'il aurait été impossible, pour la Duchesse, de voir sa fille « se dégrader par une alliance honteuse »¹⁰⁶ ; d'ailleurs, elle se rend compte que, dans un moment où l'égalité enflamme tous les esprits, il aurait été bien difficile pour une mère de préserver sa fille « de la séduction

¹⁰¹ René de Castries, duc de, *La vie quotidienne des émigrés*, p 128, dans Vittorio Fortunati, Sénac de Meilhan fra passato e futuro, p. 54.

¹⁰² Lettre XXIII, p. 1625.

¹⁰³ Lettre XXIII, p. 1626.

¹⁰⁴ Lettre XIX, p. 1615.

¹⁰⁵ Lettre XIX, p. 1614.

¹⁰⁶ Lettre XXXI, p. 1638.

de l'homme le plus vil par son état, ou sa naissance : l'amour sera toujours démocrate quand il aura intérêt de l'être. »¹⁰⁷

LE COMMANDEUR DE LOEWENSTEIN

Le Commandeur de Loewenstein, frère du père de Victorine, est un personnage secondaire, mais son rôle est fondamental dans le déroulement du roman. C'est lui qui, lorsqu'on trouve le Marquis blessé, a le premier l'idée de le transporter au château de Loewenstein pour le soigner et c'est encore lui qui encourage sa nièce à épouser Saint-Alban après la mort de son mari. Qui plus est, pendant tout le roman, il travaille pour rapprocher les deux jeunes gens, et personne ne comprend s'il le fait avec une arrière-pensée (il n'aime pas le comte de Loewenstein) ou simplement pour que Victorine ait quelqu'un qui l'amuse et lui permette de se distraire.

Pour avoir une idée du type d'homme qu'est le Commandeur il n'y a rien de mieux que le portrait tracé d'un seul trait de plume par Saint-Alban dans une lettre au président de Longueil : le « vieux Commandeur de l'ordre teutonique [...] est un homme qui retrace les seigneurs châtelains du quinzième siècle : la noblesse est à ses yeux le premier des mérites ; la chasse, le premier des plaisirs, et le respect pour les dames, le premier des devoirs. Des manières franches jusqu'à la brusquerie, une certaine écorce de rudesse sous laquelle on découvre promptement un excellent cœur »¹⁰⁸.

La critique admet presque unanimement que le personnage est un peu caricatural : il est trop chaleureux, trop bruyant, trop ingénu même. En effet, les scènes peu vraisemblables ne manquent pas : par exemple, un homme de sa condition ne serait jamais allé chez un égal, connu tout récemment comme le Marquis, « avec le bruit d'un ouragan »¹⁰⁹ pour le forcer à aller faire le portrait d'une jeune fille dont il est, avec toute évidence, amoureux ; de même, l'impolitesse d'aller faire semblant de demander à dîner à un homme dont on connaît la situation de misère¹¹⁰ ne pouvait venir à l'esprit qu'à un personnage de roman.

Le Commandeur devient plus intéressant lorsqu'on l'analyse du point de vue du roman historique, car il représente toute sa nation aux yeux de Sénac et de ses contemporains : le père de Victorine n'est qu'esquissé, tandis que son mari est là seulement en tant qu'obstacle à l'histoire d'amour. Étant le seul Allemand qui ait de la profondeur psychologique, il est donc évident que le Commandeur doit avoir un poids particulier ; la caractéristique de ce personnage qui ressort le plus est son engouement pour les titres : même lorsqu'il trouve le Marquis blessé, avant de décider si lui prêter secours, il s'enquiert auprès du valet de la condition du jeune homme

¹⁰⁷ Ibid.

¹⁰⁸ Lettre IX, p. 1572.

¹⁰⁹ Lettre LXVI, p. 1712.

¹¹⁰ Lettre LXXIV, p. 1724-1729..

Il fit plusieurs questions à ce valet, et celle-ci entre autres : votre maître est sans doute un bon serviteur du Roi ? Ah monsieur, répondit-il, c'est un fier Aristocrate, qui a manqué plus de dix fois d'être à la lanterne. [...] Mon oncle paraissait touché, mais en suspens sur ce qui était à faire, lorsque le valet de chambre dit : c'est à l'épaule que monsieur le Marquis est blessé [...] A ces mots le visage de mon oncle s'épanouit : votre maître est un homme de qualité à ce que je vois, quel est son grade ? Le valet de chambre lui apprend qu'il était major en second [...] Mon oncle regarda ma mère, qui l'entendit, et elle offrit au blessé un asile dans sa maison.¹¹¹

Il n'était pas suffisant pour lui d'avoir sous les yeux un homme blessé et qui portait l'uniforme de l'armée prussienne, il était nécessaire qu'il fût « homme de qualité » pour l'accueillir. Il faut pourtant remarquer qu'il ne se soucie pas du fait que le blessé est un Français, il est noble et cela lui suffit : soucieux des règles de la chevalerie, le Commandeur ne refuse pas d'aider un homme qu'il sent plus proche de lui qu'un paysan allemand. Cette attention particulière aux titres suscite les railleries d'Émilie, qui, en bonne philosophe, rit des préjugés de la naissance dont les aristocrates étaient si soucieux¹¹².

« Préjugés de la naissance »¹¹³ ... Pour le Commandeur ces deux mots sont incompatibles, il n'y a pas de *préjugés*, mais des *droits* de la naissance. C'est lui-même qui le souligne, lorsque Saint-Alban lui explique les raisons qui l'empêchent de sacrifier son nom en faveur de celui des comtes d'Ermenstein : il est le chef de sa maison et donc il ne peut pas renoncer à son nom. Le refus que le Marquis oppose à la demande de laisser « enterrer dans l'oubli » son origine lui procure les louanges du vieil homme ainsi que de toute la noblesse allemande, qui, d'ailleurs comprend combien un tel sacrifice coûte à l'orgueil d'un jeune homme, et voit comment « les mêmes principes qui le font demander le porteront à le refuser »¹¹⁴.

« L'entêtement des titres, et des noms antiques »¹¹⁵ du Commandeur, et des Allemands en général, est peint au fond de la lettre où le Commandeur rapporte le refus de Saint-Alban de s'allier aux Ermenstein : il explique au Marquis « qu'un célèbre généalogiste de l'ordre Teutonique en changeant *er* en *ar*, et *men* en *min* et *stein* en *ius* ce qui n'est pas trop forcé, faisait remonter cette maison au grand Arminius, ou Irmensal »¹¹⁶. Inutile de relever l'ironie de ce passage où la philologie, l'héraldique et la fantaisie se mêlent pour flatter l'orgueil d'une maison très puissante.

Pourtant, il est bien de remarquer que les Allemands ne sont pas les seuls qui tiennent à l'éclat des titres, et si pour Saint-Alban ce n'est qu'une échappatoire pour éviter un mariage, pour la Duchesse de Montjustin, on l'a vu, la naissance est une exigence essentielle, quoique, elle aussi, soit prête à la sacrifier

¹¹¹ Lettre II, p. 1556.

¹¹² « Il y a quelque temps que nous lisions qu'un roi d'Espagne ayant perdu ses cheveux, il fût question de lui faire une perruque, et que le conseil, composé de Grands, s'assembla pour délibérer sur ce sujet ; il fût décidé unanimement dans cette auguste assemblée qu'il fallait faire grande attention à ce qu'il ne fût employé que des cheveux d'hommes et de femmes de qualité. Nous nous regardames tous en riant, et il n'y eût pas un de nous qui ne songeât en cet instant à votre bon oncle. » Lettre III, p. 1559.

¹¹³ Lettre CXIII, p. 1823.

¹¹⁴ Ibid.

¹¹⁵ Lettre CXV, p. 1825.

¹¹⁶ Lettre CXIII, p. 1823.

au moment où elle voit la possibilité d'être, sinon heureuse, du moins pas malheureuse grâce au mariage (que jadis aurait été considéré comme une mésalliance) avec le Président.

Une autre situation où le Commandeur a l'occasion d'exercer sa générosité est lorsque Charlotte reste orpheline : pour les émigrés français trouver un emploi comme femme de chambre pour la jeune fille aurait été le comble de la joie, puisqu'elle aurait été à l'abri de toute gêne et n'aurait pas eu à faire des travaux trop fatigants. Mais le Commandeur se récrie « avec une sorte d'indignation, sur l'idée de mettre en service la fille d'un homme de qualité » et « il entre en colère au mot de femme de chambre »¹¹⁷ ; il la placera dans un couvent jusqu'au moment où il ne lui trouvera une place comme fille d'honneur d'une princesse.

Pourtant, si le Commandeur préfère secourir les gens de qualité, il n'est pas moins touché des autres habitants du château de Loewenstein lorsque le Marquis rapporte le récit de la fuite du président de Longueuil, ni il est moins généreux lorsqu'on collecte de l'argent pour aider quelque émigré de condition plus obscure. On voit donc que ce qui lui a manqué est l'occasion, non le bon cœur. Il y a encore une scène qui vient pallier l'engouement du Commandeur pour les titres : au moment du choix d'un nouveau mari pour sa nièce, il préfère la voir heureuse plutôt que liée à nouveau à un homme qui l'épouserait seulement pour convenance. Renoncer à s'allier avec un Prince pour permettre à sa nièce de choisir un émigré sans fortune (quoique gentilhomme) n'est évidemment pas un geste d'un homme qui a la vue complètement offusquée par les branches des arbres généalogiques et le cœur desséché par l'intérêt : encore une fois Sénac peint une figure dont la profondeur va au-delà de la simple silhouette d'un personnage de roman.

LE COMTE DE SAINT-ALBAN

Père du Marquis, le comte de Saint-Alban n'apparaît qu'à la fin du roman et ses lettres ne parviennent à son fils que lorsqu'il est déjà mort ; il y joint tous ce qu'il réussit à lui envoyer : un paquet de billets de la banque d'Angleterre, son testament et un recueil de ses maximes.

« [E]spèce de Pétrone ou d'Aristippe, qui, pour se livrer à ses goûts d'observation philosophique et de voyages, a renoncé dès longtemps aux affaires, aux intérêts publics, même aux soins et aux droits de la puissance paternelle »¹¹⁸, on ne peut pas dire que le Comte est un personnage positif : il n'a aucune vertu, il est un sybarite, il semble ne se soucier de rien et de personne hors de lui-même. Pourtant, Sénac parvient à laisser de côté les aspects les plus défavorables de son caractère, pour n'en mettre en lumière que ceux positifs et les lecteurs ne peuvent le haïr, mais seulement le trouver un peu fat¹¹⁹ : son

¹¹⁷ Lettre XLVI, p. 1665.

¹¹⁸ Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XII, p. 458.

¹¹⁹ Sénac regrettait la disparition de ce type d'hommes, qui représentaient à ses yeux la partie meilleure de la noblesse qui se souciait de l'éclat extérieur, du faste et de l'apparence, les seuls moyens de séparer les grands

auteur ne pouvait pas le peindre trop négativement, puisque le comte de Saint-Alban est le deuxième porte-parole de Sénac dans le roman. La correspondance entre le personnage et son auteur est évidente lorsqu'on compare les deux descriptions, de Sénac lui-même et du comte de Saint-Alban :

Je méprise les hommes en théorie par delà de ce qu'on peut imaginer ; et je cède à chaque instant à un sentiment de bienveillance et d'indulgence qui embrasse les plus petits intérêts.¹²⁰

[...] mon père méprisait les hommes en théorie par delà ce qu'on peut imaginer, et cédait à chaque instant à un sentiment de bienveillance et d'indulgence, qui embrassait les plus petits insectes.¹²¹

Le Comte et le Président représentent chacun un aspect de la société du XVIII^e siècle. Le premier est le portrait parfait du noble oisif dont la Révolution voulait se défaire : il n'a pas su s'adapter aux nouvelles circonstances ou bien renoncer à son confort pour émigrer, et « Sénac fait périr symboliquement sur l'échafaud cette incarnation de plusieurs traits de caractère de la classe dirigeante de l'ancien régime, traits qui étaient voués à l'extinction avec l'avènement de la bourgeoisie »¹²². Le second symbolise la noblesse active et soucieuse du bien commun, qui s'engage et qui essaie de faire usage de sa raison pour combattre les préjugés des gens de qualité ainsi que la brutalité et l'horreur des excès du peuple.

Quoique partisan convaincu de la monarchie et malgré son engouement pour les plaisirs, le comte de Saint-Alban n'est pas aveugle au point de ne pas voir et comprendre ce qui se passe autour de lui, et les réflexions qu'il laisse à son fils pourraient sortir de la plume de son ami le Président.

Les hommes ne naissent *malheureusement* pas égaux en droits, car dans l'état de nature, l'homme faible ou inepte n'a pas un droit égal à celui de l'homme fort et adroit, sur les animaux propres à la subsistance. [...] A cette maxime des droits de l'homme il faudrait substituer celle-ci : « les hommes naissent égaux en droits à la protection de la loi. »¹²³

Une telle pensée prouve que le Démocrate que le Comte avait été pendant sa jeunesse ne s'est pas complètement endormi avec l'âge et l'habitude aux plaisirs, et qu'il est conscient que le système de l'Ancien Régime devrait être modifié. Mais il trouve aussi que la voie choisie par la Révolution n'est pas la bonne : l'état de nature régi par les lois de la fraternité et de l'égalité, auquel la Révolution voulait revenir, s'est avéré être une utopie, « le règne permanent de la violence et de l'oppression. »¹²⁴ Le vieux Comte se dresse aussi contre les partisans des démocraties anciennes : croient-ils vraiment que dans la Rome républicaine ou l'Athènes de Périclès il n'y avait pas d'hommes dont le pouvoir était supérieur à celui des simples citoyens ? Peuvent-ils vraiment croire qu'un système de gouvernement qui à peine

seigneurs de la bourgeoisie enrichie. Sénac lui-même avait été qualifié de fat par ses détracteurs, mais il se vantait de cette réputation.

¹²⁰ *Portraits et Caractères* (Paris : Dentu, 1813), p. 3, dans André Vielwahr, *La vie et l'œuvre de Sénac de Meilhan*, p. 211.

¹²¹ Histoire du Marquis de Saint-Alban, p. 1577.

¹²² H. A. Stavan, *Sénac de Meilhan (1736-1803)*, p. 78.

¹²³ Lettre CXXIV, p. 1842. Je souligne.

¹²⁴ François Laforge, Illusion et désillusion dans L'Émigré de Sénac de Meilhan, p. 369.

avait pu régir des villes de peu de milliers d'hommes pourrait s'appliquer à une nation telle que la France, où il y a des millions d'hommes, et d'hommes corrompus ?¹²⁵

La noblesse parmi les Grecs donnait un ascendant marqué, et Rome avec ses Consuls, ses Dictateurs, ses Patriciens, ne présent aucune apparence d'égalité. Comment imaginer, me dis-je alors, d'établir sur d'immenses proportions, une machine qui n'a pu dans la Grèce réussir, même en petit ? Revenu des erreurs qui avaient enchanté ma jeunesse, je commençai à douter des avantages que retire l'homme du progrès des lumières [...].¹²⁶

Le comte de Saint-Alban est presque toujours mentionné par la critique à travers le recueil de maximes qu'il lègue à son fils en guise de « catéchisme de morale »¹²⁷. Ces maximes d'inspiration épicurienne¹²⁸ sont pourtant destinées à tomber dans l'oubli, puisque le Marquis, anéanti par la nouvelle de la mort de son père, n'aura pas la force de les lire, et il mourra peu de temps après les avoir reçues en legs. La Révolution parvient ainsi à briser même cette tentative de faire survivre le mode de vie de l'ancienne noblesse.

PERSONNAGES MINEURS

Bertrand et Jenny

La raison pour laquelle il faut mentionner Bertrand et Jenny, les domestiques de Saint-Alban et de M.me de Loewenstein, est essentiellement d'ordre idéologique. Ils sont les seuls personnages qui, à la fin du roman, peuvent considérer leur avenir avec espoir. Le comte et le marquis de Saint-Alban ont été tués par les révolutionnaires, Victorine aussi (même si de reflet) : la Révolution a donc idéalement arraché toute possibilité d'un monde où les nobles puissent avoir un rôle, soit actif soit marginal. Par contre, Bertrand, qui a servi fidèlement son maître jusqu'au dernier moment, voit son dévouement récompensé d'une somme d'argent considérable et le legs que lui fait le Marquis lui permettra d'épouser Jenny et de devenir bourgeois : dans sa dernière lettre, le chagrin pour la perte de son maître et le souci pour la douleur qu'elle causera à la Comtesse (il craint même qu'elle n'en meure) se mêlent au souvenir de l'auberge que son père avait à Troyes et aux projets d'en ouvrir une lui aussi.

Sénac a toujours un regard bienveillant pour les domestiques de ses héros, qui partagent les chagrins et les joies de leurs maîtres. L'exemple le plus évident est justement Bertrand qui, lorsque Saint-Alban a terminé ses fonds, envoie à son amie sa montre pour qu'elle la vende et lui envoie l'argent qu'elle en tirera. Un autre exemple, moins évident mais significatif quand même, est Almanzor, le nègre du vieux

¹²⁵ Le comte de Saint-Alban résume en peu de lignes le débat, typique du Siècle des Lumières, sur la grandeur de Rome et des villes de la Grèce et sur leurs gouvernements, dont un des majeurs représentants a été Montesquieu.

¹²⁶ Lettre CXXIV, p. 1843.

¹²⁷ Lettre CXXIII, p. 1838.

¹²⁸ A titre d'exemple : « Le plus grand des biens est la volupté des sens ; l'art le plus nécessaire au bonheur est de savoir jouir, et de savoir s'abstenir pour jouir mieux et plus long-temps. » « Les grandeurs et la gloire perdent tout leur prix, lorsqu'on considère que celui qui sait les mépriser, est réellement au-dessus de celui qui est flatté de les posséder. » Ou encore : « Celui qui n'est pas heureux avec de la santé et de l'argent, est un fou. » Lettre CXXIV, p. 1846-1848. Ce recueil a été publié à part, de même que la lettre du Président sur la perte de sa bibliothèque, sous le titre de *Catéchisme d'un épicurien* (Paris : Haumont, 1944). Vielwahr, nota 127, p. 212.

comte de ***, qui, au simple appellatif de « brave homme » de la part de son vieux maître, « a fondu en larmes, et s'est comme traîné vers le Comte, dont il a baisé la main à genoux en répétant d'une voix entrecoupée de sanglots : bon maître, bon maître »¹²⁹. Son dévouement et son courage sont décrits par la jeune Charlotte, qui raconte qu'Almanzor les a arrachés à l'incendie de leur château et aux mains des brigands, et les a accompagnés à Francfort, portant sur ses épaules la jeune fille quand elle était lasse et demandant l'aumône pour en épargner l'humiliation à ses maîtres¹³⁰.

Il faut aussi relever que les maîtres sont, quant à eux, des bons maîtres, et les serviteurs ne manquent jamais de leur donner des marques d'affection. On a vu Almanzor baiser la main de son maître ; Bertrand, de son côté, appelle le Marquis « Monseigneur »¹³¹, quoique cela lui soit expressément défendu par son maître, et la Comtesse, lorsque les Loewenstein trouvent Saint-Alban évanoui, déduit la bonté du maître des mots affectueux du valet

C'est une très-bonne marque d'être aimé et estimé de ses domestiques [...] et dans ce temps où les Français croient que tous les hommes sont égaux, ce n'est pas peu pour un valet de cette nation de parler de son maître avec respect : il faut qu'il y soit en quelque sorte forcé par ses grandes qualités.¹³²

De son côté, Jenny témoigne son affection pour la Comtesse quand cette dernière la menace de lui ôter son amitié si elle ne lui explique pas la cause de ses larmes¹³³ : la femme de chambre pleure en raison de la lettre que Bertrand lui a envoyée, lorsque sa maîtresse entre dans sa chambre. Comme le secret que Bertrand lui a confié n'est pas à elle, Jenny ne veut pas avouer la raison de son chagrin, mais les douces menaces de M.me de Loewenstein la convainquent à lui ouvrir son cœur.

Le seul exemple de valet infidèle est celui du valet du vicomte de Vassy, qui vole l'argent de la Vicomtesse et s'enfuit, contraignant le jeune homme à rentrer en France pour essayer de se procurer d'autres fonds¹³⁴. Ce personnage, pourtant, n'a rien à voir avec la Révolution, il est simplement un des personnages les plus typiques du roman sentimental, la cause des malheurs des héros. Par contre, le valet du président de Longueil, qui n'a pas plus de poids que celui du vicomte de Vassy, est un exemple de fidélité au milieu des ruines causées par la Révolution : il sauve une partie de la fortune de son maître et va l'attendre à Venise. C'est donc seulement grâce à lui que le Président peut vivre confortablement à Francfort¹³⁵.

La vicomtesse de Vassy

¹²⁹ Lettre XLV, p. 1662.

¹³⁰ Lettre LI, p. 1674.

¹³¹ Lettre LXXIV, p. 1726.

¹³² Lettre IV, p. 1560.

¹³³ « Je veux savoir ce que vous avez, ou je n'aurais plus d'amitié pour vous. – Plus d'amitié pour Jenny ! ... Elle a voulu se lever et se jeter à mes genoux. » Lettre LXII, p. 1706.

¹³⁴ Histoire de la vicomtesse de Vassy.

¹³⁵ Lettre XVIII, p. 1612.

Le récit du passé de la vicomtesse de Vassy n'a, au premier abord, aucune influence sur le déroulement de l'histoire. En effet, ce personnage apparaît et disparaît dans l'espace de peu de lettres, très rapprochées les unes aux autres, sans conséquences pour la vie de la société de Loewenstein ; c'est à cause de cela que la critique a souvent laissé de côté l'analyse de cet épisode - généralement classé comme parenthèse négligeable – ou bien l'a considéré comme peu vraisemblable. Maria Rosa Zambon se range parmi les détracteurs : « Romanzesche fino all'eccesso, le avventure di M.me de Vassy presentano un seguito di sorprese, di equivoci tragici, di incontri inattesi, di fatali coincidenze, di apparenze ingannatrici che concorrono fatalmente a spingere l'eroina verso la rovina »¹³⁶. Pourtant, cette histoire, la plus longue de tout le roman (24 pages), présente deux aspects intéressants, l'un du point de vue littéraire et l'autre du point de vue du roman en soi.

Pour ce qui concerne l'analyse purement littéraire, l'histoire de la vicomtesse de Vassy est un exemple de « tiroir » : dans les romans du XVIII^e siècle, les longs récits rapportant des histoires, souvent dans le seul but d'allonger le livre, sont très répandus¹³⁷. Sénac, suivant les règles des romans lus sous Louis XVI, insère, lui aussi, des digressions, mais en nombre restreint : outre ce récit, on peut considérer des « tiroirs » dans les récits de la vie du marquis de Saint-Alban et celui de la fuite du président de Longueil¹³⁸.

En revanche, une analyse de l'histoire de la Vicomtesse un peu plus approfondie, montre les critiques que Sénac adresse à la société du XVIII^e siècle ainsi que les doutes qu'il avait (et qu'il partageait avec bon nombre d'émigrés) quant à la foi dans les idées révolutionnaires des partisans de la Révolution.

Ce récit combine le goût du public de l'époque pour les histoires personnelles et les détails sentimentaux avec l'analyse de la société, il est en même temps l'œuvre du Sénac auteur de romans et du Sénac moraliste, qui mêle la peinture des mœurs de l'Ancien Régime au conte sentimental : une jeune fille, naïve et pure, est renfermée dans un couvent par son mari et son père, qui ne veulent pas croire à son innocence, et est condamnée par tous ses amis (ou par ceux qu'elle croyait tels) qui ne la jugent que selon les apparences, la seule chose qui compte pour le beau monde du XVIII^e siècle.

On pourrait dire que la Providence se charge de redresser les torts qu'elle a subi (un fois le père et le mari morts, elle est à nouveau libre et heureuse), lorsque la Révolution vient bouleverser tous les projets qu'elle avait fait avec l'homme qu'elle aimait. Emprisonnée et condamnée par le Tribunal révolutionnaire, elle parvient à échapper à l'échafaud non à travers la justice des agents révolutionnaires, mais grâce à la cupidité d'un homme qui, étant né homme de qualité mais ayant eu des passions qui

¹³⁶ Maria Rosa Zambon, Gabriel Sénac de Meilhan : « L'Émigré », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, 1977, 30, 1, p. 39

¹³⁷ Cfr. Istvan Cseppento, Pour le bicentenaire de *L'Émigré* de Sénac de Meilhan, *Revue d'études françaises*, 2, 1997, p. 228.

¹³⁸ Même si seulement en partie, vu qu'ils ne sont pas de simples contes sans liens avec l'intrigue (comme la vie de la Vicomtesse), mais plutôt étroitement liés à ce qui se passe dans le roman : ils expliquent comment ces deux personnages sont parvenus en Allemagne.

L'ont ruiné, avait appuyé la Révolution seulement parce qu'il y voyait un moyen de s'enrichir. Cette fois, Sénac ne critique pas la Révolution ouvertement, et s'il peint un homme sans aucun principe moral, qui profite d'une jeune femme désespérée (un type qui devait être très répandu dans l'imaginaire des nobles émigrés), il ne le juge pas trop sévèrement et semble même suggérer l'utilité d'un tel homme pour la cause royaliste :

La Révolution est venue, et m'a offert des ressources pour réparer ma fortune et des moyens de m'élever. Je n'y tiens pas par système, et l'intérêt seul m'y a attaché ; je vois sous leur véritable aspect les excès et les attentats des Jacobins, et je servirais avec plaisir la cause Royale, si elle m'offrait des avantages déterminans.¹³⁹

L'Histoire joue dans la vie de la Vicomtesse un rôle un peu différent par rapport à celui qu'elle a dans les vies de M.me de Loewenstein et de Saint-Alban : elle fait rencontrer ces derniers pour les séparer à jamais, tandis que, si elle divise le Chevalier et la Vicomtesse, elle ne les prive pas de tout espoir et leur offre une seconde possibilité : ils pourraient se retrouver une fois encore en Amérique (où le Chevalier a été déporté) si la Vicomtesse ne mourait pas avant de connaître la destinée de son mari. Malgré ce faible espoir, on voit aisément que la Révolution n'est pas vue comme une source d'aventures mais de malheurs.

Sénac devait bien aimer cette histoire où les miroirs, les portraits et les masques sont les acteurs principaux d'un récit qui voit les sentiments comme moteurs de toute action. La Vicomtesse, défigurée par la petite vérole, est reconnue par le Chevalier grâce à sa voix, à ses yeux, à ses mains et aux traits de sa conversation, des petits détails que seulement un homme amoureux peut saisir : la figure et les semblances, qui avaient eu une si grande part dans son malheur, perdent leur importance aux yeux de celui qui sait lire dans son cœur.

Sans vouloir exagérer l'importance de ce personnage, on peut affirmer que la Vicomtesse a autant de profondeur que Victorine, mais si cette dernière, n'ayant pas de recul par rapport aux événements, a besoin de beaucoup de temps – ce qui correspond à un grand nombre de lettres dans le roman - pour comprendre ses sentiments, M.me de Vassy, qui écrit le récit de sa vie et donc a eu le temps d'y réfléchir, résume les mouvements de son âme avec une clarté et une simplicité qui font de ce passage l'un des plus beaux du roman :

Je désirais aussi que ce fût le hasard qui m'offrît à ses yeux et de voir si l'œil d'un amant serait plus pénétrant que celui des indifférens, et s'il retrouverait mes anciens traits, dans ceux que la petite vérole avait altérés. J'avais peine à m'accorder avec moi-même. Tantôt je désirais qu'il me reconnût, et tantôt qu'il devint épris de la nouvelle personne que j'offrais à ses jeux : alors j'étais jalouse de moi-même, et je me sentais portée à l'accuser d'infidélité.¹⁴⁰

On voit donc que Sénac parvient encore une fois à mêler Histoire et fiction, politique et sentiments, mais dans ce court récit il le fait d'une façon plus équilibrée que dans le reste du roman, ce qui prouve combien il avait soigné ce récit.

¹³⁹ Histoire de la vicomtesse de Vassy, p. 1791.

¹⁴⁰ Histoire de la vicomtesse de Vassy, p. 1785.

La comtesse de Loewenstein la mère

La comtesse de Loewenstein n'a qu'un rôle marginal : en général, elle est d'accord avec les décisions du Commandeur. Elle aime tendrement sa fille et, comme son beau-frère, elle a un penchant pour le Marquis, qu'elle préfère manifestement à son gendre¹⁴¹ ; elle ne remarque pas les efforts que les deux jeunes gens font pour se dominer, et semble s'efforcer de faire naître les occasions pour que le jeune homme puisse causer avec la femme dont il est amoureux. Seulement dans un deuxième moment, la Comtesse la mère s'aperçoit que sa fille a perdu sa gaieté, sans pourtant parvenir à deviner la cause de ce changement, qu'elle attribue à l'humeur maussade de son beau-fils¹⁴².

Quoique personnage mineur, dont la voix se fait entendre rarement, la faveur avec laquelle Sénac peint la comtesse de Loewenstein la mère semble indiquer qu'il lui confie la tâche de critiquer la pratique des mariages de convenance. En effet, à la mort du comte de Loewenstein, ayant longtemps regretté d'avoir consenti au mariage de sa fille avec un homme bien plus âgé qu'elle, M.me de Loewenstein la mère ne veut pas sacrifier le bonheur de celle-ci une deuxième fois : pour cette raison, elle ne s'empresse pas d'accueillir le prince de ***, qui vient demander Victorine en mariage, et ne reproche aucunement à sa fille de l'avoir refusé. En revanche, elle seconde les projets du Commandeur de donner au Marquis une de ses terres, sans quoi, il n'aurait jamais osé demander la main de Victorine.

Le comte de Loewenstein le père

M. de Loewenstein ne mérite d'être mentionné qu'en passant, n'ayant aucun rôle ni dans l'intrigue, vu que toute décision est prise par son frère le Commandeur, ni du point de vue historique, puisque Sénac ne nous fait pas connaître son opinion sur les émigrés et sur la Révolution. D'après le portrait qu'en trace Saint-Alban, pourtant, il est aisé de voir qu'il représente tout ce dont Sénac avait horreur :

Le père de la Comtesse est un homme de soixante ans, il n'a point servi et n'a presque jamais quitté son château ; il connaît peu le monde, et il a mauvaise opinion des hommes, par l'effet d'une disposition misanthropique, sans philosophie, [...] ; du reste, il est attaché scrupuleusement à ses devoirs, à sa religion jusqu'à la superstition.¹⁴³

Il s'agit donc d'un personnage secondaire, réduit à une fonction en quelque sorte idéologique.

Le comte de Loewenstein

¹⁴¹ C'est Victorine qui s'aperçoit de ce penchant : « il semble qu'elle soit entraînée, quand elle me parle de lui, à nous comparer, et qu'elle ait l'idée d'un juste assortiment qu'elle regrette ; mais rien n'a été plus frappant que la manière dont elle regarda un jour mon mari qui venait de parler d'une façon peu délicate sur l'amitié. Elle leva les yeux de dessus son ouvrage, le considéra et aussitôt les reporta sur le Marquis, et ensuite sur moi ; que de choses il y avait, ma chère Émilie, dans ces regards successifs ». Lettre XXXII, p. 1640.

¹⁴² Lettre XCIX.

¹⁴³ Lettre XXVIII p. 1633.

Le mari de Victorine, figure fade et ennuyante, n'ayant aucun mérite qui puisse le faire apprécier, est le parfait stéréotype du mari des romans sentimentaux, et a une seule raison d'être dans le roman : celle de constituer l'obstacle au bonheur des deux jeunes amoureux. Sa mort, subite et providentielle, n'est regrettée par personne, Victorine seulement se fait un devoir d'être triste pour sa perte. La haine que Saint-Alban lui voue est instantanée dès leur première rencontre :

il a une de ces figures qu'on croit avoir vue par tout, et qu'on n'a remarquée nulle part ; il a servi quelques années ; et sa famille désirant que son nom se perpétuât l'a engagé à se marier avec la charmante Victorine qui est de la même maison. Il paraît sentir son infériorité ; mais il croit que la dignité de mari suffit pour faire disparaître toutes les inégalités personnelles ; il ne faudrait pas je crois rassembler beaucoup de circonstances pour exciter en lui la jalousie : tel est l'heureux mortel qui possède Victorine ; mais que dis-je, un tel bonheur n'est pas sans partage ; il ne possède que la plus petite partie de cette femme divine : il ne sait la langue ni de son esprit ni de son cœur.¹⁴⁴

Le Comte, en tout cas, lui voue les mêmes sentiments et ne se soucie pas trop de les cacher. Il n'aime pas les Français en général, et le Marquis en particulier : charmant jeune homme français, dont le malheur de l'émigration n'était pas l'un des moindres attraits, Saint-Alban était tout ce qu'un vieux mari devait craindre.

Autres personnages

Au cours du roman figurent plusieurs personnages qui ont un rôle très marginal, certains écrivent une lettre ou deux, d'autres apparaissent seulement dans les lettres des personnages principaux. Le seul qui ait quelque importance du point de vue de l'intrigue est le vicomte de *** qui écrit une lettre au Marquis pour lui donner la nouvelle que le prince de Condé lui a accordé le commandement d'un bataillon, et une lettre au président de Longueil pour lui apprendre que Saint-Alban a été fait prisonnier par les Patriotes et s'est suicidé ; il fait aussi parvenir au tuteur de son ami un extrait d'une gazette qui rapporte le récit des derniers moments de celui-ci et le testament qu'il a écrit quelques jours après son arrivée à l'armée. Ce personnage mérite donc d'être au moins mentionné, vu que ses deux lettres bouleversent deux fois le petit monde de Loewenstein et permettent à Sénac d'insérer dans le roman une page d'un journal révolutionnaire et de faire ainsi étalage de son habileté d'écrivain de pastiches.

Un personnage plus marginal encore est Charlotte, la petite orpheline que Saint-Alban promet de protéger et que le Commandeur place dans un couvent. Elle écrit une seule lettre au Commandeur pour le remercier et lui confier son fidèle nègre. Sa présence dans le roman n'a aucune importance mais la critique souligne comme elle représente un des premiers exemples de l'émergence des adolescents sur la scène du roman¹⁴⁵.

¹⁴⁴ Lettre XXVIII p. 1633-1634.

¹⁴⁵ « L'unico appunto che si può fare a questo personaggio è quello di essere troppo perfetto. La presenza di questa dolce fanciulla in mezzo ai protagonisti del romanzo è così discreta che essa corre il rischio di essere dimenticata; ma

gli adolescenti avevano appena fatto il loro timido ingresso nell'universo romanzesco ed avevano ancora il dovere di tenersi in disparte nella cerchia degli adulti...», Maria Rosa Zambon, Gabriel Sénac de Meilhan: «L'Émigré», p. 121.

LE ROMAN

LES ÉDITIONS

Avec toute probabilité, Sénac commença l'écriture de *L'Émigré* en 1793, lorsqu'il se trouvait chez Henri de Prusse¹⁴⁶ ; pourtant, ce ne fut qu'en 1797 que le livre fut édité par le libraire Fauche à Brunswick : quatre volumes, chacun avec une estampe représentant un épisode. Le roman fut un échec, « un des plus discrets, un des plus voyants de notre histoire littéraire »¹⁴⁷. Plusieurs théories ont été proposées pour en expliquer les raisons, toujours est-il que, déjà en 1854, Sainte-Beuve ne put pas en repérer un exemplaire pour ses *Causeries du lundi* et ce fut seulement deux ans plus tard qu'un ami lui en procura une copie qu'il avait trouvée à Berlin. Aujourd'hui ils n'en restent que sept exemplaires originaux seulement¹⁴⁸, dont trois appartiennent à un même collectionneur, une copie est à la Bibliothèque Nationale de France et une autre à la Bibliothèque Publique de New York.

La première réédition dut attendre la Troisième République : en 1904, Casimir Stryiński et Frantz Funck-Brentano en publièrent une version abrégée, où ils avaient supprimé 68 lettres, qu'ils jugeaient comme des « longueurs qui n'ont aucun rapport ni avec l'émigration, ni avec l'intrigue qui fait la trame du récit »¹⁴⁹ ; ils avaient aussi réuni les autres lettres en vingt-deux chapitres. Une première édition intégrale parut en 1946 chez Table ronde et une deuxième en 1962 chez Roissard. En 1965, Gallimard inséra *L'Émigré* dans le volume des *Romanciers du XVIII^e siècle* de la Bibliothèque de la Pléiade et, en 2004, en publia une édition dans la collection Folio. Enfin, une autre édition parut en 1997, publiée par Nathan dans *Le roman noir de la Révolution*.

La raison pour laquelle l'histoire des éditions de *L'Émigré* a été placée au début de l'analyse du roman tient au fait que le nombre des éditions de l'œuvre est emblématique du succès que le livre a eu depuis sa parution : cinq éditions, dont une réduite et quatre dans les dernières soixante-dix ans, pour un roman paru en 1797 ne sont pas grand-chose. Les considérations que Sénac faisait dans la lettre LXXXVI, semblent siéger parfaitement à son roman aussi : « le cours des idées augment ou diminue le prix des choses, et dirige vers d'autres objets l'intérêt et la curiosité. »¹⁵⁰

MODÈLES ET STYLE

¹⁴⁶ Michel Delon, Préface à *L'Émigré*, p. 16.

¹⁴⁷ René Étiemble, Préface à *L'Émigré*, XXVI

¹⁴⁸ Étiemble, *Ibid.*, p. XXVII.

¹⁴⁹ Cit. in René Étiemble, Préface à *L'Émigré*, p. XXVII.

¹⁵⁰ Lettre LXXXVI, p. 1749.

Saint-Alban peut être vu comme le héros du roman *sentimental*, où son rôle n'a aucun rival. Par contre, il doit céder la première place au président de Longueil pour ce qui concerne le roman *historique*. En effet, à Sénac revient le mérite d'avoir su conjuguer, parmi les premiers, les deux genres dans un seul roman¹⁵¹ et si le sentiment prime encore, c'est parce que le goût du public de l'époque n'était encore prêt à apprécier un roman où l'histoire d'amour n'est pas au premier plan et Sénac a encore du mal à se détacher complètement de ce que la mode impose. Le respect des lois du roman d'analyse se traduit dans une reprise de thèmes et situations familières au lecteur qui parvient presque à la citation directe d'autres romans, notamment de *La Princesse de Clèves* et de *La nouvelle Héloïse*.

La ressemblance entre Julie et Victorine est trop évidente pour échapper au lecteur ainsi que les réflexions et les troubles causés par le portrait de la femme aimée, que le duc de Nemours vole et que Saint-Alban peint en cachette. A ces ressemblances, dont on pourrait dresser une liste bien longue, il faut ajouter les citations directes que les personnages font de plusieurs auteurs dans les situations les plus variées : le vers de Voltaire que le Marquis rappelle lorsqu'il se plaint de M. de Loewenstein (« Sans être heureux on fait donc des jaloux »¹⁵²) et celui de la Phèdre de Racine qu'il écrit au-dessous du portrait de la Comtesse (« Présente je vous fuis, absente je vous trouve »¹⁵³) ou les passages des grands auteurs classiques que le président transcrit à l'appui de ses argumentations¹⁵⁴. À nouveau, on pourrait continuer.

La présence constante de références et citations, d'ailleurs si commune chez les auteurs du XVIII^e siècle, n'est pas un simple « étalage d'érudition »¹⁵⁵, mais reflète l'usage de s'exprimer avec des formules ciselées et des expressions aux tournures élégantes qui dominait les salons d'avant la Révolution ; les citations ne sont presque jamais parfaites, mais cette inexactitude peut avoir deux raisons : Sénac n'avait pas les livres sous-main et donc il était contraint de les rappeler par cœur, ou bien il fait preuve de « *sprezzatura*, le laisser-aller de seigneurs »¹⁵⁶ qui ne souciaient pas de l'exactitude de leurs phrases. Le lecteur de l'époque retrouve une expression qu'il avait appréciée pour son élégance, un vers qu'il avait aimé ou un passage d'une tragédie qui lui rappelle une soirée au théâtre, et, surtout, il sent que la langue française n'est pas encore disparue, tuée par les mots bas et communs qui étaient devenus d'usage pendant la Révolution. « Par cette abondance de citations, ils [les personnages] essaient de reconstituer

¹⁵¹ Cf. Maria Rosa Zambon, Gabriel Sénac de Meilhan : « L'Émigré », p. 143 : « Il romanzo storico s'innesta così naturalmente sul romanzo sentimentale. »

¹⁵² Lettre XXX, p. 1637.

¹⁵³ Lettre XXXVIII, p. 1649.

¹⁵⁴ Cf. Le passage rapporté en latin des *Histoires* de Tacite (lettre LVI) ou la lettre de *Servius Sulpicius* à *M. Tullius Cicéron* que le président traduit et adapte pour son jeune ami (lettre CXXII).

¹⁵⁵ Coulet, *L'Émigré* sens de l'histoire et sens du roman, p. 311.

¹⁵⁶ M. Delon, Préface à *L'Émigré*, p. 19.

leur univers mental, de sauver leur identité. »¹⁵⁷ : dans un moment où les points de repère ont disparu, les écrivains s'efforcent, à leur manière, d'entretenir le souvenir d'un passé qui leur était cher.

Sénac, qui avait fait des salons et du beau monde sa vie, devait sentir bien vivement la nostalgie de la société d'Ancien Régime : dans les cours allemandes ou rousses, où le français était une deuxième langue, son élégance n'était pas pleinement appréciée, ses efforts pour faire briller son *esprit*, ce fruit de l'art français de la conversation et de la culture raffinée des hommes et des femmes du XVIII^e siècle, étaient de la peine perdue. Et pourtant, il s'était préoccupé toute sa vie de montrer qu'il possédait cet esprit et qu'il était un causeur amusant : c'est donc dans la littérature qu'il trouve une occasion de recréer ce que la Révolution a brisé et si ses essais lui permettent de se tourner au passé éclatant du règne de Louis XVI, c'est dans *L'Émigré* qu'il fait revivre ses souvenirs. En effet, bien que le roman prenne la forme d'un roman épistolaire, il y a plusieurs pages qui, sous les semblants des lettres, constituent des exemples des amusements mondains du XVIII^e siècle. Au cours du roman, le lecteur trouve donc des portraits, des discussions sur la littérature, d'autres sur la Révolution et, surtout, des pages de mémoires : Sénac doit mettre par lettre ce que, dans la vie de tous les jours, naissait spontanément au fil de la conversation, mais, en général, il parvient à amalgamer assez bien le récit avec les discussions sur les sujets les plus divers.

LES PORTRAITS

Les lettres XV et XVI contiennent des portraits, exemples des divertissements élégants des salons du XVIII^e siècle. Sénac était très habile à tracer ce genre de petits tableaux par mots, son style léger et vif était exactement ce qu'il faut pour ce genre d'exercices¹⁵⁸, il n'a donc pas oublié de nous en montrer quelque exemple dans son roman : après la première visite de Mlle de Wergentheim au Marquis convalescent, celui-ci s'engage à tracer les portraits des deux amies (lettre XV) et, dans une réponse - un peu aigre, à vrai dire - Mlle Émilie retrace le sien, corrigeant les passages à son goût trop flatteurs et faisant semblant de ne pas mettre grand prix au jugement du Marquis (lettre XVI). En voici deux morceaux à titre de comparaison :

Elle donne l'envie de causer avec elle, et plus encore la curiosité de l'entendre : on croit d'abord feuilleter une brochure agréable, et l'on découvre bientôt que c'est un livre plein d'agrément et de solidité.¹⁵⁹

On est sur ses gardes en causant avec elle, et il paraît plus sûr de l'écouter ; elle offre d'abord l'image de l'étourderie, et cependant elle donne parfois l'idée d'une personne qui a réfléchi.¹⁶⁰

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ Sénac a laissé une grande quantité de portraits de ses contemporains : le duc de Lévis, en 1813, les a recueillis et publiés dans *Portraits et caractères de personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par M. Sénac de Meilhan*, à Paris chez le libraire Dentu.

¹⁵⁹ Lettre XV, p. 1604.

¹⁶⁰ Lettre XVI, p. 1605.

Il y a aussi des lettres qui rapportent des discussions littéraires : la première est la Lettre VI, où, lors d'une visite que la Comtesse rend au blessé, elle s'entretient sur les différences entre les romans anglais et français. Saint-Alban préfère les romanciers anglais, et notamment Richardson, qui est parvenu à pénétrer « dans les plus profonds abymes du cœur humain »¹⁶¹. Victorine est surprise de cette préférence, mais il lui explique que

les romans devraient être comme les comédies, la représentation des mœurs d'une nation. Nos auteurs de romans, si l'on en excepte deux ou trois, dit-il, ne mettent en scène que des comtes et des marquis, comme s'il n'y avait que des gens de qualité dans le monde, et les mœurs des gens de cet ordre, ils ne les connaissent point ; leurs peintures sont outrées, et les aventures qu'ils décrivent sans vraisemblance.¹⁶²

La lettre VI n'est pas une dissertation sur les romans, elle rapporte tout simplement une conversation, mais, à la suite de cette conversation, M.me de Loewenstein achète *Clarisse* et, peu de temps après, lorsqu'elle est en train de le lire, elle demande à la duchesse de Montjustin son « sentiment » sur le roman. Cette fois, la lettre que la Duchesse lui envoie est bien une dissertation en bonne et due forme, où elle met en lumière tout ce que Saint-Alban, admirateur convaincu de Richardson, avait laissé de côté : la faute principale, pour la Duchesse, est la vraisemblance, puisque

il est impossible de croire, qu'un homme amoureux qui n'aspire qu'à la possession d'un objet aimé, qu'un jeune homme aussi emporté dans ses désirs, puisse être aussi maître de lui-même, pour suspendre à son gré leur vivacité, et s'amuser à éprouver une femme, dont la vertu n'a jamais été suspecte¹⁶³

[Clarisse] se livre de son côté à des vaines délicatesses qui l'empêchent de profiter des offres sincères de Lovelace. Son amie, en vain, lui présente que sa situation exige qu'elle soit au plutôt l'épouse de son ravisseur, de l'homme qu'elle aime, elle retarde de jour en jour, sans raisons décisives¹⁶⁴

Sénac, évidemment, aimait bien causer littérature, et il reviendra sur le sujet un fois de plus sous le semblant du Président.

HISTOIRE DU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

La lettre X contient le premier exemple de cette variété de styles dont Sénac fait preuve ; elle contient l'*Histoire du Marquis de Saint-Alban*, qu'il a dictée à son valet, après y avoir été poussé par les demandes pressantes que ses hôtes lui posaient pour connaître son passé. L'argument qu'il allègue pour préparer un récit écrit de sa vie et ne pas la raconter de vive voix est qu'il a besoin de temps pour se rappeler « plusieurs choses qui ne seraient pas, dans le moment, présentes à [sa] mémoire »¹⁶⁵. Le début est

¹⁶¹ Lettre VI, p. 1565.

¹⁶² Lettre VI, p. 1564.

¹⁶³ Lettre LIV, p. 1679.

¹⁶⁴ Lettre LIV, p. 1680.

¹⁶⁵ Lettre X, p. 1575.

consacré à rassurer encore une fois ses amis sur la grandeur de ses ancêtres (« Je suis d'une famille qui a eu depuis long-temps d'assez grandes illustrations »¹⁶⁶), à présenter la figure de son père et à résumer sa jeunesse en quelques lignes. Il fait ensuite une analyse des milieux qu'il fréquentait avant la Révolution. Ces pages ont une grande valeur, puisqu'elles tracent un portrait de la société d'Ancien Régime à travers des tableaux d'une vivacité remarquable. La « vignette à Tacite, vignette moderne, originale, et d'une vérité poignante »¹⁶⁷, la plus célèbre est sans doute la description du cortège qui accompagna le roi pendant sa rentrée à Paris lors du cinq Octobre et de l'indifférence la plus absolue que la noblesse affecta dans le moment qui voyait la fin de l'Ancien Régime :

Son cortège étonnant par sa composition, affreux par sa contenance féroce et ses cris, mit trois heures à passer dans la rue Royale où j'étais ; des troupes à pied ou à cheval, des canons conduits par des femmes ; des charettes où, sur des sacs de farine étaient couchées d'autres femmes ivres de vin et de fureur, criant, chantant et agitant des branches de verdure, ensuite le Roi et sa famille escortés de la Fayette et du comte Destaign l'épée à la main à la portière, [...] Je me rendis dans une maison voisine où se rassemblait ordinairement l'élite de la société, mon cœur était navré, mon esprit était obscurci des plus sombres nuages, et je croyais trouver tout le monde affecté des mêmes sentimens ; mais écoutez les dialogues interrompus des personnes que j'y trouvai, ou qui arrivèrent successivement. « Avez-vous vu passer le Roi, disait l'un ? – Non, j'ai été à la comédie. – Molé a-t-il joué ? Pour moi j'ai été obligé de rester au Thuilleries, il n'y a pas eu moyen d'en sortir avant neuf heures. – Vous avez donc vu passer le Roi. – Je n'ai pas bien distingué, il faisait nuit. » Un autre : « Il faut qu'il ait mis plus de six heures pour venir de Versailles. » D'autres racontaient froidement quelques circonstances. Ensuite. – « Jouez-vous au *Wisch* ? – Je jouerai après souper, on va servir. Quelques chuchotages, un air de tristesse passager. On entendit du canon. « Le Roi sort de l'hôtel de ville ; ils doivent être bien las. »¹⁶⁸

L'importance de ces vignettes augmente si l'on considère que, avec toute probabilité, elles n'ont pas été inventées ou puisées dans des sources de l'époque mais qu'elles ont été tracées d'après l'expérience directe de Sénac, dont la finesse d'esprit et la connaissance des mécanismes du gouvernement lui permettaient d'avoir une idée bien précise des milieux du pouvoir. En effet, en 1789, Sénac approchait à l'âge du président de Longueil plus qu'à celle du Marquis et il avait déjà écrit plusieurs ouvrages qui analysaient les fautes du gouvernement et mettaient en garde contre les conséquences de la mauvaise gestion des affaires publiques : même après la chute de la monarchie, Sénac continua de s'interroger sur les causes qui avaient porté à la Révolution, pensée qui, évidemment, le hantait. Dans *L'Émigré* aussi, on s'aperçoit de cet effort de compréhension, moins évident et moins approfondi que dans les essais proprement dits, mais présent quand même : ces pages de l'histoire du Marquis, qui décrivent les événements confus des premiers jours de la Révolution, en sont un exemple, ainsi que les lettres du président, où les faits de France sont analysés d'un point de vue principalement politique et technique, plus propre à un roman historique qu'à un roman sentimental. Ce qui fait défaut à cette vignette est le recul. Sénac peint avec attention les détails de la scène, mais oublie le cadre général ; il décrit les

¹⁶⁶ Lettre X, p. 1576.

¹⁶⁷ Sainte-Beuve, causeries du lundi, XII, p. 461.

¹⁶⁸ Lettre X, pp. 1586-1587.

dialogues qui ont lieu dans la salle, mais le regard qu'il jette sur la foule est un regard presque distrait, dirait-on ; il rapporte ce qu'il voit, mais il n'en comprend pas le pourquoi. Les discours des jeunes gens de la maison sont la conséquence de la mollesse et du relâchement des mœurs, dit Sénac, mais il ne s'arrête pas sur les raisons qui ont porté le peuple à amener le roi à Paris. Attribuer les causes de la chute de la monarchie à un seul facteur est commun parmi les écrivains de l'époque révolutionnaire ; au tournant du XIX siècle, la chaîne des causes et des effets qui avait produit la Révolution n'était pas encore claire dans l'esprit des contemporains : les analyses oublient toujours quelques aspects¹⁶⁹, qui, pour ce qui concerne Sénac, sont les couches inférieures de la société. À l'intérieur du corpus des œuvres de Sénac, *L'Émigré* ne fait pas exception : le roman est centré sur la rencontre entre un marquis et une comtesse ; il y a un commandeur, une duchesse, un président ; le peuple n'apparaît que sous les habits d'un valet fidèle ou d'une femme de chambre dévouée et les émigrés non-nobles, en réalité la plus grande partie de ceux qui étaient sortis de France, ne sont mentionnés qu'en passant, ce n'est que le président de Longueil qui se réfère à leur sort, lors du récit de sa fuite à l'étranger.

LE RÉCIT DU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Le récit de cette fuite est composé, lui aussi, de « vignettes à Tacite », mais, sous plusieurs aspects, il est différent de l'histoire de Saint-Alban : en premier lieu il est bien plus court, puisqu'il ne couvre que la fuite de France du Président et non toute sa vie. Deuxièmement, M. de Longueil écrit une lettre destinée seulement à son élève et non une histoire qui sera lue par plusieurs personnes. Enfin, tandis que le jeune homme décrit les événements dont il a été témoin dans un style vif mais sec, le Président insiste volontiers sur les épisodes les plus touchants et larmoyants, souligne le sort des vieux et des femmes et ne perd jamais l'occasion de décrire les sentiments de gratitude et reconnaissance éprouvés par les émigrés lorsqu'ils étaient accueillis quelque part. Son voyage commence à Nice, où, quelques jours après le 10 août 1792, la nouvelle se répandit que les armées révolutionnaires marchaient sur la ville

Une terreur panique s'empara des esprits, dès qu'on eut pénétré les dispositions des Français ; chacun se hâta de prévenir leur arrivée, et de sortir de la ville. L'alarme fut si vive, la précipitation si grande, que l'on ne se donna pas le temps de rassembler le peu d'effets précieux qu'on aurait pu emporter [...] Dans peu d'heures le chemin du col de Tende fut couvert de monde, de vieillards, d'enfants, de femmes grosses, [...] Un évêque de quatre-vingts-trois ans, entre autres, offrait le spectacle le plus touchant ; hors d'état de marcher, il était porté par des prêtres qui se relayaient tour à tour¹⁷⁰

Le chemin vers Turin est une suite de malheurs, y compris la pluie, et une fois arrivés dans la capitale du règne de Sardaigne, le gouvernement ne permet pas aux Émigrés de rester dans la ville plus de huit

¹⁶⁹ Cf. Gérard Gengembre, *La contre-révolution ou l'histoire désespérante*, pp. 47-49.

¹⁷⁰ Lettre XVIII, p. 1609.

jours : ils doivent se répandre dans les villages piémontais, d'où ils sont pourtant chassés par l'arrivée des troupes françaises. Ils décident alors de descendre le Pô jusqu'à Venise : cette deuxième partie du voyage est bien diverse de la première et chaque soir, quand la barque s'arrête dans quelque ville,

dans un quart d'heure quatre-vingts personnes se trouvaient réparties chez les plus considérables habitans qui regardaient comme un bonheur de nous recevoir, et celui qui en avait un petit nombre enviait à un autre l'avantage qu'il avait de posséder une maison plus grande [...] Combien le récit de nos malheurs les attendrissait ! Combien de fois nous avons vu leurs yeux se remplir de larmes en nous écoutant !¹⁷¹

Le Président, on le voit, a un penchant pour la sensiblerie, en effet, les passages de ses lettres qu'aujourd'hui on apprécie le plus ne sont pas ceux où il essaye d'émouvoir le lecteur, mais ceux où il analyse les événements de l'époque : plus loin, la Lettre LVII, où il se penche sur la Révolution, la Lettre LXXV, où il prononce la phrase célèbre « la Révolution est purement accidentelle »¹⁷² ou la Lettre LXXXV sur la perte de sa bibliothèque en sont des exemples marquants.

CONSOLATION PHILOSOPHIQUE SUR LA PERTE DE SA BIBLIOTHÈQUE¹⁷³

Des 176 lettres qui composent le roman, seulement la lettre X, contenant l'Histoire du marquis de Saint-Alban, la lettre LVII (où le Président analyse la Révolution) et la lettre d'outre-tombe du comte de Saint-Alban (CXXIV), avec cette espèce de testament moral qu'il lègue à son fils, ont une importance comparable à la lettre LXXXVI. La France révolutionnaire a saisi et mis en vente les douze mille volumes de la bibliothèque personnelle du président de Longueil, en application aux mesures prises contre les nobles émigrés. Pourtant, au lieu de s'en désespérer et d'invectiver contre la République, le Président profite de l'occasion pour faire un triage de tous les ouvrages que la bibliothèque d'un riche gentilhomme cultivé du XVIII^e siècle devait contenir. Il analyse, non pas « en *Sénateur pococurante*, vieillard blasé et dégoûté, mais en homme qui suit le cours des idées », tous les différents champs du savoir qui se trouvaient rassemblés dans sa vaste bibliothèque et, en même temps, il réfléchit sur le cours de la Révolution, conscient que « [à] mesure que l'esprit avance, une multitude d'ouvrages disparaît. »

M. de Longueil commence sa longue lettre en citant Valincour¹⁷⁴, dont la bibliothèque de sept ou huit mille volumes avait brûlé en 1726 : « je n'aurais guères profité de mes livres, si je ne savais pas les perdre ». Ensuite, il commence à ranger et juger ses livres : les théologiens, les controversistes, les sermonnaires ne susciteront plus aucun intérêt, puisque la religion n'est même plus « une science arbitraire » ; les ouvrages de jurisprudence seront désormais inutiles, vu que la Révolution a reformé le

¹⁷¹ Lettre XVIII, p. 1610.

¹⁷² Lettre LXXV, p. 1730.

¹⁷³ Toutes les citations de cette section n'ayant pas de note sont tirées de la lettre LXXXVI, pp. 1749-1759.

¹⁷⁴ Jean-Baptiste Henri de Valincour (1653-1730), Académicien de France, il fut l'ami de Boileau et de Racine, auquel il succéda sur le siège de l'Académie.

système juridique français, supprimant les coutumes particulières et uniformisant le droit public ; et que dirait-on des ouvrages sur l'histoire de France ? Jadis les Grands y cherchaient les détails sur la vie de leurs aïeux, qu'ils s'efforceraient en vain d'imiter ; maintenant :

on se souviendra d'avoir vu leurs pères, leurs parens réduits à la plus déplorable situation, et plusieurs, obligés de vivre de leur industrie ; la perte de leurs biens leur interdira long-temps cet éclat extérieur, qui joint au rang et à la naissance, inspirait le respect et l'admiration. Enfin l'essor que toutes les classes ont pris, a familiarisé les hommes d'un état obscur avec l'exercice des plus grands emplois, et il en doit résulter, que la multitude n'aura plus le profond respect dont elle se sentait pénétrée pour les Grands, que ce même exercice mettait à une distance immense d'elle.

Pour prouver que la plupart de ses livres n'a désormais plus de prix que « les dossiers de livres faits pour remplir des espaces vides », il les range dans quatre classes, qui pourraient correspondre à quatre étapes de l'évolution de l'esprit humain. La première classe est constituée des ouvrages écrits avant le XVII^e siècle, qui ne sont que de « pure érudition » : il s'en défait sans peine. Dans la deuxième catégorie, il place les ouvrages qui n'ont dû leur succès qu'à la mode du moment, tels *Les Provinciales* de Pascal, qui ont été louées seulement parce qu'il n'y avait rien de mieux à l'époque. La troisième classe contient les ouvrages où apparaissent les premiers élans de l'esprit, quoiqu'encore en ébauche : Descartes, Malebranche et Grotius en sont les représentants. Enfin, dans la dernière classe, la seule qu'il regrette, Sénac range les ouvrages « dans lesquels l'auteur a atteint, à peu près, le degré où peut s'élever l'esprit humain » : Locke, Newton, Corneille, Racine, Montesquieu, La Bruyère, La Rochefoucauld, M.me de Sévigné et d'autres encore en sont les meilleures expressions.

Cette condamnation sans appel des ouvrages précédents se mêle à des réflexions sur les ouvrages du XVIII^e siècle, mais le Président ne se borne pas à examiner les mérites de Richardson et de sa *Clarisse* (comme l'avaient fait la comtesse de Loewenstein et la Duchesse), il se penche sur des sujets plus importants tels que, par exemple, les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire. L'analyse qu'il fait, dans ce cas, étonne même Sainte-Beuve, qui trouve que le Président « eut été homme à écrire dans le *Globe* de 1825. Il devançait, en théorie et en espérance romantique, les jeunes modernes d'il y a trente ans. »¹⁷⁵

Les tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire semblent devoir durer éternellement ; mais si un homme de génie donnait plus de mouvement à ses drames, s'il agrandissait la scène, mettait en action la plupart des choses qui ne sont qu'en récit, s'il cessait de s'assujétir à l'unité de lieu, ce qui ne serait pas aussi choquant que cela paraît devoir l'être ; ces hommes auraient un jour dans cet auteur un rival dangereux pour leur gloire. Si l'on supposait la durée de la République, les changements dont je parle seraient bien plus considérables ; le peuple jouerait un grand rôle dans toutes les pièces, et les sujets seraient presque tous relatifs aux événements du temps et aux mœurs nouvelles qui en découleraient nécessairement.

Le décalage entre ces observations si subtiles et ces évaluations si tranchantes divisent la critique. Par exemple, Stavan bascule, définissant le jugement de Sénac comme une « remarque insolente, typique

¹⁷⁵ Sainte-Beuve, causeries du lundi, tome XII, p. 468.

d'un siècle qui s'arrogeait la primauté et méprisait presque tout ce qui l'avait précédé »¹⁷⁶ et, quelques lignes après, comme l'exemple d'une « époque qui se juge d'elle-même avant de finir, une époque justement fatiguée d'émulation et d'imitation et qui croit prévoir l'avenir. »¹⁷⁷ Il faut pourtant songer à la position de Sénac : homme favorable aux réformes (et intendant conscient de la situation du royaume), il savait que sous l'Ancien Régime on n'aurait jamais mené à bien un tel bouleversement du système juridique et administratif français. De l'autre côté, en tant que lettré et connaisseur des Anciens, il ne pouvait qu'afficher un dédain stoïque face à la perte de ses livres, ou les enseignements tirés de Sénèque (qu'il cite d'ailleurs) auraient été inutiles : Sénèque est une véritable *auctoritas* lorsqu'il s'agit de faire bon cœur contre mauvaise fortune et il a un poids bien majeur que Valincour, dont Sénac rapporte la célèbre expression sans même le mentionner, ou Ovide (qui n'apparaît qu'en filigrane dans la phrase de clôture de la lettre « rien n'est durable dans le monde »¹⁷⁸).

Sénac s'attarde sur les arguments les plus différents (de la politique à la littérature), néanmoins on sent qu'il connaît les sujets dont il parle, qu'il en a une expérience de première main et qu'il voyait autant clairement en politique qu'en littérature. Pourtant ses idées ne devaient pas rencontrer un accueil très favorable dans les milieux français en exil : soutenir qu'on pourrait se passer de l'unité de temps et lieu ou que la France ne pourrait pas revenir à l'Ancien Régime *sic et simpliciter* devait être considéré comme une impiété par les membres de l'Académie et par les aristocrates intransigeants. Sénac devait certainement se douter des critiques qu'on allait lui formuler, et, dans cette lettre, il essaie de corriger le tir, et en plein milieu des éloges aux élans que la Révolution a imprimé aux esprits dans tous les domaines du savoir, il affirme :

Je m'arrête un instant, mon cher Marquis, parce que je crois vous entendre me reprocher, en lisant cette lettre, que je fais l'éloge de la Révolution ; mais si je vous disais que j'ai vu des enfants, qui, au sortir d'une terrible maladie, avaient considérablement grandi, serait-ce faire l'éloge de la maladie ? La Révolution a de même hâté la marche de l'esprit ; mais cet avantage ne serait jamais la compensation de la millième partie des désordres et des barbaries qui ont fait gémir l'humanité

Malgré ses efforts, ses idées politiques, si peu appréciées par les Émigrés, restent l'une des causes les plus marquantes de l'échec de son roman.

LA LETTRE LVII¹⁷⁹

La lettre LVII est l'exemple le meilleur des réflexions sur les événements révolutionnaires que Sénac développe au cours du roman : elle contient une analyse de la situation politique en France et en Europe en 1793, Longueil-Sénac se penche sur les causes qui ont conduit au renversement de la

¹⁷⁶ Stavan, p. 75.

¹⁷⁷ Stavan, p. 76.

¹⁷⁸ Ovide, *Métamorphoses*, livre XV, v 177 : « nihil est toto, quod perstet, in orbe. » L'image des flots de la mer, qui suit cette maxime, est tirée du même pas.

¹⁷⁹ Toutes les citations qui n'ont pas de référence sont tirées de la lettre LVII, pp. 1685-1697.

monarchie et aux chances que les monarchiens ont de revoir leur roi sur le trône. Les prévisions que le Président fait ne sont que des constatations de ce qui s'est réellement passé entre 1793 et 1797, mais, sous le semblant des réflexions antécédentes, il est possible de lire en filigrane des allusions aux événements qui, en 1797, battaient leur plein : l'Italie, en tant que butin facile pour les armées françaises, le besoin d'une figure forte qui puisse réunir tous les Français sous la même bannière et la nécessité de signer la paix avec les puissances étrangères.

En bon orateur, le Président commence son petit essai par les causes de la Révolution : « [d]ès qu'on eut publié le catéchisme politique intitulé *les droits de l'homme*, la multitude, à qui l'on ne parlait que de ses droits, a méconnu ses devoirs ». Ce qu'aujourd'hui est considéré comme la base de la démocratie moderne, pour la conception monarchique traditionnelle était inconcevable : un sujet n'avait pas de droits, ce qu'il avait, il l'avait obtenu pour gracieuse concession du souverain. De toute façon, même si l'on admettait des droits, cela n'éliminait nullement les devoirs.

Ensuite, il fait une comparaison, d'ailleurs inévitable, avec les autres révolutions. Dans le cas de la France, la bonté, ou l'indolence, de Louis XVI aurait dû le garantir de la violence du peuple, qu'il secondait et chérissait dans tous ses désirs : « dans les autres révolutions, le souverain a fait ses efforts pour conserver son autorité et irrité les peuples par sa résistance, dans la révolution Française, le monarque a enhardi la multitude par sa condescendance à ses désirs, et s'est fait en quelque sorte son *complice* contre ses propres intérêts. »¹⁸⁰ Le jugement que Sénac portait sur Louis XVI, on le voit, n'était pas des plus favorables, sa faiblesse étant, aux yeux de l'ancien intendant, l'une des premières causes qui avaient permis le renversement de la monarchie, c'était lui qui avait fait devenir cette dernière un « être abstrait ».

Comme en 1793 Louis XVI n'était plus, il fallait trouver une nouvelle bannière pour rassembler les gens qui étaient restés fidèles à la monarchie, mais Sénac semble ne pas avoir une grande confiance dans les frères du roi, le comte de Provence ou d'Artois vu que, au moment où il songe aux moyens de rétablir la monarchie, il soutient que « c'est en France que peut s'opérer la Contre-révolution, et que [...] ce ne pas en se bornant à agir sur les frontières » qu'on obtiendra des résultats : or, il s'agit précisément de la politique qu'ils menaient. Encore une fois, Sénac semble critiquer la conduite de ses souverains.

Enfin, on peut remarquer aussi une allusion voilée à Napoléon. La nouvelle du traité de Leoben (signé le 17 avril 1797) entre Autriche et France républicaine devait s'être répandue, plongeant les émigrés dans le désarroi. Voilà donc le Président se poser la question que tout le monde avait formulée : « Les Puissances, fatiguées de la guerre, épuisées d'hommes et d'argent, seront-elles forcées à faire une paix désavantageuse, ou en dicteront-elles les conditions ? » car « c'est d'elles qu'il semble dépendre l'espoir

¹⁸⁰ Je souligne.

du rétablissement de la monarchie ». La réponse à cette question fut le Traité de Campo Formio, signé en octobre de la même année. Si on ajoute à cette lettre les éloges que Sénac fait, dans son avertissement, à un « général, maître d'Italie » qui n'a pas abandonné Rome, cœur de la Chrétienté et de la culture occidentale, au pillage, on pourrait affirmer qu'il s'attendait des grandes choses de Napoléon, peut-être il voyait en lui un nouveau Monk. Pour un homme comme l'ancien intendant, qui, depuis cinquante ans, analysait la vie politique de la France, il ne devait pas être difficile de voir l'influence qu'un général victorieux tel que Napoléon devait acquérir, surtout dans un moment où la force des idéaux révolutionnaires semblait s'affaiblir et le peuple était fatigué et épuisé à cause d'une guerre qui durait depuis cinq ans et qui ne laissait pas entrevoir sa fin.

En 1794, année où Sénac a probablement composé *L'Émigré*, de telles prévisions étaient presque impossibles à faire, et elles ont évidemment été ajoutées dans un second moment, peut-être lors de la publication, en même temps que la Préface. Pourtant, s'il est évident que la Préface a été placée en tête du roman peu avant son impression, comme il était d'ailleurs normal, pour la lettre LVII on ne peut que faire des hypothèses à partir des informations que le texte offre. La clôture de la lettre représente, enfin, la dernière preuve de sa composition postérieure : Longueil termine son analyse disant que « [l]e plus vaste champ est ouvert aux conjectures », laissant ainsi entrevoir un faible espoir pour les émigrés, ce qui, en 1793 ou 1794, n'était absolument pas concevable (en fait, le roman, situé avant la chute de Robespierre, voit Saint-Alban mourir sur l'échafaud).

LE ROMAN ÉPISTOLAIRE

Le roman épistolaire a été en quelque sorte un choix obligé pour Sénac, plusieurs raisons l'ont en effet poussé à s'engager dans ce genre. Tout d'abord, il était parfaitement vraisemblable que des gens éparpillés à l'étranger écrivaient des lettres ; il fallait pourtant qu'ils fussent tous établis aux alentours d'une même ville ou dans une même région : la faible distance permettait d'envoyer et de recevoir les lettres en peu de temps et, le cas échéant, de recourir aux courriers ou aux billets¹⁸¹. Qui plus est, comme les missives étaient rapprochées dans le temps, Sénac évitait le risque de longs récits rapportant les faits qui s'étaient passés pendant plusieurs jours ; certes, il y a de longues analyses des faits de France, mais les événements liés à l'intrigue sentimentale sont toujours rapportés par des lettres qui ne dépassent pas les deux ou trois pages (il vaut la peine de souligner davantage ce point, puisqu'il met en évidence lequel des deux aspects du roman – l'aspect sentimental ou celui historique – tenait le plus au

¹⁸¹ Par contre, c'est justement à cause de la grande proximité que Nicolas Perot remarque que « les personnages auraient aussi vite fait de prendre leur voiture pour aller conférer directement. » Perot, *Épistolaire et romanesque dans l'émigration* : Chateaubriand, Sénac de Meilhan, Senancour, Madame de Staël, p. 148. Il semble pourtant ne pas tenir compte du fait que la pratique de l'écriture de lettres et de billets était une partie importante de l'esprit de sociabilité de l'Ancien Régime.

cœur de l'auteur). Une deuxième raison tient au moment où les lettres étaient écrites : comme les personnages s'informent les uns les autres sur les événements, peu de temps après que l'action s'est déroulée, ils n'ont pas le délai pour réfléchir et pour mieux comprendre ce qui s'est passé¹⁸². Par conséquent, le lecteur ne peut pas se servir de l'aide et des conseils d'un narrateur omniscient qui le guide et qui lui donne les éclaircissements nécessaires à la compréhension de l'action, il est « ballotté par les événements »¹⁸³ ainsi que les protagonistes du roman. On verra que le dépaysement provoqué par ce manque de points de repère est une des raisons profondes qui ont poussé Sénac à choisir exactement cette forme.

En effet, quoique il mette en scène plusieurs personnes qui écrivent, Sénac ne fait que « laisser s'exprimer une relative polyphonie d'opinions »¹⁸⁴ et il ne profite pas pleinement des possibilités que lui offre ce genre, car il n'y a pas, par exemple, un monarchien convaincu qui écrit à un républicain enragé ou vice-versa, les personnages ont tous la même vision de la réalité¹⁸⁵, ils sont tous des nobles modérés qui sont parvenus à trouver l'équilibre entre leurs principes monarchiens et les besoins de la vie de tous les jours. Si les opinions ne varient pas, les perspectives d'où les personnages observent les événements changent, et plusieurs épisodes sont décrits par différentes personnes. Cela implique, encore une fois, que le lecteur n'a aucune certitude, aucun point de repère fort, « [e]n fait, le roman épistolaire, en multipliant les points de vue, sans jamais en privilégier aucun, irrealise les événements du récit. Les événements ne sont jamais que le lieu problématique où se croisent et se recourent les points de vue et les interprétations. »¹⁸⁶

L'exemple le meilleur de deux lettres qui rapportent le même événement, en soulignant la différence de style et de perspective, est celui de la description de la bataille que la compagnie de Saint-Alban livre aux Patriotes, décrite par le Marquis à M.me de Loewenstein et par Bertrand à la duchesse de Montjustin

Nous avons livré hier aux Patriotes un combat qui a duré six heures. Ils ont d'abord été enfoncés et fait une perte considérable ; mais ensuite ils sont revenus à la charge avec des troupes fraîches, et ils ont été au moment de l'emporter par le nombre d'hommes renaissant, et à force de canons ; nous sommes cependant restés maîtres du terrain, et ils ont été obligés de se retirer à une lieue fort en désordre. On estime à deux mille hommes leur perte, et la nôtre est de trois cents.¹⁸⁷

Nous avons frotté par deux fois ces enragés de Patriotes ; il y en beaucoup parmi eux qui n'ont tant seulement pas de souliers ; ils se font tuer comme des mouches, et pour un bon Français de tué ou de blessé, il y a cinquante Patriotes à bas, mais c'est leur canon qui les rends forts, ils en ont autant que de fusils, c'est une manière de parler.¹⁸⁸

¹⁸² Cf. Raymond Trousson, préface à *Le roman noir de la Révolution*, p. 62 : « Le roman par lettres supprime toute distance entre l'écriture et l'événement, constitue une suite d'instantanés, laisse le narrateur dans la même ignorance que le lecteur sur ce qui va suivre ».

¹⁸³ Stéphanie Genand, Préface à *Les Romans de l'Émigration*, p. 34.

¹⁸⁴ Beatrice Didier, 209.

¹⁸⁵ Cf. Elizabeth Zawisza, Une vision romanesque de la Révolution : *L'Émigré* de Sénac de Meilhan, p. 147.

¹⁸⁶ François Laforge, Illusion et désillusion dans *L'Émigré* de Sénac de Meilhan, p. 374.

¹⁸⁷ Lettre CLVIII, p. 1891.

¹⁸⁸ Lettre CLIX, p. 1893.

Les lettres permettent donc à Sénac de créer un jeu de reflets qui empêche le lecteur d'avoir une idée claire et univoque de la situation. « La fragmentation est la réponse qu'il oppose à la dispersion du réel, et le refus de tout discours systématique sa réponse aux simplifications manichéennes. »¹⁸⁹ Ce refus des simplifications manichéennes, on l'a vu, se traduit dans les opinions des personnages, qui ne sont jamais des assertions péremptoires, mais ont plutôt la tendance à s'adapter aux situations et aux personnes.

Si les lettres offrent un moyen de dépayser le lecteur quant au contexte, elles lui donnent, par contre, tout le loisir pour les réflexions sentimentales : celles de Victorine en sont l'exemple parfait, vu que le lecteur peut suivre, dès le début, l'évolution des sentiments de la jeune femme pour le Marquis. En effet, utiliser les lettres comme support pour le roman sentimental n'était absolument pas une nouveauté¹⁹⁰, et *L'Émigré* semble plutôt le chant du cygne du genre¹⁹¹, car la fin de l'Émigration marqua aussi la fin du genre (auquel le public préférerait désormais les romans romantiques mettant en scène le moi d'un personnage).

Pour ce qui concerne le style, les lettres sont un très bon exemple de la correspondance plutôt informelle des nobles à la fin du XVIII^e siècle¹⁹². Selon leur âge, leur rang et les rapports qu'ils entretiennent, les personnages font recours au réservoir de toutes les formules et les expressions requises par les circonstances : ainsi le Président clôt les lettres à son élève par la formule familiale et érudite de *vale et ama*¹⁹³, tandis que le Commandeur termine sa première lettre au Marquis avec la formule plus formelle « j'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le Marquis, Votre etc. »¹⁹⁴. Saint-Alban n'est pas moins soutenu dans sa réponse : « Agréez, monsieur le Commandeur, l'hommage d'un cœur reconnaissant, et l'assurance du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Commandeur, Votre très-humble et très-obéissant serviteur. »¹⁹⁵ Par contre, ce qui est moins convainquant est l'usage du français même dans la correspondance intime entre deux amies comme Victorine et Émilie. Sénac, pourtant, ne se soucie pas du problème, il l'ignore tout simplement : comme bon nombre d'écrivains précédents, il aurait pu mettre une note, se justifier dans l'introduction ou dans la préface, dire qu'il ne faisait que « l'office du traducteur »¹⁹⁶ ; mais cela

¹⁸⁹ Michel Delon, Préface à *L'Émigré*, p. 11.

¹⁹⁰ « Propice à l'étude de la psychologie et de la passion amoureuse, le roman épistolaire [...] avait le plus souvent servi le roman sentimental. » Trousson, Préface à *Le roman noir de la Révolution*, p. 62.

¹⁹¹ Katherine Astbury, *The Trans-National Dimensions of the Émigré Novel during the French Revolution*, p. 808.

¹⁹² Cf. Vittorio Fortunati, *Sénac de Meilhan fra passato e presente*, p. 44 : « i personaggi dell'Émigré scrivono come scrivevano gli aristocratici francesi, negli ultimi anni del XVIII secolo, nella corrispondenza di carattere confidenziale. Il *vous* non cede mai il posto al *tu*, ma le attestazioni d'affetto fra i corrispondenti sono frequenti ed esplicite ».

¹⁹³ Lettre LVII, p. 1697.

¹⁹⁴ Lettre. XXXV, p. 1646.

¹⁹⁵ Lettre XXXVI, p. 1647.

¹⁹⁶ Montesquieu, Introduction aux *Lettres Persanes*, p. 48.

était bon pour les temps calmes de l'Ancien Régime, en 1797 la Préface est consacrée aux bouleversements causés par la Révolution et les justifications formelles passent au deuxième plan¹⁹⁷.

ROMAN SENTIMENTAL ET ROMAN HISTORIQUE

Attribuer une catégorie romanesque à *L'Émigré* est une tâche bien difficile, Sénac écrivait dans une époque où les changements politiques et artistiques n'étaient qu'un seul : il voulait peindre le retentissement que ces changements avaient eu sur la vie des contemporains, et bien que le titre du roman soit au singulier, Saint-Alban pourrait bien être le symbole d'une génération qui a dû apprendre que l'éclat des titres nobiliaires n'était que vanité et renoncer au style de vie de ses aïeux¹⁹⁸.

Les personnages, on l'a vu, ont été classés en personnages du roman *sentimental* et personnages du roman *historique*, comme s'il s'agissait de deux ouvrages distingués. Or, il faut apporter des précisions à ces propos. Il est indéniable que *L'Émigré* a toutes les caractéristiques du roman sentimental : des personnages comme Victorine, Émilie ou le comte de Loewenstein sont évidemment des types, bon nombre des scènes du roman sentimental les plus classiques ont lieu au bon moment et plusieurs lettres sont consacrées aux analyses des mouvements du cœur des personnages principaux. Pourtant, classer tout simplement *L'Émigré* comme roman sentimental serait réductif : si la critique a plusieurs fois souligné les ressemblances et les points communs du roman de Sénac avec des ouvrages précédents tels que *La Princesse de Clèves*, *La Nouvelle Héloïse* ou *Clarisse*¹⁹⁹, elle a aussi souligné que, comme pour Sénac *L'Émigré* doit représenter fidèlement la vie et les aventures des émigrés, l'intrigue amoureuse « devient une sorte de concession au genre littéraire du roman. »²⁰⁰

Par contre, si à la définition de roman *historique* on s'attend à un travail du genre de ceux rendus célèbre par Vigny, Hugo ou Dumas, on fait fausse route : le but de Sénac n'est pas d'écrire les aventures (plus ou moins amoureuses) de ses personnages, il ne déplace pas son roman de deux ou trois siècles en arrière et, pour peindre la vie *réelle* des émigrés, il n'a pas besoin de faire des recherches sur l'époque où vont se passer les événements. L'Émigration lui offre en effet tout le matériel dont il a besoin, et un certain nombre de lecteurs ont vécu eux-mêmes les mêmes situations des personnages, l'action du

¹⁹⁷ Quoiqu'il laisse à côté le problème de la langue, Sénac n'oublie pas d'insérer dans sa préface, selon l'usage du XVIII^e siècle, les raisons qui distinguent son ouvrage *historique* des *romans*. Pourtant, il ne fait pas semblant, comme les romanciers d'Ancien Régime, d'écrire un conte moral ou philosophique, il fait appel à l'Histoire : « L'ouvrage qu'on présente au public est-il un roman, est-il une histoire ? Cette question est facile à résoudre. On ne peut appeler roman, un ouvrage qui renferme des récits exacts de faits avérés » et si les événements qu'il rapporte semblent au lecteur peu vraisemblables, c'est parce que « [I]l rencontre les plus extraordinaires [sic], les plus étonnantes circonstances, les plus déplorables situations deviennent des événements communs, et surpassent ce que les auteurs de roman peuvent inventer. » Préface à *L'Émigré*, p. 1549.

¹⁹⁸ La tentative d'exprimer dans un roman cette prise de conscience, évoque Musset, qui, tout en appartenant à la génération d'écrivains suivante, a analysé, d'une façon bien plus systématique, toute l'étendue du malaise des générations qui ont vécu la Révolution.

¹⁹⁹ Un exemple parmi plusieurs : Maria Rosa Zambon, Gabriel Sénac de Meilhan : « *L'Émigré* », p. 260-263.

²⁰⁰ Beatrice Didier, *Écrire la Révolution*, p. 213.

roman se déroulant peu de temps avant sa publication : Sénac n'avait donc pas la possibilité de choisir les événements à représenter ou de les modifier à son gré. Ainsi, dans *L'Émigré*, « [l]a Révolution et l'émigration ne font pas que réhabiliter le romanesque en l'ouvrant sur l'histoire et en dépassant l'opposition fondamentale de la réalité et de la fiction ; de la sorte, elles préparent le triomphe du roman et particulièrement du roman historique en s'aventurant dangereusement dans la confusion de la vérité historique et de sa représentation »²⁰¹.

Avec son souci de coller à la réalité, *L'Émigré* pourrait donc représenter un des premiers pas du roman historique, mais il reste en deçà de la ligne de séparation entre ce dernier et le roman de mœurs qui l'a précédé. Reprenant la définition de Stéphanie Genand, *L'Émigré* pourrait être classé parmi le romans d'émigration, qu'elle conçoit non pas comme une catégorie bien définie, mais comme une « "coloration" ajoutée aux cadres existants »²⁰². Si cette définition peut aider à comprendre l'entrelacement entre réalité et fiction, elle ne colle pas entièrement à *L'Émigré*, pour lequel la Révolution n'est certainement pas une simple *coloration*, elle en est la raison d'être. Car, même lointaine, la Révolution ne cesse pas d'être matière de réflexions et d'analyses de la part des personnages, et elle revient au premier plan, emportant, une fois encore, Saint-Alban dans le tourbillon de l'Histoire.

Exception faite pour le dénouement du roman, où elle parvient à occuper le devant de la scène, la Révolution, on l'a déjà dit, n'atteint jamais qu'en écho les membres de la société de Loewenstein. Cela répond à un choix précis de la part de Sénac, qui ne veut présenter les horreurs de la Révolution qu'à travers « il duplice filtro della scrittura epistolare e dell'ottica aristocratica »²⁰³ : les lettres sont l'expression de cette société élégante qui ne pouvait tolérer la narration des horreurs révolutionnaires, qui fait volontiers recours à « l'art de la litote »²⁰⁴, qui préfère ne pas peindre les barbaries de Paris et laisser cette tâche aux journaux et aux gazettes révolutionnaire lesquels, par contre, n'épargnaient aucun détail macabre. À travers l'extrait de la gazette qui rapporte le procès et le suicide de Saint-Alban, Sénac veut montrer la différence entre le style fin et élégant de ses personnages et la grossièreté des révolutionnaires. Comme le remarque Beatrice Didier, ce décalage entre le style de ces nobles, qui refusent d'entrer dans les détails, et la réalité si terrible de la Révolution transpose esthétiquement le décalage entre le monde ancien, auquel ils appartiennent encore, et la France nouvelle qui n'en veut plus d'eux²⁰⁵.

LES ÉMIGRES : ROMAN ET RÉALITÉ

²⁰¹ Nicolas Perot, *Épistolaires et romanesque dans l'émigration : Chateaubriand, Sénac de Meilhan, Senancour, Madame de Staël*, p. 152.

²⁰² Stéphanie Genand, *Préface à Romans de l'Émigration*, p. 23.

²⁰³ Elena del Panta, *Sull'Emigré di Sénac de Meilhan: l'esilio dell'orrore*, p. 172.

²⁰⁴ Didier, *Écrire la Révolution*, p. 214.

²⁰⁵ Cf. Beatrice Didier, *Écrire la Révolution*, p. 214.

En France ou au-delà de ses frontières, l'appellatif d'émigré avait deux valeurs carrément opposées. En France, il désignait les traîtres, les lâches qui ont quitté leur patrie pour la combattre avec l'appui des pays étrangers. La définition que le *Grand Dictionnaire universel du XIX siècle* en donne, encore en 1866, est significative :

Ce nom, si justement odieux en France à l'époque de la Révolution, rappelle une suite de trahisons, de complots, d'entreprises contre la patrie. On a prétendu que l'émigration avait été déterminée par les « excès révolutionnaires ». Il serait bien plus exact de dire que ce sont les crimes de l'émigration qui ont en grande partie provoqué les mesures terribles de la période révolutionnaire.²⁰⁶

Au-delà des frontières, par contre, émigré devenait synonyme de sujet fidèle, d'homme dévoué à la monarchie et au roi. Les éléments du débat qui opposa les révolutionnaires et les monarchiens sont déjà tous là : qui représente la France, le roi ou le peuple ? et auquel des deux la loyauté d'un bon Français doit-elle aller ? Évidemment, prêter serment de loyauté à la république n'était pas acceptable pour un sujet fidèle au roi et, quoique le souverain lui-même s'y fût prêté, éviter de le faire fut l'une des causes qui décida bon nombre de nobles à émigrer. D'ailleurs ils ne faisaient que suivre l'exemple du frère du roi et de quelques-unes des premières maisons de France, tels que les Rohan, les Polignac ou les Conti, qui avaient suivi le comte d'Artois au lendemain du 14 juillet, allant ainsi constituer la première vague de l'émigration. En 1790, les décrets qui abolissaient la féodalité en provoquèrent une deuxième ; enfin, après le 14 septembre 1791, à la suite du serment du roi (qui était prisonnier après l'échec de sa fuite), une troisième vague d'émigrés sortit de France pour aller rejoindre la première et la deuxième²⁰⁷. Privés de leur droits seigneuriaux, réduits au rang de simples citoyens, contraints de prêter serment à une République qu'ils ne voulaient pas reconnaître, les nobles préférèrent franchir la frontière avec l'étranger plutôt que franchir celle entre les classes sociales²⁰⁸.

Dans le roman, Saint-Alban est le représentant de cette noblesse « sortie de France pour servir son Roi et combattre pour lui »²⁰⁹, qui vante son cosmopolitisme et préfère faire valoir les liens avec la noblesse allemande au nom de la loyauté au principe monarchique plutôt que de se rapprocher aux Patriotes français. Le sacrifice qu'il a fait en laissant son père et ses terres semble pour un moment sur le point d'être récompensé lorsque le Commandeur lui offre une de ses baronnies : à l'étranger il retrouverait

²⁰⁶ *Grand Dictionnaire du XIX siècle*, Paris, 1866, t. VII, p. 437. Cit. dans Stéphanie Genand, Préface à *Romans de l'Émigration*, p. 16. La critique fait remarquer que la définition qu'en donnait le *Dictionnaire de l'Académie*, dans un moment où l'émigration était encore un phénomène actif, n'atteignait pas ce gré de condamnation : « Se dit particulièrement des François qui, sans y être autorisés, sont sortis de France depuis la Révolution, et qui n'y sont pas rentrés dans le délai accordé par la loi. Être porté sur la liste des Émigrés. La Constitution bannit à perpétuité les Émigrés, à peine de mort » *Dictionnaire de l'Académie*, 1694, 5 édition, Smits et Cie, Paris, 1798. (Ibid.)

²⁰⁷ Cfr. Raymond Trousson, Préface à *Le roman noir de la Révolution*, p. 67.

²⁰⁸ « Les émigrés sont rejetés hors de cet espace [la Nation] parce qu'ils refusent l'abattement de cette frontière entre les individus, dans un conflit qui oppose deux définitions de la nation : celle qui se constitue autour d'un roi, avec une séparation entre les ordres, et celle qui unit les citoyens autour d'un nouveau pacte social et qui, par effet secondaire, va distinguer fortement la nation de l'étranger ». Jean-Marie Roulin, *Frontières intérieures et frontières extérieures dans le roman d'émigration*, p. 217.

²⁰⁹ Lettre LXXXV, p. 1748.

donc un rang qu'il avait perdu en France. Par contre, la duchesse de Montjustin est le symbole de ces nobles qui, ayant eu moins de chance, se sont retrouvés à l'étranger privés de tous leurs biens. Pourtant, femme forte et indépendante, elle ne se souciera pas des règles de la dérogeance et transformera l'art des fleurs artificielles, art tout mondain, en petite industrie rentable. D'autres nobles, de leur côté, moins habiles ou moins courageux, préféreront mourir « drapés dans leurs parchemins »²¹⁰ plutôt que travailler ou affronter une vie de misère. Pourtant, quoique disposés à faire des douloureux sacrifices, ni le Marquis ni la Duchesse modifieront leurs positions face au peuple, « [l]e malheur ne leur a pas enseigné l'égalité »²¹¹, et ils ne trouvent pas que la mort d'un bourgeois ou d'un paysan aient la même valeur de celle d'un gentilhomme :

Chaque jour, la liste des malheureux immolés se distribue, est affichée et est remplie de noms de marchands, d'artisans, de cultivateurs, de domestiques, de cochers de fiacre, et *sur la même feuille* se trouvent aussi des nobles, des princes, des ducs, des magistrats.²¹²

Ce que les émigrés modifient, c'est leur attitude face à l'émigration même, face à leur condition. À la période joyeuse et, dirait-on, insouciant, où l'émigration était considérée comme une occasion pour voyager avant de rentrer en France à la suite des armées, succéda la prise de conscience que quelque chose avait changé, et des voyages en Angleterre ou des fêtes de Coblenz on passa aux travaux d'apprenti charpentier pour vivre. Le problème principal était, encore un fois, représenté par les strictes règles qui entraînaient la déchéance pour les nobles qui travaillaient de leurs mains : « [p]ar tradition, les aristocrates ne sont autorisés à partager que les armes, l'agriculture, la verrerie ou le haut fourneau, toutes activités inaccessibles aux émigrés, et il faudra que Louis XVIII les autorise enfin à travailler sans déroger. »²¹³ Il semble donc que dans la réalité, les Français se souciaient bien plus que dans le roman de Sénac des règles de dérogeance : à titre d'exemple, Jean Vidalenc rapporte le cas d'un chevalier de l'ordre de Saint Louis qui fut déclaré indigne par les autres membres pour avoir exercé un emploi de domestique²¹⁴.

Quoique Saint-Alban représente en quelque sorte « l'archétype de l'émigré légendaire parti de France pour restaurer "le trône et l'autel" »²¹⁵, à l'intérieur du monde des émigrés il est l'exception plutôt que la règle. En effet, les Français ne s'intégrèrent jamais aux réseaux allemands, préférant nouer des liens entre eux ou conserver ceux avec leurs proches en France, grâce auxquels ils pouvaient espérer obtenir des nouvelles de leur patrie et des fonds. Il n'est pas difficile d'imaginer que le mariage entre Saint-Alban et la comtesse de Loewenstein aurait été une chose fort rare, en considération aussi du fait que les Allemands étaient réellement très soucieux des *quartiers* de ceux qui fréquentaient leurs sociétés

²¹⁰ Trousson, Préface à *Le roman noir de la Révolution*, p. 69.

²¹¹ Coulet, p. 309.

²¹² Lettre LV, p. 1682.

²¹³ Trousson, Préface à *Le roman noir de la Révolution*, p. 69.

²¹⁴ Jean Vidalenc, *Les émigrés français dans les pays allemands pendant la Révolution*, p. 160.

²¹⁵ Karine Rance, *L'émigration nobiliaire française en Allemagne : une « migration de maintien » (1789-1815)*, p. 6.

(Sénac, donc, n'attribue pas ce trait au Commandeur tout simplement dans le but de donner de la couleur au roman), ainsi que de leurs tenues ; les émigrés n'étaient donc pas tous admis dans les milieux nobiliaires allemands²¹⁶. Sénac peint une situation plutôt exceptionnelle et glisse, d'un côté, sur les idées - d'ailleurs en partie justifiées - que les Allemands avaient des Français (prodigues, libertins et colporteurs d'idées dangereuses, vu qu'ils ne faisaient pas grand cas ni de la religion ni des fondements idéologiques sur lesquels se basait la monarchie allemande) et, de l'autre côté, sur les préjugés que les Français avaient envers les Allemands.

L'ouverture mentale dont Sénac fait preuve et les jugements nuancés qu'il exprime ne s'appliquent pas seulement à la société française, qu'il analysait de préférence, mais aussi au monde allemand et à sa culture, qui avaient leurs côtés faibles et négatifs, mais qui ont su faire preuve de générosité envers des hommes qui, tout coupables qu'ils pouvaient l'être, se trouvaient au milieu de la tempête en ne savaient pas comment s'en sortir.

²¹⁶ Karine Rance, *Ibid*, p. 20.

CONCLUSION

Lorsque René Étiemble publia *L'Émigré*, la critique ne vit dans ce roman qu'un des derniers exemples, désormais épuisé et sans aucun attrait, du genre sentimental à la mode sous Ancien Régime. Récemment, par contre, le poids de ce côté sentimental a été considérablement réduit pour donner plus d'essor au côté historique, et le roman a justement été placé sous une lumière différente, qui tient compte de l'influence qui ont eu l'époque où il a été composé et les changements en cours. En effet, *L'Émigré* est une tentative de réaction et de compréhension des événements qui bouleversèrent l'Europe à la fin du XVIII^e siècle. Sénac avait réfléchi sur la société d'Ancien Régime, sur ses coutumes et ses mœurs, pendant plus de dix années : disciple de Tacite, de Machiavel et de Montesquieu, moraliste attentif et homme d'état, il avait peint cette société désormais décadente sous tous ses aspects.

Pendant son exil, il revient à ses origines en écrivant *L'Émigré* – roman, à ne pas en douter, sentimental et épistolaire – mais il n'oublie pas qu'en Europe il y a des milliers et des milliers d'émigrés : voilà donc qu'il essaie de conjuguer le besoin que les Français à l'étranger avaient de comprendre les causes de leur situation et, en même temps, la nécessité de retrouver dans les ouvrages qu'ils lisaient des aspects familiers ; il le fait dans un roman qui mêle lettres et mémoires, scènes amoureuses et analyses politiques. Son ouvrage, pourtant, ne rencontrera pas la faveur des lecteurs, les accusations sévères qu'il adresse à la monarchie et à la noblesse n'étant pas assez palliées par la beauté de son style ni par la délicatesse dont il fait preuve dans les descriptions des scènes amoureuses. *L'Émigré* sera donc un échec ; comme le dit René Étiemble, « ni la matière, ni la manière, rien n'y fit. Les émigrés étaient-ils trop bêtes pour apprécier un livre dont l'auteur, contre-révolutionnaire convaincu, néanmoins savait apprécier deux des philosophes qui avaient préparé la subversion des valeurs, sinon l'action révolutionnaire. »²¹⁷

Écrire un roman qui se passe en Allemagne devait exercer un certain attrait sur un disciple de Tacite, mais Sénac ne s'arrête pas sur les coutumes allemandes, il n'avait pas beaucoup d'intérêt à présenter la quotidienneté sur l'autre côté du Rhin ; certes, il décrit plusieurs scènes de cette vie²¹⁸, mais ses regards sont sans cesse tournés vers ce qui n'est pas présent dans le roman : la France. L'action se déroule en

²¹⁷ René Étiemble, Préface à *Romanciers du dix-huitième siècle*, p. XXX. Les deux auteurs dont il parle sont Montesquieu et Voltaire.

²¹⁸ Pourtant, Sénac a un vrai talent pour la représentation des scènes de la vie quotidienne : les changements qui s'opèrent chaque fois dans la vie du château de Loewenstein à l'arrivée du Commandeur, le bouleversement causé par la réception du prince de *** venant demander Victorine en mariage ; ou encore l'après-midi où la marchande de fleurs artificielles arrive au château et la description de la vieille cousine célibataire de Mlle de Wergentheim, bavarde et ennuyante. Là il n'y a pas de comparaisons entre Français et Allemands, mais on reconnaît plutôt les petits tableaux que Sénac aimait peindre et dont il était un maître reconnu.

1793, véritable *annus horribilis* pour les *bons* Français, mais pour toute la durée du roman aucun des personnages ne se rend en France et les nouvelles qu'en parviennent ne sont que des fragments, des échos de ce qui se passe au-delà des frontières, dans le lieu qui est, au moins dans un premier moment, l'intérêt principal des personnages. Il faut dire *dans un premier moment*, puisque, au cours du roman, Saint-Alban s'aperçoit qu'il peut être heureux aussi hors de France, non parce qu'il soit devenu un disciple du stoïcisme (comme s'efforce de l'être le président de Longueil), mais plutôt parce qu'il trouve dans l'amour une patrie toute intérieure, qui ressemble à celle idéale des fleurs-de-lys, mais est bien moins froide et abstraite. Le personnage de Saint-Alban, pourtant, représente une exception à l'intérieur du véritable panorama de l'émigration, vu que les mariages entre Français et Allemands étaient fort rares dans la vie réelle : en fait, les Allemands, quoique très hospitaliers envers les malheureux Français, les tenaient un peu à l'écart, surtout à cause des mœurs très dégagés de ces derniers ; de leur côté, les Français préféraient ne pas se lier étroitement à leurs hôtes, convaincus de la supériorité de leurs modes de vie et de la culture française. Dans le roman, donc, Sénac essaie de proposer un monde plutôt idéalisé, qui pourtant ne tiendra pas face à l'Histoire, qui emportera dans son tourbillon Saint-Alban, Victorine et leur rêve d'un équilibre possible.

C'est seulement au dernier moment, en effet, que la Révolution entre en scène et n'est pas seulement évoquée, elle est le moyen que Sénac choisit pour le dénouement de l'action ; pendant le déroulement du roman, par contre, il avait besoin qu'elle fût lointaine, puisqu'il n'aurait pas pu l'analyser si ses personnages devaient se battre pour survivre. Par conséquent, « [l']horreur de la Révolution n'est pas racontée directement, les personnages qui l'évoquent sont déjà hors d'elle, elle n'est plus qu'un souvenir hallucinant. »²¹⁹ Quoique lointaine, pourtant, la Révolution demeure toujours présente aux esprits, elle pénètre tous les aspects du roman : les choix que les personnages font, ainsi que les sujets de leurs lettres prouvent qu'elle parvient à déterminer tous les aspects de la vie des individus à la fin du XVIII^e siècle. Ils peuvent émigrer ou rester en France, combattre ou décider de reconstruire leur monde dans un pays étranger, mais la cause principale ne va pas s'effacer. Les lettres qu'ils s'échangent, dans ce style qui sent les femmes et les hommes d'haut rang, les citations et les références aux romans qu'ils lisent sont tous des tentatives de reconstruire un monde qui s'est effondré et que, malgré leurs efforts, ils savent être revoulu.

L'Émigré est l'un des meilleurs exemples du roman français sous la Révolution, il représente très bien le moment où les auteurs, contraints de sortir de leur pays et de se confronter avec d'autres cultures, s'aperçoivent de la sclérose du genre romanesque en France et de la nécessité de son renouvellement. Pourtant, les instruments manquent à ces écrivains (parmi lesquels il faut compter, naturellement, Sénac), ils sont tellement imprégnés du style de l'Ancien Régime qu'ils n'ont pas la force de se détacher

²¹⁹ Beatrice Didier, *Écrire la Révolution*, p. 209.

complètement de anciens canons pour adhérer aux nouveaux mouvements qui sont en train de se développer en Europe : ils ne font que de petits pas.

Il faudrait donc s'efforcer de voir ces romans non pas comme les derniers exemples d'un genre mourant, mais plutôt comme les premières tentatives d'adhérer aux nouveaux courants littéraires, et on devrait essayer de cueillir les nuances et les petits changements qu'on s'efforce courageusement d'apporter dans la littérature qui se trouve entre deux siècles. Les *romans de l'émigration*, et, notamment, *L'Émigré*, donc, ne sont que des ébauches, et ce n'est pas une coïncidence s'il faudra attendre les écrivains de la génération suivante à celle de Sénac²²⁰ pour avoir les premiers exemples d'ouvrages véritablement révolus.

²²⁰ Par exemple, Benjamin Constant naquit en 1767, Chateaubriand en 1768 et Senancour en 1770.

RIASSUNTO

Gabriel Sénac de Meilhan non è un autore molto conosciuto, solo negli ultimi cinquant'anni è stato oggetto di sporadiche ricerche. Figlio del medico di Luigi XV, proviene dagli ambienti della borghesia che è riuscita a pervenire alla nobiltà di toga e questo ha avuto una notevole influenza sul suo modo di pensare. Forse sotto la spinta del padre, Gabriel intraprende la carriera amministrativa che, grazie anche alle sue conoscenze, lo porta a divenire l'intendente di diverse regioni e che gli lascia intravedere, se la Rivoluzione non avesse sconvolto il Paese, il controllo delle finanze, carica alla quale Sénac aspirava poiché – sosteneva - aveva la ricetta per ristabilire le finanze dello Stato. Pur non avendo ottenuto l'intendenza, che verrà affidata a uomini più in vista di lui, e in particolare a Necker²²¹, Sénac continua a occuparsi degli affari dello Stato anche dall'esilio: *Des Principes et des Causes de la Révolution en France* sarà infatti pubblicato a Londra nel 1790 e *Du Gouvernement, des Moeurs et des Conditions en France avant la Révolution* a Amburgo nel 1795. Tra l'altro, sarà tra i primi ad emigrare, il linciaggio di Foullon e di Bertier de Sauvigny, intendenti come lui, avvenuto nel luglio del 1789 doveva avergli suggerito questo passo: già nel 1790 quindi, con il pretesto di una malattia del figlio, si era spostato in Inghilterra, prima tappa del suo lungo viaggio attraverso l'Europa che lo porterà fino in Russia, presso la corte di Caterina II, e che non lo vedrà tornare in Francia che per un breve periodo tra il 1802 e il 1803, poco prima di morire a Vienna nel 1803.

Sénac comunque non è noto tanto per le sue opere di carattere politico, quanto per il suo romanzo *L'Émigré*, riconosciuto dalla critica come uno dei più importanti romanzi dell'emigrazione. Vi sono narrate le vicende amorose del marchese di Saint-Alban, che, dopo essere stato ferito in uno scontro con i rivoluzionari francesi, viene trovato svenuto dalla famiglia dei conti di Loewenstein. Durante il periodo di convalescenza, il Marchese non può, evidentemente, non innamorarsi della bella e giovane Contessa, che però è sposata con un uomo ben più vecchio di lei. Proprio nel momento in cui i due giovani stanno valutando misure "estreme" per non cedere alla loro passione (la Contessa prende in considerazione l'idea di confidarsi a sua madre, il Marchese quella di ripartire per l'esercito), il conte di Loewenstein muore, lasciando così Victorine libera; quando la felicità sembra a portata di mano, però, la Storia irrompe nelle loro vite: Saint-Alban è richiamato presso il principe di Condé e, durante una battaglia, viene fatto prigioniero. Tradotto davanti al tribunale rivoluzionario, viene condannato a morte, e, per non dover sopportare il disonore del patibolo, si suicida. Alla notizia della morte del

²²¹ Sénac riterrà Necker direttamente responsabile del tracollo finanziario del regno di Luigi XVI e in tutte le sue opere non tralascerà mai di criticarlo aspramente. Certo il fatto che il banchiere ginevrino avesse ottenuto la carica di Controllore generale delle finanze, a cui aspirava anche Sénac, non aveva aiutato a distendere i rapporti tra i due. Sugli altri ministri Sénac esprimerà critiche e perplessità, ma non pronuncerà mai delle invettive del tenore di quelle contro Necker.

fidanzato, Victorine perde il senno per il dolore e muore dopo qualche giorno di delirio. Già da questi pochi dettagli, non è difficile notare come Sénac aderisca perfettamente alle regole del romanzo sentimentale, cosa che è stata sottolineata più volte dalla critica, e sempre in termini negativi. Tuttavia, gli aspetti più interessanti del romanzo non sono legati alle vicende amorose dei protagonisti, quanto piuttosto alle riflessioni sul momento storico che i personaggi si scambiano nelle loro lettere e alle scelte che compiono di fronte alle difficoltà dell'esilio.

Accanto ai due protagonisti principali, infatti, vi sono alcuni personaggi comprimari, sia tedeschi che francesi: il marito e la madre della Contessa hanno una parte davvero secondaria, il primo svolge la sola funzione di essere l'ostacolo all'amore tra i due giovani, la seconda non fa che appoggiare le decisioni di suo cognato, il Commendatore di Loewenstein. Costui, benché alcuni dei suoi tratti siano un po' caricaturali, traspone sul piano del romanzo come doveva essere vista la nobiltà tedesca dagli *émigrés* francesi²²². Personaggi ben più importanti sono, invece, il presidente di Longueil e la duchessa di Montjustin, rispettivamente l'amico e tutore di Saint-Alban e sua cugina. Il primo proviene dagli ambienti della nobiltà di toga, la famiglia della seconda è di antica nobiltà di spada; i due finiranno per sposarsi, nonostante la differenza di rango e di età. La Duchessa, infatti, che è costretta a fabbricare e vendere fiori di seta, preferisce rinunciare a un titolo a cui gli eventi hanno ormai fatto perdere buona parte del suo *éclat*, in nome della sicurezza economica. L'autore racconta come, negli ambienti della nobiltà tedesca, la Duchessa venga biasimata per la scelta che ha compiuto – cosa che non doveva avere nulla di straordinario –, ma non dice nulla riguardo alle opinioni dei francesi al di fuori della società di Loewenstein, che, in realtà, non dovevano essere tanto diverse da quelle dei nobili tedeschi, visto che, per esempio, abbiamo notizia di cavalieri di San Luigi radiati dall'ordine per aver svolto mansioni che, sotto l'Ancien Régime, implicavano la decadenza dei titoli nobiliari. Evidentemente, nonostante le situazioni di forte bisogno, i costumi della nobiltà venivano abbandonati con estrema fatica (Luigi XVIII, alla fine, dovrà autorizzare espressamente i nobili francesi a lavorare).

Al presidente di Longueil, Sénac affida il compito di esporre le sue idee sulla Rivoluzione, facendolo guardare agli avvenimenti da un punto di vista assolutamente anomalo per un monarchico e lasciando che sia lui a fare previsioni su quanto dovrà accadere, previsioni che lasciano i critici stupiti ancora oggi per la loro accuratezza. Naturalmente, il Presidente, uomo maturo e saggio, è la voce più autorevole all'interno della piccola società che si è costituita attorno al castello di Loewenstein, gli altri personaggi non si dilungano come lui in analisi dettagliate sulle cause della Rivoluzione; piuttosto, esprimono i loro

²²² La critica ha spesso sottolineato come questi personaggi siano piuttosto piatti e, in effetti, Sénac non ne ha curato particolarmente la psicologia. Quello a cui invece ha prestato molta più attenzione, da buon ammiratore di Tacito, sono le scene di vita quotidiana, dipinte in piccoli quadretti: alcuni esempi sono i cambiamenti che operano nella tranquilla vita del castello di Loewenstein l'arrivo del Commendatore o del principe di ***, così come la descrizione del pomeriggio in cui la venditrice di fiori artificiali si presenta al castello per mostrare le creazioni della Duchessa alle giovani donne.

dubbi e le loro perplessità sugli avvenimenti e incarnano direttamente, con le loro scelte e le loro azioni, alcune posizioni della nobiltà francese in esilio. Attraverso il gioco di luci e ombre che legate all'espedito delle lettere, che offrono la possibilità di moltiplicare i punti di vista su uno stesso avvenimento, Sénac potrebbe rinunciare alle visioni manichee di quegli anni. Tuttavia, Sénac non sfrutta appieno questa possibilità, benché pervenga allo stesso risultato: i personaggi, nonostante siano monarchici convinti, hanno tutti la stessa visione piuttosto aperta della Rivoluzione, che non condannano a priori, preferendo attendere e vedere quali frutti porterà nel breve e nel lungo termine. Proprio questo suo tentativo di imparzialità non porterà fortuna a Sénac, le sfumature e i giudizi cauti non erano quello che gli Emigrati volevano leggere: affermare che la Rivoluzione aveva dato nuovo slancio al progresso dello spirito umano o che sarebbe diventata un'epoca nazionale era da Démocrate e riconoscere alcuni meriti alla Rivoluzione e alcune colpe al re e alla nobiltà negli anni più bui della Rivoluzione, più che qualcosa su cui riflettere, erano affermazioni insostenibili per un monarchico senza macchia.

Un altro personaggio degno di nota è il conte di Saint-Alban, padre del Marchese e amico de Presidente. Vecchio e malato ha preferito ritirarsi nelle sue terre, dove contava di essere al sicuro, piuttosto che emigrare, ma la Rivoluzione non lo risparmiò e lo condannerà alla ghigliottina nonostante lo stato avanzato della malattia non gli lasciasse che pochi giorni di vita. L'importanza di questo personaggio è legata alla simpatia che Sénac dimostra nei suoi confronti: tipico esponente della nobiltà degli ultimi anni dell'Ancien Régime, incurante dei propri doveri e interessato solo ai piaceri che la sua posizione poteva offrirgli, il Conte non viene presentato sotto una luce completamente negativa perché rappresenta un aspetto della personalità di Sénac a cui l'autore non era disposto a rinunciare. L'autore infatti era un intendente attento alle esigenze delle province che amministrava, ma amava i piaceri della buona società al punto che molti dei suoi amici, e soprattutto dei suoi detrattori, lo rimproveravano per la vita troppo dissoluta che conduceva. In ogni caso, il conte di Saint-Alban morirà simbolicamente sulla ghigliottina, così come i costumi della società d'Ancien Régime svaniranno con lo sterminio della classe nobiliare privilegiata, mentre il presidente di Longueil, che rappresenta l'altro Sénac, l'attento amministratore e il fine politico, continuerà a condurre una vita tranquilla in Germania, lontano dai tumulti della Rivoluzione.

Vista l'importanza della Storia e della Rivoluzione, sorge spontanea una domanda: perché Sénac non ha abbandonato il romanzo sentimentale per imboccare la strada di quello storico? In primis, perché i tempi non erano maturi. In effetti, negli anni della Rivoluzione, aumenta drammaticamente la consapevolezza che i modelli classici non riescono più a dare conto della realtà soprattutto di fronte agli avvenimenti eccezionali che la Rivoluzione ha operato. Tuttavia, Sénac sperava di incontrare i gusti del pubblico mescolando al romanzo sentimentale per lettere, che fino ad allora era stato molto apprezzato,

un romanzo che non è ancora storico, ma che comincia a fare posto alla Storia: ecco quindi che le lettere in cui Victorine si rende conto dei progressi che il Marchese sta facendo nel suo cuore o quelle in cui Émilie la incoraggia a essere forte si alternano a quelle in cui Saint-Alban traccia il profilo della società francese negli ultimi mesi del regno di Luigi XVI o quelle in cui il presidente di Longueil analizza la situazione in Francia (si pensi alle lettere LVII o LXXXVI). Inoltre, la Storia non è più il semplice fondale su cui si svolgono le vicende amorose dei personaggi, ora diventa una presenza costante, benché lontana; la Rivoluzione, infatti, giunge al castello di Loewenstein solamente come un eco, ma gli effetti che avrà – e che ha avuto - sulla vita dei personaggi sono comunque catastrofici. Innanzitutto perché essa ha già spinto i Francesi a abbandonare il loro Paese e, in secondo luogo, perché occupa le loro menti, costantemente rivolte all'altra sponda del Reno. Questa preoccupazione continua si riflette, evidentemente, nelle lettere: nonostante lo stile raffinato caratteristico delle classi agiate della fine del Settecento, stile che vuole evitare tutti gli eccessi e tutte le scene macabre di cui si è macchiata la Rivoluzione, i personaggi non riescono a nascondersi e a nascondere la realtà.

La seconda ragione per cui Sénac non abbandona il romanzo sentimentale epistolare è che le lettere rappresentano il solo modo che questi nobili hanno per opporsi alla Rivoluzione e ai cambiamenti che essa opera all'interno della società; nella realtà lo stesso compito è svolto dall'opera vera e propria. L'universo della nobiltà francese viene ricreato attraverso le citazioni e i rimandi alle opere che avevano segnato l'epoca precedente; questo è, in parte, anche il motivo per cui Sénac sceglie un genere familiare ai lettori del XVIII secolo, desiderosi, nel turbine degli avvenimenti storici, di trovarsi in una situazione conosciuta e quindi rassicurante. Sénac non riprende i temi triti e ritriti del romanzo d'analisi solo perché è a corto di idee: in esilio c'è bisogno di punti di riferimento e lo schema fisso di questo genere, con i suoi episodi obbligati, è come una "citazione implicita", è qualcosa di conosciuto in un momento in cui tutte le certezze sono andate perdute. *L'Émigré* è stato spesso criticato proprio per le sue somiglianze troppo strette con romanzi precedenti come *La Nouvelle Héloïse* o *La princesse de Clèves*, ma la critica ha tralasciato che cosa volesse dire "seguire le regole" in una società che faceva dell'etichetta e della moda, dei canoni insomma, la base delle proprie relazioni. In ogni caso, l'inadeguatezza di questo genere, così come dello stile delle lettere e quindi del romanzo, di fronte agli avvenimenti rende evidente quanto difficile fosse, per gli uomini e le donne dell'epoca, riuscire a trovare un punto di equilibrio che permettesse loro di trovare un punto e un momento per riflettere su quanto stava accadendo. Ognuno cercherà di trovare una risposta a modo suo: per raggiungere i suoi contemporanei, Sénac tenta di indorare la pillola della riflessione politica attraverso il romanzo sentimentale. Scelta non vincente.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Sénac de Meilhan

◇ *Des Principes et des Causes de la Révolution en France / Édition présentée, établie et annotée par Michel Delon*
Paris : Desjonquères, 1987.

◇ *L'Émigré / Édition présentée, établie et annotée par Michel Delon*, Paris : Gallimard, 2004.

◇ *L'Émigré*, In *Le roman noir de la Révolution / édition établie et présentée par Raymond Trousson*, Paris : Éditions Complexe : Nathan, 1997.

◇ *L'Émigré*, In *Romanciers du 18. Siècle, tome 2, Édition d'Étiemble*, In Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard, 1965.

Ouvrages critiques

◇ ASTBURY, Katherine, « The Trans-National Dimension of the Émigré Novel during the French Revolution ». In *Eighteenth-Century Fiction*, University of Toronto Press, 23, n. 4, 2011.

◇ BALDENSPERGER, Ferdinand, *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, Reimpr. en facs, New York : Burt Franklin, 1968.

◇ CASTRIES, René, duc de, *La vie quotidienne des émigrés*, Paris : Hachette, 1996.

◇ COULET, Henri, « L'Émigré : sens de l'histoire et sens du roman ». In Id. *Études sur le roman au XVIII^e siècle*, Paris : Honoré Champion, 2014, pp. 308-315.

◇ CSEPPENTO, Istvan, « Pour le bicentenaire de L'Émigré de Sénac de Meilhan ». In *Revue d'Études Françaises*, Budapest : ELTE BTK Fr. Tansz, 2, 1997, pp. 221-238.

◇ DEL PANTA, Elena, « Sull'Émigré di Sénac de Meilhan: l'esilio dell'orrore ». In *Il confronto letterario*, Fasano : Schena, XV, 1991, pp. 167-175.

◇ DIDIER, Beatrice, *Écrire la Révolution*, Paris : PUF, 1989.

◇ DUNNE, John, « Quantifier l'émigration des nobles pendant la Révolution française : problèmes et perspectives ». In : *La Contre-Révolution en Europe : XVIII^e-XIX^e siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001.

◇ FERRANDES, Carmela, « La parola della nostalgia ». In *Il lettore di provincia*, Ravenna : Longo, 102, agosto 1998, pp. 53-61.

◇ FORTUNATI, Vittorio, *Sénac de Meilhan fra passato e presente*, Pisa : Edizioni ETS, 2007.

◇ GENAND, Stéphanie, Introduction à *Romans de l'émigration : 1797-1803*, Paris : Honoré Champion, 2008.

◇ GENGEMBRE, Gérard, *La Contre-révolution ou l'histoire désespérante*, Paris : Imago, 1989.

- ◇ HENKE, Christian, « Coblenz/Coblence : symbole pour la Contre-Révolution et l'émigration française dans l'électorat de Trèves ». In : *La Contre-Révolution en Europe : XVIIIe-XIXe siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001.
- ◇ LAFORGE, François, « Illusion et désillusion dans L'Émigré de Sénac de Meilhan ». In *Dix-huitième siècle*, Paris : Éditions Garnier Frères, n. 17, 1985, pp. 367-375.
- ◇ PEROT, Nicolas, « Épistolaire et romanesque dans l'émigration : Chateaubriand, Sénac de Meilhan et Madame de Staël ». In *Exil et épistolaire aux 18. et 19. siècles : des éditions aux inédits / études réunies et publiées par Rodolphe Baudin, Simone Bernard-Griffiths, Christian Croiselle et Elena Gretchanaïa*, Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2007, pp 141-153.
- ◇ RANCE, Karine, « L'émigration nobiliaire française en Allemagne : une "migration de maintien" (1789-1815) ». In *Genèse*, 30, 1998, pp. 5-29.
- ◇ ROULIN, Jean-Marie, « Frontières extérieures et frontières intérieures dans le roman d'émigration ». In *Parcours dissidents au XVIIIe siècle : la marge et l'écart / textes réunis par Stéphanie Genand et Claudine Poulouin*, Paris : Desjonquères, 2011.
- ◇ SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin, *Causeries du lundi, tome X*, Paris : Garnier frères, 1949.
- ◇ SAINTE-BEUVE, Charles-Augustin, *Causeries du lundi, tome XII*, Paris : Garnier frères, 1949.
- ◇ STAVAN, Henry A., *Gabriel Sénac de Meilhan (1736-1803) : moraliste, romancier, homme de lettres*, Paris : Minard, 1968.
- ◇ TROUSSON, Raymond, « Sénac de Meilhan et Jean-Jacques Rousseau ». In *Eighteenth-Century Fiction*, University of Toronto Press, 4, n. 2, january 1992, pp. 93-107.
- ◇ VIELWAHR, André, *La vie et l'œuvre de Sénac de Meilhan*, Paris : Nizet, 1970.
- ◇ ZAMBON, Maria Rosa, « Gabriel Sénac de Meilhan : "L'Émigré" ». In *Rivista di letteratura moderna e comparate*, Firenze : Valmartina, 1977, 30, 1, pp. 20-40 ; 30, 2, pp. 121-144 ; 31, 3, pp. 165-199 ; 31, 4, pp. 245-263.
- ◇ ZAWISZA, Elizabeth, « Une vision romanesque de la Révolution : L'Émigré de Sénac de Meilhan ». In *Eighteenth-Century Fiction*, University of Toronto Press, 2, n. 2, january 1990, pp. 141-150.

Œuvres d'autres auteurs

- ◇ LA FAYETTE, M.me de, *La Princesse de Clèves*, In *Romanciers du XVIIe siècle, Edition d'Adam*, In Bibliothèque de la Pléiade, Paris : Gallimard, 1958.
- ◇ MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, Paris : Gallimard, 2003.

